

47^e festival la rochelle cinéma

INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL



REVUE DE PRESSE

28.06 ——— 07.07.2019

SOMMAIRE

L'ÉQUIPE	p. 03
L'ÉDITION 2019	p. 04
LA PRESSE ÉCRITE ET WEB	p. 06
TV ET RADIOS	p. 119
LES RÉSEAUX SOCIAUX	p. 120
LES JOURNALISTES ACCRÉDITÉS	p. 128
LES PARTENAIRES	p. 130



Le public de la Grande Salle



Concert d'ouverture de l'Orchestre d'Harmonie de La Rochelle

L'ÉQUIPE



DÉLÉGATION GÉNÉRALE — ARNAUD DUMATIN, SOPHIE MIROUZE
DIRECTION ARTISTIQUE — SOPHIE MIROUZE, PRUNE ENGLER, SYLVIE PRAS
DIRECTION ADMINISTRATIVE — ARNAUD DUMATIN
RESPONSABLE DE L'ACTION CULTURELLE ET DES RELATIONS PUBLIQUES
— ANNE-CHARLOTTE GIRAULT

PRESSE — VIVIANA ANDRIANI, AURÉLIE DARD

CONCEPTION ET RÉALISATION GRAPHIQUE — CLAIRE SAMARCQ

BUREAUX

16 RUE SAINT-SABIN 75011 PARIS - 01 48 06 16 66
10 QUAI GEORGES SIMENON 17000 LA ROCHELLE - 05 46 52 28 96

FESTIVAL-LAROCHELLE.ORG

L'ÉDITION 2019

164 LONGS MÉTRAGES
41 COURTS MÉTRAGES
36 NATIONALITÉS
352 SÉANCES
86 492 ENTRÉES
1 312 PROFESSIONNELS
ACCREDITÉS

Le Festival La Rochelle Cinéma s'est achevé dimanche 7 juillet lors d'une belle soirée de clôture, en présence de Christophe Honoré et Chiara Mastroianni, pour l'avant-première de CHAMBRE 212.

Cette 47e édition a connu un vif succès avec 86 492 entrées, soit la 2e meilleure année en termes de fréquentation dans l'histoire du festival !

Nous garderons un excellent souvenir de notre première marraïne, Alexandra Stewart, qui a accompagné plusieurs projections en salles à La Rochelle mais aussi à la Maison Centrale de Saint-Martin-de-Ré où elle a rencontré les détenus, et à Bologne où elle a représenté le FEMA La Rochelle lors du festival «Il Cinema Ritrovato»,

de Dario Argento, entouré de ses trois plus grands fans français, Jean-Baptiste Thoret, Christophe Gans et Nicolas Saada,
de l'inattendu et enchanteur Elia Suleiman présentant IT MUST BE HEAVEN lors de la soirée d'ouverture,
de la remarquable leçon de lumière donnée par Caroline Champetier,
de la douce présence de Jean-François Laguionie,
de la distanciée et euphorisante Jessica Hausner,
du focus sur un cinéma islandais pluriel et singulier faisant salle comble à chaque séance,
des ciné-concerts de la rétrospective consacrée à Victor Sjöström,
de la redécouverte des films de l'Ukrainienne Kira Mouratova,
du mini-concert d'Abdel Kheillil suite à la projection de QUE L'AMOUR,
du joyeux Ciné-Bal à La Belle du Gabut,
du concert hommage à François de Roubaix par Fred Pallem et le Sacre du Tympan à La Sirène,
des applaudissements pour Prune Engler (dont c'était le dernier festival) lors du Retour de flamme de Serge Bromberg,
et de tant d'autres moments de cinéma...



Dario Argento



Jessica Hausner



Alexandra Stewart



Céline Sciamma



Elia Suleiman



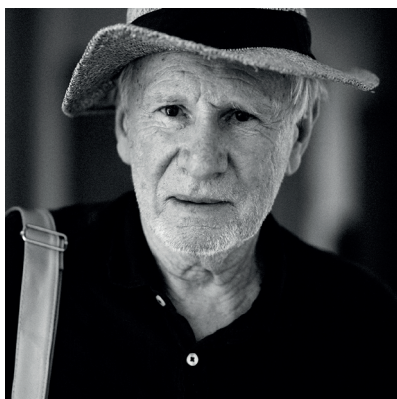
Abraham Cohen, Françoise et Alain Cavalier
et Dominique Cabrera

Merci à tous nos invités, cinéastes à qui nous rendions hommage ainsi qu'à celles et ceux qui accompagnaient un film en avant-première, sans oublier les critiques et journalistes qui ont présenté avec enthousiasme de nombreuses séances :

Dario ARGENTO — Toufik AYADI — Christophe BARRAL — Stéphane BATUT — Jonathan BEAULIEU-CYR — Géraldine BAJARD — Frank BEAUVAIS — N.T. BINH — Damien BONNARD — Claudine BORIES — Laurence BRIAUD — Serge BROMBERG — Dominique CABRERA — Jacques CAMBRA — Alain CAVALIER — Patrick CAZALS — Patrice CHAGNARD — Caroline CHAMPETIER — Adrien CHARMOT — Michaël DACHEUX — Anca DAMIAN — Antoine DE BAECQUE — Mylène DEMONGEOT — Adrien DÉNOUETTE — Arnaud DESPLECHIN — Mati DIOP — Marc DUFAUD — Gian Luca FARINELLI (à l'écran) — Jean-Michel FRODON — Christophe GANS — Charlotte GARSON — Suhaib GASMELBARI — Maxime GIROUX — Jacky GOLDBERG — Pascal GREGGORY — Nicolas HABAS — Jessica HAUSNER — Christophe HONORÉ — Alexis HYAUMET — Xavier KAWA-TOPOR — Jacques KERMABON — Abdel KHELLIL — Serge KORBER — Alain KRUGER — Hadrien LA VAPEUR — Jean-François LAGUIONIE — Massoumeh LAHIDJI — Vincent LAPIZE — Oliver LAXE — Yannick LECOEUR — Cédric LÉPINE — Stéphane LEROUGE — Eric LE ROY — Émilie LESCLAUX — Renaud LESSARD — Marion LEYRAHOX — Mathieu MACHERET — Alexis MANENTI — Patrick MARIO BERNARD — Chiara MASTROIANNI — Jean-Paul MATHELIER — Kleber MENDONÇA FILHO — Thierry MÉRANGER — Gaël MEVEL — Laetitia MIKLES — Joseph MORDER — Valérie MRÉJEN — Benjamin NAISHTAT — Michela OCCHIPINTI — Terutarô OSANAÏ — F. J. OSSANG — Christian PABŒUF — Fred PALLEM et le Sacre du Tympan — Nicolas PARISER — Olivier PÈRE — Jean-Gabriel PÉRIOT — Nicolas PHILIBERT — Xavier PICARD — Gilles PORTE — Philippe ROUYER — Gisela RUEB — Nicolas SAADA — Céline SCIAMMA — Ingvar E. SIGUROSSON (sur Skype !) — Alexandra STEWART (notre chère marraine) — Elia SULEIMAN — Anton SVANSSON — David SZTANKE — Yonca TALU — Nicolas THÉVENIN — Jean-Baptiste THORET — Pierre TRIVIDIC — Peter VAN HOUTEN — Thierry VILLENEUVE — Maryline WATELET — Julien WELTER — Françoise WIDHOFF — Rebecca ZLOTOWSKI — Djibril Didier ZONGA — Gintė ŽULYTĖ — Eugénie ZVONKINE...



Mati Diop



Jean-François Laguionie



Chiara Mastroianni et Christophe Honoré

LA PRESSE ÉCRITE ET WEB

L'ÉDITION 2019 AFFICHE, PROGRAMMATION, ORGANISATION, PUBLIC _____	p. 07
LA MARRAINE ALEXANDRA STEWART _____	p. 41
LES RÉTROSPECTIVES CHARLES BOYER, KIRA MOURATOVA, ARTHUR PENN, VICTOR SJÖSTROM, LOUIS DE FUNÈS ET JIM CARREY _____	p. 446
LES HOMMAGES DARIO ARGENTO, CAROLINE CHAMPETIER, JESSICA HAUSNER, ELIA SULEIMAN, JEAN-FRANÇOIS LAGUIONIE _____	p. 76
LA DÉCOUVERTE DU CÔTÉ DE L'ISLANDE _____	p. 96
LES AVANT-PREMIÈRES _____	p. 97
LES FILMS DE PATRIMOINE _____	p. 106
LES RENCONTRES PROFESSIONNELLES _____	p. 111

24 DÉCEMBRE 2018

Penn, Sjöström, Laguionie....

LA ROCHELLE Arthur Penn et Jean-François Laguionie à l'honneur du 47^e Festival international du film, du 28 juin au 7 juillet

Arthur Penn, Victor Sjöström ou encore Jean-François Laguionie. Voilà les trois premiers noms que vient de dévoiler l'équipe du Festival du film international de La Rochelle, qui a tenu sa traditionnelle assemblée générale ce week-end. Ces trois réalisateurs seront à l'honneur de la 47^e édition qui se tiendra du 28 juin au 7 juillet sur le Vieux Port.

On ne présente plus Arthur Penn, réalisateur américain, auteur de « Little Big Man », « Bonnie and Clyde » ou encore de « Miracle en Alabama ».

Le deuxième en revanche est beaucoup moins connu. Le Suédois Victor Sjöström est considéré comme le père fondateur du cinéma suédois et le maître d'Ingmar Bergman. Auteur de nombreux films muets au début du siècle, il rejoint Hollywood dans les années 20. Parmi ses chefs-d'œuvre, on peut citer « Le Vent » ou encore « La Femme divine » avec Greta Garbo.

Enfin, hommage sera rendu cette année à celui que beaucoup considèrent comme l'un des meilleurs réalisateurs de films d'animation. Jean-François Laguionie est peu connu, très discret dans la profession, mais on lui doit pourtant « Le Château des singes », « Le Tableau » ou « Louise en hiver ».

Dernier nom dévoilé, c'est avec l'acteur américain Jim Carrey que le public passera la Nuit, qui clôt comme de coutume le festival. Une nuit qui pourrait bien se transformer en journée au vu de l'incroya-



Le Festival du film de La Rochelle consacrera une rétrospective au réalisateur américain Arthur Penn. PHOTO DR

ble filmographie du héros de « Mask », « Bruce tout puissant » et de « Man on the Moon ».

Des finances bonnes

Vendredi soir, Prune Engler, qui a passé la main l'an passé à deux codirecteurs, Sophie Mirouze et Arnaud Dumatin, a annoncé qu'il s'agissait de sa dernière saison. « Je souhaite accompagner une dernière fois cette équipe magnifique et ensuite je quitterai à pas de velours ce festival », a-t-elle sobrement déclaré.

Outre l'annonce des premières têtes d'affiches, on aura aussi appris – sans surprise – que « les finances du festival sont bonnes ». Avec 86 037 entrées, 2018 a été la deuxième année la plus fréquentée en 46 ans de festival, après 2017 (rétro Hitchcock). Et cela « malgré » une programmation très exigeante et très cinéophile de l'aveu même des programmeurs (rétros Ro-

bert Bresson et Ingmar Bergman), et la Coupe du monde de football qui n'est pas venu faire de l'ombre au cinéma.

Si la billetterie accuse une légère baisse (-7 %), le budget est passé de 839 000 euros à 965 000 euros en raison de la valorisation des partenariats. Pour 2019, le budget prévisionnel pourrait franchir le million d'euros. Les subventions devraient être reconduites à la même hauteur, comme sont venus le confirmer Katia Bourdin, conseillère régionale et Arnaud Jaulin, adjoint à la culture à La Rochelle.

Seul petit bémol au tableau : la ville n'a toujours pas donné son feu vert pour que le théâtre Verdière, à La Coursive, soit équipé d'un projecteur numérique, comme le souhaite depuis un moment l'équipe du festival pour améliorer le confort des spectateurs et pouvoir accueillir plus de monde.

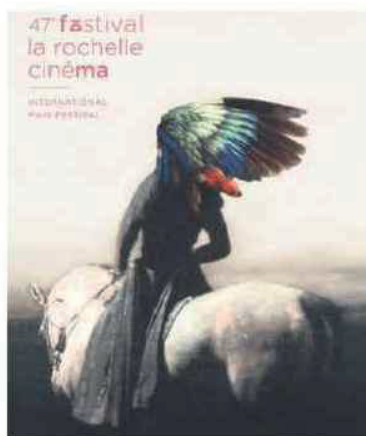
Agnès Lanoëlle

10 AVRIL 2019

Festival du film de La Rochelle

L'affiche 2019 dévoilée

Elle est l'œuvre de l'artiste Stanislas Bouvier.



Depuis vingt-neuf ans, Stanislas Bouvier signe l'affiche du Festival international du film de La Rochelle. Des affiches reconnaissables entre toutes que de nombreux festivaliers collectionnent d'année en année.

L'illustration de la 47^e édition, qui aura lieu du 28 juin au 7 juillet, est librement inspirée du film *Little Big Man* qui sera projeté cette année dans le cadre de la rétrospective consacrée à Arthur Penn. ■J.L.

festival-larochelle.org

29 MAI 2019



Warner Brothers/Seven Arts

Faye Dunaway
et Warren Beatty
dans *Bonnie and Clyde*
d'Arthur Penn (1967)

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Les films du bord de mer

Une programmation sur l'art de la mimique, une rétrospective Arthur Penn, des hommages à Dario Argento, Jean-François Laguionie et Charles Boyer avec, en bonus, une marraïne de choix : Alexandra Stewart.

cinéma Comme chaque année depuis 46 ans, le festival de La Rochelle, célèbre pour son absence salubre de compétition, ouvrira l'été en beauté. La marraïne de cette 47^e édition sera l'actrice canadienne **Alexandra Stewart** (vue chez Truffaut, Malle, Pierre Kast, etc.). Des hommages seront rendus au maître du giallo italien **Dario Argento**, au French Lover **Charles Boyer** et au trop modeste **Jean-François Laguionie**, animateur français hors normes. Douze films permettront de découvrir le cinéma islandais et les deux auteurs "rétrospectivés" cette année

seront l'Américain **Arthur Penn** et l'Ukrainienne d'origine roumaine **Kira Mouratova**, décédée l'an dernier. Comme chaque année, le cinéma muet sera mis à l'honneur avec des projections des plus grands films du cinéaste et acteur suédois **Victor Sjöström**. Plus des projections en plein air, des ciné-concerts, des expos, et... une programmation consacrée à la "comédie de la mimique" qui permettra de comparer l'art de **De Funès** et celui de **Jim Carrey** !
du 28 juin au 7 juillet
renseignements et tarif festival-larochelle.org

6 JUIN 2019

Charente-Maritime **Le Festival du film joue l'ouverture**

CINÉMA Un cinéaste culte, plus de comédies populaires, des lauréats cannois... le Festival international du film de La Rochelle promet de grands moments. Du 28 juin au 7 juillet



Le Festival international du film projettera « Les Aventures de Rabbi Jacob », avec Louis de Funès, en version restaurée. PHOTO ARCHIVES DR

Agnès Lanoëlle

a.lanoelle@sudouest.fr

L'excellent cru 2019 du Festival de Cannes aura des répercussions jusqu'à La Rochelle, et c'est une bonne nouvelle. Même si le Vieux Port ne cherche pas à ressembler à la Croisette, l'équipe du Festival international du film (que l'on peut désormais appeler Festival La Rochelle cinéma) en revient chargée d'une bonne quinzaine de longs-métrages et des très bons, confirme Sophie Mirouze, codéleguée générale. Le catalogue de la 47^e édition, véritable bible des festivaliers, a été bouclé mardi. C'est dire si le compte à rebours a commencé. Du cinéma d'épouvante de Dario Argento aux grimaces de Louis de Funès, cette nouvelle édition fait aussi le pari d'une programmation plus ouverte. Le point avec Sophie Mirouze, qui a concocté cette 47^e saison avec ses compères Arnaud Dumatin, Sylvie Pras et Prune Engler (qui signe là sa dernière programmation).

1 Retours de Cannes

Des lauréats cannois et des avant-premières, c'est aussi ça le Festival international du film. Un mois après Cannes, les cinéphiles rochelais verront les derniers Ken Loach, Alain Cavalier, Christophe Honoré ou encore Céline Sciamma, Prix du scénario. Du côté des invités à voir et à entendre, on attend le cinéaste palestinien Elia Suleiman. Prix spécial du jury à Cannes, « It must be heaven » sera projeté en ouverture du festival le vendredi 28 juin au grand théâtre de La Coursive. Le réalisateur est aussi attendu le lundi pour une rencontre avec le public.

La réalisatrice franco-sénégalaise Mati Diop, qui a reçu le grand Prix pour « Atlantique », est annoncée le 3 juillet lors de la soirée organisée par la Région Nouvelle-Aquitaine qui a attribué au film une aide à l'écriture. Enfin, le comédien Damien Bonnard, vu dans « Rester

vertical » de Guiraudie et « En liberté ! » de Salvadori, viendra accompagner « Les Misérables », film coup de poing de la Croisette de Ladj Ly, lundi 1^{er} juillet.

2 Le cinéaste Dario Argento enchaîne en os

En invitant le maître italien de l'épouvante, Dario Argento, et en présentant neuf films restaurés, le Festival international du film frappe un grand coup. À 79 ans, l'auteur des « Frissons de l'angoisse »,

Dario Argento assistera à la projection de « Suspiria », sorti en 1977 et considéré comme son chef-d'œuvre

cinéaste culte pour toute une génération, se fait rare. Et ce n'est pas tous les jours que le festival programme sur ses écrans une filmographie sanguinolente. Attendu dès le vendredi pour l'ouverture, le

cinéaste italien a même accepté une rencontre avec le public le dimanche 1^{er} juillet, à 16 h 15, au théâtre Verdière. La veille, il aura assisté à la projection de « Suspiria », sorti en 1977 et considéré comme son chef-d'œuvre, mêlant horreur, policier et érotisme.

3 Louis de Funès et Mylène Demongeot

« Les Aventures de Rabbi Jacob » (qui ressort cet été en version restaurée) et « La Folie des grandeurs » à l'affiche du Festival international du film, temple de la cinéphilie ? Les puristes en mangent encore leur chapeau. Eh oui cette année, le pape des grimaces et des records de diffusions à la télé, Louis de Funès, sera bel et bien là avec « Oscar » et « Fantômas se déchaîne », mais aussi avec des films moins connus comme « Faites sauter la banque » de Jean Girault. La nouvelle n'a pas fait l'unanimité sur le moment, reconnaît Sophie Mirouze. Mais le

nouveau tandem avait à cœur d'ouvrir la programmation à un public plus familial. « Quand on me demande pourquoi mettre à l'honneur des films multidiffusés à la télé, je dis : allez revoir ces films sur grand écran avec vos enfants. Et puis sur 200 films, 190 ne sont pas avec de Funès ! » sourit Sophie Mirouze.

L'actrice Mylène Demongeot, qui a tourné trois Fantômas avec la star, participera à une rencontre mardi 2 juillet, animée par Alain Kruger, commissaire de la prochaine exposition que consacrera la Cinéma-thèque française à Louis de Funès (à Paris, en 2020). Enfin, les moins convaincus, mais attirés par la comédie, pourront aller voir du côté de l'acteur américain Jim Carrey, dont six films seront projetés à la suite le samedi 6 juillet, de 10 h 30 à minuit.

ET AUSSI

ALEXANDRA STEWART L'actrice franco-américaine, habituée du festival, a accepté d'en être la marraine. On la verra dans « Le Feu follet » de Louis Malle, « Mickey One » d'Arthur Penn et « La Duchesse de Varsovie » de Joseph Morder.

FRANÇOIS DE ROUBAIX Il a composé la musique du « Vieux Fusil », du « Samourai » et de « L'Homme orchestre ». Fred Pallem et son orchestre Le Sacre du tympan lui rendront hommage lors d'un concert à La Sirène le 29 juin, à 20 heures.

JEAN-FRANÇOIS LAGUIONIE Pionnier des films d'animation en France, l'auteur du « Tableau » et de « Louise en hiver » viendra présenter en avant-première son dernier film « Le Voyage du prince » sélectionné au Festival international du film d'animation d'Annecy.

CAROLINE CHAMPETIER Directrice de la photographie, précieuse collaboratrice de Jean-Luc Godard, Claude Lanzmann et Leos Carax, elle donnera une leçon de lumière et de cinéma.

Tarifs : à partir de 8 € (entrée pleintarif), 50 € (10 entrées pleintarif), 95 € (carte illimitée). Billetterie en ligne sur www.festival-larochele.org; à La Coursive à partir du 26 juin.

SUD OUEST.fr
Découvrez la bande-annonce du Festival international du film
Abonnés.

Des grands noms du cinéma attendus



Mati Diop, grand Prix à Cannes pour « Atlantique ». PHOTO AFP



Elia Suleiman, prix spécial du Jury à Cannes, pour « It must be heaven ». PHOTO AFP



Alexandra Stewart est la marraine du festival.



« Little Joe » de Jessica Hausner (avant-première). PHOTO DR



« Le Tableau » de Jean-François Laguionie. REPRO DR



Le maître italien de l'épouvante Dario Argento. PHOTO AFP



« Bonnie and Clyde », d'Arthur Penn. PHOTO ARCHIVES DR

8-14 JUIN 2019

5
festivals cinéma

Etats généraux du film documentaire
Les habitués de Lussas ne regardent pas le programme. Ils savent qu'à la mi-août, quoi qu'il arrive, ils iront camper en Ardèche pour partir à la pêche au documentaire. Fondamentalement non compétitifs, les Etats généraux se veulent d'abord un lieu de rencontre entre curieux et professionnels du cinéma du réel (engagé). On y voit des films mais on y participe aussi à des ateliers ou séminaires.
Du 18 au 24 août, Lussas (07)
lussasdoc.org

Il Cinema Ritrovato
A Bologne, toutes les salles de la ville sont réquisitionnées pour projeter le meilleur du cinéma de patrimoine, la plupart du temps dans des copies restaurées. Cette année, l'actrice Musidora, le réalisateur Henry King, l'âge d'or du cinéma sud-coréen, Jean Gabin ou les courts métrages de Georges Franju se disputeront les faveurs des cinéphiles.
Du 22 au 30 juin, Bologne (Italie)
festival.ilcinemaritrovato.it

Festival international du film de La Rochelle
Dario Argento, Caroline Champetier, Jessica Hausner, Jean-François Laguionie, Elia Suleiman pour les rétrospectives en leur présence; Victor Sjöström, Charles Boyer, Arthur Penn, Louis de Funès pour les hommages. Le plus cinéophile des festivals est toujours gargantuesque. Et il a toujours lieu dans la délicieuse cité fortifiée.
Du 28 juin au 7 juillet, La Rochelle (17)
festival-larochelle.org

Festival du film de Locarno
Difficile de résister au charme de la cité lacustre de Locarno, ses gelati, ses pédalos et sa piazza grande où sont projetés tous les soirs des « films d'auteur grand public ». C'est, pour beaucoup, le festival où l'on se sent plus en vacances qu'ailleurs. A part le Léopard d'honneur remis à John Waters, rien n'a filtré des films qui seront présentés au bord du lac Majeur. La dolce vita helvète-italienne sera au rendez-vous.
Du 7 au 17 août, Locarno (Suisse)
pardolive.ch

Festival international du film d'animation
C'est assurément le Cannes de l'animation. Incontournable! Une ambiance potache à nulle autre pareille. Parmi les longs métrages en compétition, on signalera le très attendu *J'ai perdu mon corps*, de Jérémy Clapin.
Du 10 au 15 juin, Annecy (73)
annecy.org

Le plein de cinéma à La Rochelle

Comme chaque année, le Festival La Rochelle Cinéma présente une édition riche en hommages, rétrospectives et avant-premières. Sont notamment mis à l'honneur cet été : le maître italien du *giallo* (genre qui se situe entre le thriller et le film d'horreur) Dario Argento, la directrice de la photographie Caroline Champetier, l'auteur de films d'animation Jean-François Laguionie et les cinéastes Jessica Hausner et Elia Suleiman, dont les derniers films étaient en compétition cette année au Festival de Cannes. En bonus, une sélection de 46 films inédits ou en avant-première, coups de cœur des organisateurs, et trois séances par jour dédiées exclusivement aux enfants.

Du 28 juin au 7 juillet.

Rens. : www.festival-larochelle.org

Festival du film de La Rochelle 2019 : Louis de Funès, Dario Argento et Arthur Penn au programme

Le **Festival international du film de La Rochelle**, non compétitif et toujours gourmand de découvertes, a dévoilé vendredi 14 juin le contenu de sa **47^e édition**, qui aura pour **marraine** la comédienne canadienne **Alexandra Stewart** (*La Nuit américaine*, *Frantic*). Du **vendredi 28 juin au dimanche 7 juillet**, environ **200 œuvres** seront présentées, des longs comme des courts métrages de documentaire et de fiction venus du monde entier.

Des **hommages** seront rendus en leur présence **aux cinéastes Dario Argento** (*Suspiria*), **Jessica Hausner** (*Little Joe*), **Jean-François Laguionie** (*Louise en hiver*), **Elia Suleiman** (*This Must Be Heaven*) et à la chef opératrice de Leos Carax (*Holy Motors*), de Xavier Beauvois (*Des hommes et des dieux*) et de Claude Lanzmann (*Le Dernier des injustes*), **Caroline Champetier**.

Les festivaliers auront l'occasion de découvrir une **douzaine de films islandais**, ainsi qu'une **dizaine de films muets de Victor Sjöström** (*La Charrette fantôme*, *Le Vent*), accompagnés au piano de-

puis la salle - comme au temps du muet - par Jacques Cambra.

Trois rétrospectives mettront à l'honneur des légendes de l'histoire du cinéma, comme le comédien **Charles Boyer** (*Elle et lui*, *La Folle Ingénue*), la cinéaste ukrainienne récemment disparue **Kira Mouratova** (*L'Eternel Retour*) et le réalisateur du Nouvel Hollywood **Arthur Penn** (*Bonnie & Clyde*, *Little Big Man*). Le rire sera aussi au rendez-vous avec deux acteurs aux grimaces improbables. Dix **Louis de Funès** et six **Jim Carrey** seront projetés au cours du festival.

Chaque jour de l'événement, **trois séances** seront organisées pour **accueillir le jeune public**, avec des films d'animation en avant-première comme **Zébulon le dragon**, **Jacob et les chiens qui parlent** et **Pat et Mat en hiver**. Le Grand Prix du 72^e Festival de Cannes, **Atlantique**, de Mati Diop sera proposé en **avant-première**, tout comme le prix du jury, **Les Misérables**, de Ladj Ly. *Chambre 212*, dernier film de **Christophe Honoré**, sera diffusé pour **clôre les festivités**. ■

23 JUIN 2019

La cinéphilie avec concours de grimaces

Festival La Rochelle

Cinéma La 47^e édition se tient du vendredi 28 juin au dimanche 7 juillet. Avec 200 films, rétros, hommages et avant-premières

Agnès Lanoelle
a.lanoelle@sudouest.fr

Un peu moins austère, un peu plus légère. Après Ingmar Bergman et Robert Bresson, voilà Louis de Funès et Jim Carrey, à l'affiche de la 47^e édition du Festival La Rochelle Cinéma ainsi rebaptisé (certains continueront de l'appeler Festival international du film de La Rochelle). Les puristes en mangent encore leur chapeau ! Mais que les fidèles du rendez-vous rochelais, qui démarre vendredi prochain pour dix jours de cinéphilie pointue, se rassurent : l'événement n'a pas donné son âme au diable. Son équipe a juste voulu un peu écouter ses habitués et s'offrir un ou deux clins d'œil dans un monde de gravité. Conséquence : 10 films avec Louis de Funès, dont « La Grande Vadrouille » en version restaurée, et une journée avec Jim Carrey pour revoir « Dumb and Dumber », « The Truman Show » mais aussi « I Love You Philip Morris ».

D'ici et d'ailleurs

Pour tout le reste, ne doutons pas que les cinéphiles exigeants trouveront leur bonheur parmi les 200 œuvres projetées dans les trois cinémas de la ville, entre rétrospectives en noir et blanc (Charles Boyer, Arthur Penn, Victor Sjöström, Kira Mouratova), hommages (Jessica Hausner, Caroline Champetier, Jean-François Laguionie) et films d'ici et d'ailleurs.

Un mois après Cannes, les festivaliers verront les derniers Ken Loach, Alain Cavalier, Christophe Honoré ou encore Céline Sciamma, prix du scénario. Du côté des invités, on attend le Palestinien Elia Suleiman. Prix spécial du jury, « It Must Be Heaven » sera proje-



té en ouverture, vendredi 28 juin, au grand théâtre de La Coubert. Le cinéaste est aussi attendu lundi 1^{er} juillet pour une rencontre avec le public.

La réalisatrice franco-sénégalaise Mati Diop, Grand Prix pour « Atlantique », est annoncée, mercredi 3 juillet, lors de la soirée organisée par la Région Nouvelle-Aquitaine qui lui avait attribué, pour ce film, une aide à l'écriture.

Par ailleurs, le comédien Damien Bonnard viendra défendre, lundi 1^{er} juillet « Les Misérables », film coup-de-poing sur la banlieue et prix du jury sur la Croisette.

En invitant le maître italien de l'épouvante Dario Argento, et en présentant neuf films restaurés, le festival frappe, là encore, un grand coup. À 79 ans, l'auteur des « Frissons de l'angoisse », cinéaste culte pour toute une génération, se fait rare. Et ce n'est pas tous les jours que le rendez-vous rochelais pro-

gramme, sur ses écrans, une filmographie sangulolente. Attendu dès le vendredi pour l'ouverture, l'italien a même accepté une rencontre avec le public dimanche 30 juin, à 16 h 15, au théâtre Verdier.

Enfin notons que, pour la première fois cette année, le festival se dote d'une marraine : Alexandra Stewart, qui a tourné dans « Le Feu Follet », de Louis Malle, « Mickey One », d'Arthur Penn et « La Duchesse de Varsovie », de Joseph Morder, trois films qui seront projetés.

« Bonnie and Clyde », d'Arthur Penn, à l'affiche du festival du film de La Rochelle. PHOTO DR

La Rochelle. Festival La Rochelle Cinéma, du vendredi 28 juin au dimanche 7 juillet. 5 à 50 €, carte illimitée : 65-95 €. festival-larochelle.org

24 JUIN 2019

28 JUIN-7 JUILLET -LA ROCHELLE (17) FAIT TOUJOURS SON CINÉMA DÉBUT JUILLET...

... POUR LE PLUS GRAND PLAISIR DES CINEPHILES

Comme tous les ans, Sam suit de près cet événement à l'éclectisme réjouissant, qui sait faire la part belle aussi bien au patrimoine cinématographique qu'aux nouveautés. Le clou de l'édition 2019 est la présence de Dario Argento auquel le festival rend hommage à travers une belle sélection de ses films. Mais il y aura aussi une rétrospective de l'œuvre d'Arthur Penn en 10 films, un coup de chapeau au génial et méconnu Charles Boyer — il ne faudra pas manquer la projection de *Gaslight* du non moins génial George Cukor ainsi que *Le Bonheur*, mélodrame noir de Marcel Lherbier— le polar islandais de Oskar Jonasson Reykjavik-Rotterdam et bien d'autres choses à découvrir sur le site du festival

Sophie Mirouze, déléguée générale, a accepté de répondre à nos questions sur l'édition 2019. Elle nous fait au passage quelques recommandations festivalières.

Vous êtes maintenant déléguée générale du festival de La Rochelle. Depuis combien de temps occupez-vous ces fonctions et en quoi consistent-elles ?

En décembre 2017, Prune Engler a souhaité confier la direction du festival à Arnaud Dumatin et moi-même. C'est donc une co-direction. Nous connaissons parfaitement le festival puisque nous faisons partie de l'équipe depuis 2001 pour Arnaud et 2003 pour moi.

Mon rôle, jusqu'en 2018, était limité à la coordination artistique : la programmation, la sélection des films avec Prune Engler et Sylvie Pras, la recherche des copies, la négociation avec les distributeurs et l'accueil des invités.



Photo © <https://festival-larochelle.org/fr/festival/l-equipe>

Depuis l'an dernier, avec mon nouveau titre de déléguée générale, je suis impliquée dans la plupart des étapes de la préparation du festival et j'en assume la responsabilité, même si elle partagée avec mon collègue Arnaud !

En charge de l'organisation générale du festival et de sa garantie artistique, je suis attentive au budget consacré à la programmation, au recrutement des membres de l'équipe, à l'ensemble des publications, aux relations avec les diverses organisations professionnelles accueillies à La Rochelle, etc.

L'édition 2019 présente de petits changements comme le nom du festival qui est devenu « La Rochelle Cinéma ». Pourquoi ? Comment envisagez-vous le futur du festival ? Dans la continuité ? Avec des changements de fond ?

Le festival n'a connu que trois directions : Jean-Loup Passek depuis sa création jusqu'en 2001, Prune Engler de 2002 à 2017 et Arnaud et moi depuis 2018. Le festival fêtera ses 47 ans dans quelques jours. Il a beaucoup évolué mais a aussi conservé

sa forte identité à laquelle nous sommes très attachés : l'absence de compétition, l'esprit de convivialité, l'identité visuelle grâce à notre précieuse collaboration avec le peintre des affiches Stanislas Bouvier, et surtout, l'éclectisme de la programmation du cinéma muet au cinéma d'aujourd'hui.

Le changement de direction s'est fait en douceur mais c'est pour cette édition 2019 qu'Arnaud et moi souhaitons apporter un peu notre marque. Avec un changement de nom d'abord, même si la question se posait depuis quelques années avec l'arrivée d'autres festivals dans la région. Un nom raccourci où le mot « cinéma » remplace celui de « film » et un nouvel acronyme le FEMA. Nous avons également revu la charte graphique du festival, visible sur l'affiche 2019, qui a connu beaucoup de succès lorsque nous l'avons dévoilée. Enfin, nous avons souhaité élargir la programmation à la comédie populaire avec une rétrospective consacrée à deux acteurs de la mimique : Louis de Funès et Jim Carrey, et au cinéma de genre, avec le maître du giallo Dario Argento.

Nous espérons ainsi accueillir au festival des cinéphiles plus jeunes qui, attirés par le cinéma de genre, découvriront un film muet accompagné au piano (par exemple *Le Vent* de Sjöström, pour ne citer que son chef-d'œuvre !) et des familles qui, venues (re)voir *La grande vadrouille*, s'intéresseront aux merveilleux films d'animation de Jean-François Laguionie.

Vous connaissez la spécialité de 813 : romans, BD et films criminels. Quels seraient les 5 films criminels, tous genres confondus, qui vous ont marquée au cours de votre vie de cinéphile? (Même si on imagine qu'il y en a beaucoup plus)?

Voici 5 films criminels qui m'ont marquée : *UN APRÈS-MIDI DE CHIEN*, *ZODIAC*, *FENÊTRE SUR COUR*, *L'ASSASSIN HABITE AU 21* (et *LE CORBEAU*), *RÈGLEMENTS DE COMPTE*.

Concernant la programmation du festival 2019, je ne peux que vous recommander la superbe restauration de *LA POURSUITE IMPITOYABLE* et *BONNIE AND CLYDE* d'Arthur Penn, les films de Dario Argento notamment *SUSPIRIA* et *INFERNO* ou les films méconnus et mystérieux de Jessica Hausner dont *HÔTEL* et son dernier *LITTLE JOE*. Sans oublier *HANTISE* de Cukor avec Charles Boyer en parfait criminel, le superbe mélo de Frank Borzage *MOONRISE* et *LE SAMOURAÏ* de Jean-Pierre Melville que nous ne nous laissons pas de revoir sur grand écran avec la musique de François de Roubaix, génial compositeur auquel nous rendrons hommage.

CULTURE

cinéma ● Non! ★ Pourquoi pas ★★ Bon film ★★★ Très bon film ★★★★★ Chef-d'œuvre

La Rochelle, le festival qui rend cinéophile

Non compétitif, diversifié, balayant les différents âges et genres du 7^e art, le Festival La Rochelle Cinéma, dont la 47^e édition débute jeudi 27 juin, jouit d'un beau succès public.

La Rochelle (Charente-Maritime)
De notre correspondante

On l'appelait jusqu'alors Festival international du film, voici désormais le Festival La Rochelle Cinéma. Ce changement de nom « ne modifie pas l'identité du festival », assure sa nouvelle directrice artistique, Sophie Mirouze, « il s'agit simplement d'affirmer notre défense du cinéma. Le mot film englobe aujourd'hui les productions pour la télé ou le Web ».

À La Rochelle début juillet, le public vient pour le cinéma et accepte de longues files d'attente pour découvrir des films d'hier – cette année les muets du Suédois Victor Sjöström – comme d'aujourd'hui, avec une sélection d'une quarantaine de longs métrages en avant-première dont de nombreux sélectionnés cannois comme *It Must Be Heaven*, d'Elia Suleiman, programmé en ouverture.

Des hommages, des rétrospectives, des coups de projecteur sur les réalisateurs de certains pays (cette fois l'Islande), du cinéma



d'animation (Jean-François Laguionie), des films de genre (Dario Argento) : l'affiche compose comme chaque année un copieux cocktail qui ravit son public. « On sait qu'on ne verra pas tout, mais c'est le jeu. On fait son choix à l'intuition, aux conseils des amis, à ce qu'on entend dire dans les queues. Chaque édition du festival est une petite aventure faite de découvertes, de surprises », explique Anne Thébaud, une Nantaise qui vient chaque été avec un groupe d'amis. Des professionnels se glissent néanmoins dans les salles. « Après le rush cannois, ils apprécient le paisible et la convivialité d'un festival sans enjeu », constate Édith Périn, programmatrice cinéma de La Coursive.

Avec 85 000 entrées en moyenne sur dix jours, La Rochelle Cinéma remplit sa jauge souvent au maxi-

mum de la capacité de ses salles. Le succès d'une formule créée en 1973 n'empêche pas l'équipe de la faire évoluer, cherchant désormais à ouvrir plus largement sa programmation autrefois dominée par des films d'auteur. « Depuis quelque temps, nous présentons des comédies ou des films de genre. Nous souhaitons attirer des jeunes dont les cinéphilies sont plus éclectiques. Ils peuvent un jour se précipiter sur un blockbuster et souhaiter le lendemain revoir un film de Robert Bresson », défend Sophie Mirouze.

« Nous souhaitons attirer des jeunes dont les cinéphilies sont plus éclectiques. Ils peuvent un jour se précipiter sur un blockbuster et souhaiter le lendemain revoir un film de Robert Bresson. »

Le choix d'une rétrospective consacrée à Louis de Funès illustre cette tendance. À ceux qui lui disent que le comédien est un régulier des programmes télé, Sophie Mirouze fait observer que, « justement, personne n'a vu ses films en grand écran ! Et certains des films que nous avons retenus sont peu diffusés, comme *Ni vu ni connu* d'Yves Robert. »

Agnès Marroncle

26 JUIN 2019

CULTURE & LOISIRS

Cinéma

Les mimiques de Jim Carrey et de Funès élevées au rang d'art

La 47^e édition du Festival international du film de La Rochelle courra du 28 juin au 7 juillet, avec une programmation aussi qualitative qu'éclectique.

Cette année, les organisateurs du rendez-vous du 7^e art rochelais ont eu la bonne idée de créer une catégorie insolite, "Mimiques en folie". Celle-ci côtoie les traditionnels "Rétrospectives", "D'hier et d'aujourd'hui", "Ici et ailleurs", "Musique et cinéma", etc. Deux artistes sont ainsi mis à l'honneur. Si leur nationalité, leur parcours et leur style divergent, ils comptent de nombreux points communs. Louis de Funès et Jim Carrey sont tous les deux capables de jouer sans parler. Par leurs "mimiques", justement, ils nous amusent, nous agacent, nous intriguent. Le regard, la forme de la bouche, la gestuelle... tout est un langage !

Dario Argento à La Rochelle

Autres rendez-vous appréciés et attendus des festivaliers : les hom-

mages en présence des artistes invités. Cette année, le maître de l'horreur italien Dario Argento sera présent à La Rochelle, sans oublier la directrice de la photographie et réalisatrice française Caroline Camperier, la réalisatrice, scénariste et productrice autrichienne Jessica Hausner, le réalisateur et écrivain français Jean-François Laguionie et l'acteur, réalisateur et scénariste palestinien Elia Suleiman.

Car l'une des marques de fabrique du festival rochelais est son identité cosmopolite. Pendant dix jours, ce sont 200 films du monde entier qui sont présentés au public. Parmi lesquels des avant-premières comme le dernier long-métrage du maître britannique Ken Loach, *Sorry we missed you* programme le 29 juin. ■

J.L.

Infos pratiques

Lieux du festival :

La Coursive, 4 rue Saint-Jean-du-Pérot
Cinéma CGR Dragon, 8 cours des Dames
Cinéma CGR Olympia, 54 rue Chaudrier
Médiathèque Michel-Crépeau, avenue Michel-Crépeau
La Sirène, 111 boulevard Émile-Delmas
Tours de La Rochelle, rue Sur les murs
Belle du Gabut, 5 rue de l'Armiade
Muséum d'Histoire naturelle, 28 rue Albert I^{er}
Centre Intermondes, 11 bis rue des Augustins

Programme complet du festival à retrouver sur le site www.festival-larochelle.org

27 JUIN 2019

FESTIVAL DE LA ROCHELLE : LE RENDEZ-VOUS ESTIVAL DES CINÉPHILES

Pour tous les cinéphiles, le Festival de cinéma de La Rochelle est un des événements incontournables du début de l'été. Lors de cette 47e édition, qui aura lieu du 28 juin au 7 juillet, quelque 200 films seront projetés : fictions, documentaires, films d'animation provenant de très nombreux pays.

Organisé depuis 1973 dans le chef-lieu de Charente-Maritime, ce festival a la particularité de ne pas présenter de compétition, ce qui permet de mettre les films et les réalisateurs sur un même pied d'égalité, sans en privilégier certains.

Marraine de l'édition 2019, l'actrice canadienne Alexandra Stewart présentera trois films de sa filmographie : *Le feu follet* de Louis Malle, *Mickey One* d'Arthur Penn et *La duchesse de Varsovie* de Joseph Morder.

Des hommages seront rendus, en leur présence, au réalisateur italien Dario Argento (*Les frissons de l'angoisse*, *Suspiria*), à la directrice de la photographie Caroline Champetier (collaboratrice de Leos Carax, Jean-Luc Godard et Claude Lanzmann notamment), à la cinéaste autrichienne Jessica Hausner (*Lourdes*, *Little Joe*), au réalisateur de films d'animation Jean-François Laguionie (*Louise en hiver*, *Le voyage du prince*) et au cinéaste palestinien Elia Suleiman (*Intervention divine*, *It Must Be Heaven*).

Des rétrospectives seront consacrées à l'acteur Charles Boyer, séducteur français qui a fait l'essentiel de sa carrière aux Etats-Unis, au réalisateur américain Arthur Penn (*Bonnie and Clyde*, *Miracle en Alabama*, *Little Big Man*), et à la réalisatrice ukrainienne Kira Mouratova (*Brèves rencontres*, *Le syndrome asthénique*).

La comédie aura une place de choix cette année, avec la projection de films de Louis de Funès et de Jim Carrey, deux maîtres dans l'art de la mimique et de la grimace. Le premier a fait les beaux jours de la comédie populaire dans les années 1960 avec notamment *La grande vadrouille* (1966), qui est longtemps resté le film ayant réalisé le plus d'entrées au cinéma en France, avec plus de 17 millions de spectateurs. Il n'a été détrôné que ces dernières années par *Bienvenue chez les Ch'tis* (2008) et *Intouchables* (2011). Le second, Jim Carrey, a fait briller la comédie américaine dans les années 1990, notamment avec son interprétation déjantée dans *The Mask*.

Les festivaliers pourront aussi découvrir 13 films venus d'Islande, ainsi que neuf films muets du réalisateur suédois Victor Sjöström, accompagnés au piano par Jacques Cambra. Parmi les autres événements proposés : des films pour les enfants, un concert hommage à François de Roubaix, compositeur de bandes originales de films (*L'homme orchestre*, *Le samouraï*) et des films inédits ou présentés en avant-première.

L'an dernier, la manifestation rochelaise a présenté 158 longs métrages et 56 courts métrages, accueillant au total 86 037 spectateurs. Une belle affluence montrant qu'il n'est pas indispensable pour un festival d'organiser une compétition pour attirer le public dans les salles obscures.

Pierre-Yves Roger

28 JUIN 2019

Dario Argento, Elia Suleiman et Mati Diop attendus

LA ROCHELLE CINÉMA Le festival s'ouvre aux films de genre et à la comédie. Il durera jusqu'au 7 juillet

Le maître italien de l'épouvante, Dario Argento, en chair et en os, à La Rochelle ? Mieux (ou pire, diront certains), la 47^e édition du festival La Rochelle cinéma, qui débute ce soir et se poursuivra jusqu'au 7 juillet, présentera l'intégralité de sa filmographie, de « Suspiria » aux « Frissons de l'angoisse ». Du gore sur les grands écrans rochelais, reconnus pour accueillir la fine fleur des films classiques pour cinéphiles avertis ? À la tête du festival La Rochelle cinéma depuis deux ans, Sophie Mirouze et Arnaud Dumatin (tous deux codirecteurs) assument un virage en douceur sans renverser la table.

« Allez voir "Suspiria" parce que c'est l'un de ses plus beaux films et que c'est un grand moment de cinéma, différent et inattendu, hyperesthétique », défend Sophie Mirouze. Et l'équipe ne s'arrête pas là : il y aura aussi du Louis de Funès, entre « la Grande Vadrouille », « La Folie des Grands » et « Faites sauter la banque ». Et tant pis pour les quelques râleurs qui ont crié au parjure.

Pourquoi de Funès ? « Parce que c'est le comique français numéro 1 depuis cinquante ans », analyse Marc Krueger, commissaire de la prochaine exposition sur Louis de Funès, que prépare la Cinémathèque française et qui viendra en parler à la Rochelle. « Ce qui est incroyable, c'est qu'il n'y a aucune érosion, au contraire, il est encore plus populaire. Ce qui le rend intemporel, c'est son sens du tempo. Il dynamise n'importe quelle scène d'une façon incroyable. Il apporte une rythmique qui relève du cartoon. S'il plaît tant aux enfants c'est qu'ils le voient comme Donald Duck ou l'Oncle Picsou. »

200 longs-métrages

Autres bonnes nouvelles pour les 86 000 festivaliers attendus sur le Vieux-Port : ils pourront puiser parmi 200 longs-métrages, des rétros (Victor Sjöström, Charles Boyer, Arthur Penn...), des hommages (Jessica Hausner, Elia Suleiman, Jean-François Laguionie...) et une sélection d'avant-premières venues parfois de Cannes.

Si La Rochelle n'est pas la croisée, et reste un festival sans paillettes ni palmarès, on y croquera de grands noms du cinéma : Alain Cavalier pour « Être Vivant et le savoir », Christophe Honoré pour « Chambre 212 » ou encore Marco Bellocchio pour « Le Traître ». Enfin, la manifestation développe d'autres rendez-vous : une leçon de lumière par la directrice de la photographie Caroline Champetier ou le concert du big band Le Sacre du tympan en hommage au compositeur François de Roubaix (« Le Samourai », « Le Vieux Fusil » et « Chapi Chapo », c'est lui !).

Renseignements sur festival-
larochelle.org



« Suspiria » de Dario Argento.
Le cinéaste italien est attendu
dès aujourd'hui au festival.

PHOTO LES FILMS DU CAMELIA

28 JUIN 2019

CULTURE

Le cinéma aborde à La Rochelle

Le 47^e Festival international de La Rochelle s'ouvrira vendredi 28 juin avec l'avant-première de *It Must Be Heaven* d'Elia Suleiman, et se tiendra jusqu'au 7 juillet. Le réalisateur palestinien fait partie des invités de l'année, avec Caroline Champetier, Jean-François Laguionie, créateur de dessins animés à la subtile

poésie, ou Dario Argento, maître du fantastique. Marraine de cette édition, la superbe Alexandra Stewart accompagnera aussi la rétrospective consacrée à Arthur Penn : elle a joué dans *Mickey One* aux côtés de Warren Beatty. Le réalisateur du *Gaucher* (1958) et de *Little Big Man* (1970) est célébré par un cycle de dix films.

Autres classiques à l'honneur: Victor Sjöström, figure du cinéma muet suédois, et la réalisatrice ukrainienne Kira Mouratova, décédée en 2018. On rendra aussi un hommage musical au compositeur François de Roubaix. Les comiques seront au rendez-vous avec Louis de Funès et Jim Carrey. **M.-N. T.** festival-larochelle.org

« Un festival ouvert et simple »

47^e Festival La Rochelle cinéma

Les deux co-directeurs Sophie Mirouze et Arnaud Dumatin assument une sélection plus élargie pour attirer tous les cinéphiles. 200 films sont à voir jusqu'au 7 juillet

Agnès Lanoëlle
a.lanoelle@sudouest.fr

C'est leur deuxième année à la tête du festival mais véritablement leur première édition. Codirecteurs, Sophie Mirouze (à la programmation avec Prune Engler et Sylvie Vras) et Arnaud Dumatin (à l'administration) sont arrivés mercredi sous la canicule. Et évidemment une montagne de détails de dernière minute à régler les attendait. Pour cette 47^e édition, ils ont voulu un programme qui plaise à tout le monde. À la tentasse d'un café du Vieux Port, le tandem donne plein de bonnes raisons d'aller au cinéma, à partir d'aujourd'hui et jusqu'au 7 juillet.

1 Leur état d'esprit

Dans quel état d'esprit abordent-ils cette 47^e édition ? « L'an passé, c'était encore une année de transition. Aujourd'hui, c'est vraiment notre part. On est un peu plus tout seul, ce qui donne plus de stress, et plus de responsabilité. Ce qui est sûr, c'est que la codirection est nécessaire pour que les responsabilités soient partagées, que les propositions soient communes », confie Sophie Mirouze. À ses côtés, Arnaud Dumatin montre un peu de nervosité : « Je l'aborde avec sérénité mais aussi inquiétude. Une équipe très rodée, très expérimentée et très motivée. Mais je suis aussi inquiet parce qu'on porte entièrement la responsabilité de la réussite ou de l'échec de ce festival. Et depuis de nombreuses années, on s'est juste habitués aux succès... » reconnaît-il.

2 Pourquoi le nom a-t-il changé ?

Oublié le Festival international du film de La Rochelle. On doit désormais parler du Festival La Rochelle Cinéma. « On était arrivé à une période où le festival souffrait d'un

manque de visibilité. Il avait une confusion avec d'autres festivals rochelais (NDLR : Festival de la fiction télé, Festival du film d'aventure). On a eu envie de réaffirmer notre singularité de ce festival qui est unique. C'est un festival de cinéma plus que de films, qui défend le 7^e art et tous les cinémas. Le visuel a aussi changé. Il est plus moderne, plus intemporel et n'écrase plus la peinture de Stanislas Bouvier, qui nous dessine depuis toujours les affiches », assure le codirecteur.

3 Le renouveau

Dans l'équipe depuis de nombreuses années, le nouveau tandem semble avoir réussi habilement à faire évoluer une programmation reconnue pour être exigeante sans renverser la table. En faisant rentrer le cinéma de genre comme les films d'épave de Dario Argento ou les comédies de Gérard Oury, au côté du cinéaste américain Arthur Penn et du réalisateur suédois Victor Sjöström.

« C'est un festival ouvert à tous, sans discrimination entre spectateurs, qui fonctionne simplement »

festivals les plus fidèles », défend Sophie Mirouze. « Le cinéma est pluriel. On avait aussi envie de rappeler que c'est un festival ouvert à tous, sans discrimination entre spectateurs, qui fonctionne le plus simplement du monde. On peut venir voir un ciné-concert ou assister à une master-class animée par des spécialistes gratuitement. À Paris aujourd'hui, il faut payer 20 euros. Ce n'est pas



le festival de Cannes. Chez nous, il y aura toujours une séance pour celui qui aime le cinéma », soutient Arnaud Dumatin.

4 Leurs prescriptions

L'exercice est toujours un peu délicat pour les programmeurs qui ont sélectionné les 200 long-métrages à l'affiche (s'ils sont là, c'est qu'ils les aiment), mais ils ont joué le jeu. Chacun nous livre ses deux rendez-vous qu'il ne faudrait manquer sous aucun prétexte. Pour Arnaud Dumatin, pas question de rater le concert hommage au compositeur français de Roubaix (disparu à l'âge de 36 ans dans un accident de plongée sous-marine), ce soir à partir de

20 heures à La Sirène, par le Sacre du tympan de Fred Pallem. La musique du « Vieux Fusil », du « Samourai » et même de « Chapi-Chapo », c'est lui ! « C'est un compositeur culte pour beaucoup de musiciens. C'était un mélodiste génial, qui a été un des premiers à travailler chez lui », vante Arnaud Dumatin. Autre événement selon lui : le ciné-concert de David Sztanké, le mardi 2 juillet à 20 h 15. Le compositeur signe une création originale, « l'Inde fantôme », sur un documentaire de Louis Malle tourné en 1969 dans la ville de Bombay. Après quelques hésitations, Sophie Mirouze ose recommander « Suspiria » de Dario Argento comme un film à voir absolument. « Il faut aller à la pre-

mière séance aujourd'hui à 17 heures en grande salle. Parce que c'est un de ses plus beaux films et que le voir dans ces conditions, c'est un moment de cinéma différent et inattendu. Bien sûr, c'est un film d'épouvante mais c'est tellement esthétique qu'il faut le voir comme un objet de cinéma », selon la programmeuse. Enfin, si l'hémoglobine n'est pas votre tasse de thé, Sophie Mirouze a un autre coup de cœur : « Les Misérables » de Ladj Ly. Grand Prix du jury à Cannes, qui sera présenté en avant-première, lundi à 20 heures, à La Course. « C'est un film sur la banlieue qui va faire événement, très actuel, et absolument pas manichéen. Un metteur en scène né. C'est virtuose ! C'est un film

Arnaud Dumatin et Sophie Mirouze, co-directeurs du Festival La Rochelle Cinéma sont à pied d'œuvre. (MONTY WATSON/GETTY)

qui n'a certainement pas été facile à financer et à monter, à nous de le montrer. Il faut le voir ! », s'enthousiasme-t-elle. Une partie de l'équipe est aussi attendue sur le Vieux Port.

Pratique : 47^e édition du Festival La Rochelle Cinéma, du 28 juin au 7 juillet, à La Rochelle. Renseignements sur festival-larochelle.org. Biletterie ouverte à La Course, 4 rue Saint-Jean-du-Pérot. Renseignements au 05 46 51 54 00. Tarifs : Beurs (1 entrée), 20 euros (3 entrées), 50 euros (10 entrées), 95 euros (pass illimité).

LE CHIFFRE
330 Le nombre de séances proposées cette année par la 47^e édition du Festival La Rochelle Cinéma, du 28 juin au 7 juillet soit 200 longs et courts-métrages à voir sur l'un des huit écrans des trois cinémas de la ville (Olympia, Dragon et La Course). La section « Ici et ailleurs », avec beaucoup d'avant-premières, représente un quart de la programmation. Rappelons que 86 000 festivaliers sont attendus.

Les incontournables du week-end

<p>Des hommes et des dieux Xavier Beauvois 10 heures Olympia</p>	<p>Ni vu ni connu Yves Robert 10 h 30 Dragon</p>	<p>Le Vent Victor Sjöström 14 h 15 La Course</p>	<p>L'île de Black Mor Jean-François Laguionie 14 h 15 Dragon</p>	<p>Sorry we missed you Ken Loach 17 heures Dragon</p>	<p>Suspiria Dario Argento 17 heures La Course</p>	<p>Miracle en Alabama Arthur Penn 20 heures La Course</p>	<p>Le Feu follet Louis Malle 10 heures Olympia</p>	<p>Leçon de musique autour de François de Roubaix Stéphane Leroux 10 h 30 La Course</p>
--	--	--	--	---	---	---	--	---

C'EST PARTI !

Dix jours avec le maître de l'épouvante

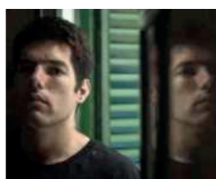


Le cinéaste italien Dario Argento est arrivé hier soir en gare de La Rochelle, accueilli par la co-directrice Sophie Mirouze. Le festival consacre un hommage au maître du frisson. PHOTO XL

DANS LES ALLÉES DU FESTIVAL

La force du cinéma muet suédois

MUET Le festival rend hommage au cinéaste suédois Victor Sjöström en présentant une dizaine de ses films tout au long de la semaine. Peu montrée, l'œuvre de Victor Sjöström mérite bien une piqure de rappel. Son importance est en partie liée à une période méconnue et décisive de l'histoire du cinéma : l'âge d'or de l'école scandinave, une poignée d'années entre 1917 et 1924 pendant lesquelles la Suède devint l'un des centres les plus créatifs du cinéma mondial, à l'époque du muet. Sjöström va en être l'un des artisans. À



Le réalisateur argentin Benjamin Naishtat aujourd'hui à La Rochelle. PHOTO APVLEO LA VALLE

« Rojo », la part sombre de l'Argentine

POLAR Le festival aime le cinéma argentin. Après avoir rendu hommage l'an passé à la réalisatrice Lucrèce Martel, Benjamin Naishtat est arrivé hier sur le Vieux Port pour présenter « Rojo », cette après-midi à 14 h 15, en grande salle. Son troisième film, qui a été primé au festival de San Sébastien, met en abîme une famille de la bourgeoisie dans les années 70, dans une petite ville d'Argentine. Esthétisme vintage, scènes mystérieuses et excellents acteurs, « Rojo » navigue entre polar et critique sociale d'une époque hantée par la dictature, la corruption et les disparitions.



« Le Vent » du Suédois Victor Sjöström

La Rochelle, on pourra voir « Les Proscrits », « la Charette bleue » ou encore « Le vent », un de ses chefs-d'œuvre dès cette après-midi, en Salle bleue.

Rabbi Jacob pour les nuls

COMIQUE Avant la rencontre mardi animée par Alain Kruger qui nous expliquera pourquoi Louis de Funès est le plus grand comique du cinéma français de tous les temps, on se plongera dans le documentaire « Gérard Oury, il était une fois Rabbi Jacob » d'Auberi Edler, cette après-midi à 17 h 30, à la médiathèque. Le doc revient sur l'immense succès du film à sa sortie en 1973 (7 millions de spectateurs) et sa puissance comique qui repose sur une satire du racisme et de l'antisémitisme.

Lumières sur Caroline Champetier

PHOTO Elle a travaillé avec Jean-Luc Godard, Claude Lanzman, Xavier Beauvois, Chantal Ackerman et Leos Carax. La directrice de photographie, Caroline Champetier donnera une leçon de lumières samedi 6 juillet à 10 heures, dans la Salle bleue. Avant, on pourra (re)voir dès aujourd'hui « Des hommes et des dieux » de Xavier Beauvois à 10 heures (Olympia) et « Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures » de Claude Lanzman, à 10 h 15 (Dragon).

DIMANCHE



14 h 15
La Course



21 h 45
Olympia



22 heures
Dragon



22 h 30
La Course

29 JUIN 2019

FESTIVAL LA ROCHELLE CINÉMA : ENTRETIEN AVEC SOPHIE MIROUZE ET ARNAUD DUMATIN

Le Festival La Rochelle Cinéma se déroule pour sa 47e édition du 28 juin au 7 juillet 2019. Plusieurs rétrospectives sont à l'honneur, mêlant intimement cinéma d'hier et d'aujourd'hui. Pour parler du festival, Sophie Mirouze et Arnaud Dumatin, délégués généraux du festival, ont généreusement accepté de prendre le temps de répondre aux questions suivantes

Par Cédric Lépine



Arnaud Dumatin et Sophie Mirouze © Jean-Michel Sicot

Cédric Lépine : Entre hommages, rétrospectives, focus sur un pays, films récents... comment se construit une telle programmation foisonnante ? Avec quels objectifs ?

Sophie Mirouze : La structure de la programmation fait partie de l'ADN du Festival, connu depuis 47 ans pour ses grandes rétrospectives et ses hommages à des cinéastes du monde entier.

Dès l'automne, nous choisissons les deux rétrospectives en fonction de nos envies mais surtout de l'actualité de la restauration des films. Cette année, c'est en découvrant la superbe restauration de *La Poursuite impitoyable* que nous avons eu le désir de consacrer une rétrospective à Arthur Penn. Depuis quelques éditions, le cinéma américain avait été mis de côté au profit de grands cinéastes européens (comme Ingmar Bergman et Robert Bresson, en 2018), et avec les films d'Arthur Penn, l'idée était aussi de s'intéresser au Nouvel Hollywood, peu présenté au Festival.

La deuxième rétrospective s'est vite imposée grâce à la numérisation des films

muets de Victor Sjöström par le Swedish Film Institute, même s'il est rare que nous proposons une deuxième rétrospective à un même cinéaste - la première ayant eu lieu en 1984, nous pouvions nous le permettre ! Comme chaque année, tous les films muets sont accompagnés au piano et ces ciné-concerts quotidiens sont très attendus par les plus cinéphiles de nos spectateurs.

Les hommages se confirment plus tardivement car nous devons attendre les réponses des cinéastes invités. Pour cette édition, c'est grâce à une proposition du distributeur des Films du Camélia que nous avons décidé de rendre hommage à Dario Argento. Il se trouve que son éditeur français, Rouge Profond, avait l'intention de faire traduire un recueil de nouvelles au début de l'été et que nous avons appris que le documentaire de Jean-Baptiste Thoret serait terminé pour le festival. Tout était réuni pour créer à La Rochelle un bel événement autour de ce cinéaste culte.

Quant à Jessica Hausner et Elia Suleiman, nous savions que leur nouveau film serait prêt pour Cannes et que nous pourrions les présenter en avant-première. Par chance, ils ont tous deux très vite accepté notre invitation.

Depuis 2004, nous mettons aussi à l'honneur un pays avec une douzaine de films et

notre public suit avec beaucoup d'intérêt et de curiosité cette section qui l'emmène vers des cinématographies plus méconnues. Ces dernières années, nous avons repéré quelques jeunes cinéastes islandais qui ont maintenant tourné 2 ou 3 films et nous avons souhaité mettre en valeur cette nouvelle génération de réalisateurs. L'une des spécificités du FEMA étant de traverser toute l'Histoire du cinéma en programmant des films muets jusqu'aux films d'aujourd'hui, nous sélectionnons, dans divers festivals comme San Sebastián, Rotterdam, Berlin ou Cannes, une quarantaine de nos coups de cœur de l'année (fiction ou documentaire) que nous rassemblons dans une section nommée « ici et ailleurs ».

Parfois, des amis du Festival, des distributeurs ou autres collaborateurs, nous sollicitent en nous soumettant de belles idées. Ce fut le cas au printemps dernier avec de très belles propositions : Charles Boyer d'abord, un acteur français un peu oublié, et Kira Mouratova, une cinéaste ukrainienne trop méconnue en France dont 5 films ont été restaurés.

Enfin, cette année encore, il y avait cette envie d'ouvrir la programmation à la comédie populaire et au cinéma de genre. Avec deux acteurs très inattendus au Festival et un hommage à Dario Argento, nous espérons ainsi attirer de nouveaux publics, des fans du cinéaste italien et des familles heureuses de (re)voir les films avec de Funès en famille.

La programmation du Festival a toujours été éclectique, elle le sera encore plus en 2019 !

C. L. : Depuis 47 ans, comment a évolué le festival pour devenir ce qu'il est à présent ?

Arnaud Dumatin : Le festival a démarré modestement mais a conservé depuis ses origines le même état d'esprit. De 1973 à 1984, il était une section d'un festival pluridisciplinaire appelé Les Rencontres Internationales d'Art Contemporain. Alors que les RIAC disparaissaient en 1985, seul le volet cinéma a été conservé. Cette année-là est officiellement né le Festival International du Film de La Rochelle.

Il a été dirigé pendant 30 ans par Jean-Loup Passek. Le festival a grossi naturellement, avec un nombre de films de plus en plus nombreux. Mais on était dans une seule logique de fidélisation de publics.

Avec le changement de direction en 2002 (Prune Engler a dirigé le festival de 2002 à fin 2017), l'ouverture à d'autres publics est devenue un enjeu. Le festival s'est alors développé : action culturelle à l'année (ateliers, hors les murs...), collaborations avec de nouvelles structures culturelles, pour permettre un renouvellement tout en étant attentif à la fidélisation du public. Il est en effet très précieux de pouvoir compter chaque année sur un - large - noyau dur de festivaliers.

Nous avons repris avec Sophie la direction début 2018 et souhaitons poursuivre le développement du festival, en s'inscrivant dans cette histoire, tout en ouvrant le festival à d'autres esthétiques, en expérimentant, créant de nouvelles sections, développant le volet professionnel de la manifestation et accentuant le travail d'action culturelle à l'année où nous devons, pour être pertinents, ne pas uniquement reconduire ce qui existe déjà, mais être créatifs et travailler en réseau.

C. L. : Alors que le cinéma de patrimoine occupe une place réduite sur les écrans dans les salles, sa place est privilégiée au festival de La Rochelle : quelle est votre approche pour aborder ces cinématographies ?

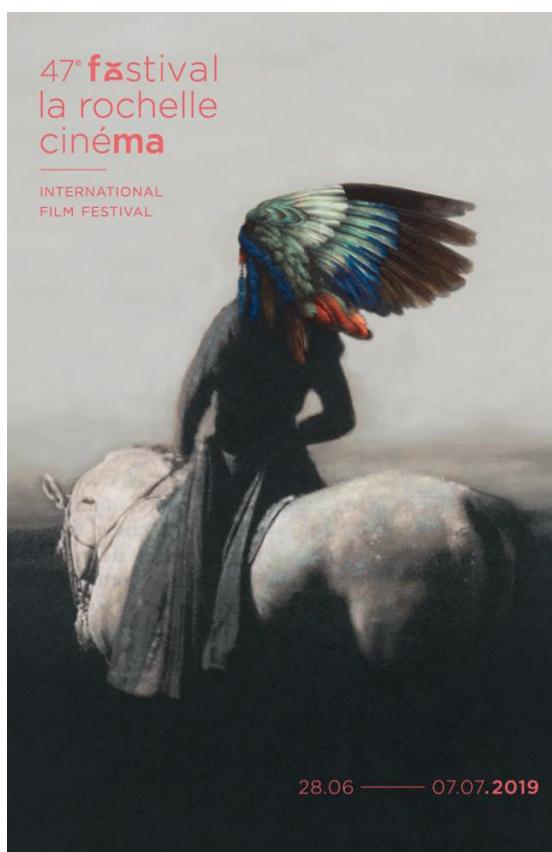
S. M. : Un festival est une fête du cinéma et celui de La Rochelle a depuis toujours souhaité célébrer les auteurs des films : les cinéastes.

Quand nous visitons une exposition consacrée à un peintre, nous aimons découvrir ses premières esquisses puis, au fil du parcours, comprendre ses obsessions,

repérer ses thématiques. Au Festival, c'est un peu la même démarche : les spectateurs sont très attachés aux rétrospectives qui leur permettent de redécouvrir sur grand écran l'ensemble de l'œuvre d'un cinéaste en quelques jours. Certains s'y consacrent exclusivement, délaissant le reste de la programmation.

Depuis 2005, la section de films restaurés « d'hier à aujourd'hui » s'enrichit et met en valeur le précieux travail de distributeurs passionnés. 17 films seront ainsi proposés cette année : d'un mélodrame de Frank Borzage de 1948 au Trésor des îles chiennes de FJ Ossang, tourné en 1990, en passant par des comédies méconnues (Le Lit conjugal de Ferreri ou Fantozzi, film culte en Italie) et deux chefs-d'œuvre de Mizoguchi.

Cependant, nous ne distinguons pas le cinéma de patrimoine (c'est d'ailleurs une expression qui n'est pas appliquée à la musique ou à la littérature), et préférons défendre le Cinéma. Même si le Festival reste connu pour ses rétrospectives, celle consacrée à Orson Welles, en 1999, a par exemple marqué les spectateurs. Des responsables de festivals ou de salles de cinéma nous contactent aujourd'hui encore pour obtenir les sources de certaines copies !



C. L. : Serait-il possible de présenter le public du festival aussi bien composé en grande partie de professionnels que de cinéphiles ?

S. M. : Le public du Festival est en effet composé à la fois de cinéphiles, venus de toute la France, mais aussi de professionnels. Les cinéphiles sont, comme ceux qui fréquentent les salles de cinéma, plutôt âgés, ce sont aussi les plus fidèles. Certains suivent le Festival depuis les premières éditions et nous font confiance côté programmation à tel point qu'ils prennent leur congé pour faire une cure de cinéma pendant 10 jours. Sur place et sur notre site Internet, nous mettons à disposition du public un questionnaire destiné à mieux le connaître. Depuis quelques années, nous constatons qu'il se renouvelle grâce notamment à tout un travail de communication sur les réseaux sociaux.

Les professionnels sont aussi très nombreux. Environ 700 professionnels fréquentent le festival : des responsables de cinémathèques, de festivals, de ciné-clubs, des distributeurs, des journalistes, etc.

Les plus représentés restent les exploitants qui viennent au Festival découvrir les

30 films présentés en avant-première pour les programmer à leur tour sur leurs écrans. Cet automne, nous avons mené, en collaboration avec l'Université de Paris Saint-Denis, une enquête auprès d'une centaine d'exploitants qui a démontré que le festival est un rendez-vous professionnel apprécié surtout pour sa convivialité.

C. L. : L'accès aux projections se fait démocratiquement sans discrimination par rapport aux statuts des personnes : pouvez-vous rappeler l'enjeu de cette décision et comment elle est entretenue au fil des années ?

A. D. : Nous nous rendons régulièrement dans d'autres festivals et trouvons souvent étranges, voire dérangeant, que telle ou telle catégorie de spectateurs soit privilégiée par rapport à telle autre. Nous considérons que tous nos spectateurs ont droit au même égard. Il n'y a donc aucune hiérarchie.

La philosophie du festival est aussi de privilégier la notion de comparaison à celle de compétition. Aussi, l'accès aux salles se fait sans réservation. Il s'agit de favoriser la curiosité, la spontanéité, inciter les spectateurs à sortir des sentiers balisés, leur donner envie d'être surpris.

Ce parti pris contribue à l'ambiance conviviale si singulière du festival de La Rochelle. Nous ne souhaitons absolument pas changer cela.

C. L. : Au festival de La Rochelle, pour vous organisateurs comme pour vos invités, pourquoi est-il important de rester sans compétition ?

S. M. : Le Festival a toujours été non-compétitif et le restera. Nous tenons beaucoup à cette spécificité qui nous donne beaucoup plus de liberté pour programmer les films que nous aimons. Les demandes d'exclusivité d'autres festivals peuvent parfois nous irriter. Nous savons combien il est difficile pour la plupart des longs métrages d'exister sur grand écran et ne comprenons pas cette demande d'exclusivité sur certains films qui, s'ils ont la chance de bénéficier d'une sortie en salle, ne réuniront que quelques milliers de spectateurs. Nous défendons la circulation des œuvres, à La Rochelle et partout en France où des spectateurs seront curieux de les découvrir. L'autre atout, c'est qu'avec cette absence de compétition, les cinéastes invités arrivent à La Rochelle très détendus, ravis de rencontrer un « vrai » public. Cet esprit de convivialité se retrouve parmi les spectateurs et fait la force du Festival.

Malheureusement, sans jury ni palmarès, les partenaires privés se font plus rares car ils souhaitent souvent être associés à un prix mais notre prix le plus cher, c'est le public qui est au rendez-vous chaque année !

C. L. : En quelques mots pour résumer, quelles seraient les grandes valeurs du festival qui vous sont chères, à vous organisateurs, et que vous défendez à travers votre programmation ?

A. D. : L'ouverture d'esprit. Nous sommes conscients qu'il existe aujourd'hui une multiplicité de cinéphilies. Le Festival La Rochelle Cinéma, dans un souci constant de cohérence et d'équilibre de la programmation, est un lieu d'exposition pour tous les cinémas, et d'accompagnement des œuvres par l'organisation de multiples débats et rencontres.

C. L. : Quelles sont les actions du festival le reste de l'année ?

A. D. : Le festival a développé de multiples actions à l'année dans le domaine de l'éducation à l'image : ateliers d'écriture et de réalisation ouverts à des publics ciblés (lycéens, étudiants, habitants des quartiers, détenus, patients...), donnant lieu à des films diffusés pendant le festival et lors d'autres manifestations ; ateliers de création de ciné-concerts ; ateliers d'écriture journalistiques ; stages...

Le festival développe également des collaborations avec d'autres festivals européens qui donnent lieu à des échanges de programmation : Il Cinema Ritrovato, Bologne (Italie), New Horizons International Film Festival de Wrocław (Pologne), Nordic Film Days Lübeck (Allemagne), Transilvania International Film Festival (Roumanie).

3 JUILLET 2019



Dustin Hoffman, dans *Little Big Man* (1970). Carlotto Films

CINÉMA

Little Big Movie à La Rochelle

La 47^e édition du festival du film se tient jusqu'au 7 juillet. Rétrospectives et prospectives.

Au bord de l'océan, la salle de cinéma n'éclairera sûrement pas l'avènement du nouveau monde. Sa présence s'efface peu à peu. Elle ne fait plus signe dans le paysage. Elle ne reconstitue déjà plus que les souvenirs d'un temps perdu. À ses côtés, le spectateur de quartier, s'il ne s'est pas résigné, s'est mué sous la contrainte en un arpenteur de festival. Alors, pour ce nouvel exilé, il devient une « réserve » de la projection, où on répare un manque qu'on feint d'ignorer. Dans une conscience lucide, l'affiche de La Rochelle ne dit pas autre chose, en choisissant cet Indien de dos, devant sa terre volée, et ainsi, pour un temps et dans un lieu, les festivaliers se réinventeraient en un peuple, des hommes. Ils déjouent l'inéluctable. Ils ne seront pas une poussière balayée par les vents d'une modernité qui n'en finit pas de multiplier un identique et d'atomiser les regards. Ils refont corps en une insupportable géographie pour les colons de la VOD. Ils se refusent à l'injonction d'un individu épanoui dans un décor virtuel à la mesure de son « imago » et ils lui opposent une aventure collective aussi familière que faire la queue au cinéma.

Alors ici, dans ce bastion si cher à l'imaginaire d'Alexandre Dumas, le festival de La Rochelle abrite une autre idée du présent, plus que son actualité. Il agite la mémoire et son fantasme, et rejoue une profusion

cinématographique pour échapper à l'oubli. Ici, où les avant-premières – du dernier Ken Loach aux *Misérables* de Ladj Ly ne supplantant pas le spectre des rétrospectives d'Arthur Penn à Louis de Funès – deviennent un atelier à explorer l'absence. À quelques mètres de l'océan, les spectateurs ressemblent de plus en plus au « pèlerin errant » de Gongora, ils combattent leurs propres morts en éblouissant leurs yeux des lumières inventées par d'autres cœurs, comme

pourrait le dire le chef cheyenne de *Little Big Man*.

Et l'invité d'honneur, le cinéaste italien Dario Argento, ne dément en rien cette situation, lui, dont l'obsession mémorielle continue

de le hanter, ne vient pas présenter un nouveau film mais assister à un hommage, et de manière retournée, *Suspiria* apparaît plus qu'on ne le revoit. Les plans, où l'œil est prisonnier sans point de fuite pour s'échapper, sont une révélation pour des regards endormis. Dans un paradoxe absolu, et un temps contraire, le film *le Syndrome asthénique* de la Soviétique Kira Mouratova révèle, dans son pessimisme radical, notre avenir dans un monde à l'imaginaire barré, où le cinéma écrit sa désillusion sur des plateformes. Ainsi, le festival de La Rochelle se fait l'écho d'une promesse de l'inouï et de l'inoubliable, il archive en quelque sorte les traces et les symptômes d'un monde ancien peut-être, mais où le spectateur se forme en un peuple du regard. ■

G. B.

Des cinéphiles comblés

LA ROCHELLE Chaque année, au début de l'été, le festival accueille près de 86 000 passionnés

47^e FESTIVAL
LA ROCHELLE
CINÉMA

Événement incontournable pour les cinéphiles, le festival La Rochelle cinéma accueille chaque année près de 86 000 personnes. Parmi elles, près de la moitié est originaire de Nouvelle-Aquitaine et 20 % de région parisienne. Mais certains viennent d'encore plus loin pour vivre leur passion du cinéma. C'est le cas de Joël Prossard, originaire de Haute-Savoie et rencontré mardi midi à l'Olympia après la projection du film culte « La Grande Vadrouille » : « J'ai fait 833 kilomètres pour venir ! J'ai prévu de rester toute la semaine. J'enchaîne les festivals mais c'est la première fois que je viens à La Rochelle », raconte-t-il.

Léa, élève de seconde au lycée de l'image et du son (Lisa) d'Angoulême a, elle aussi, découvert le festival cette année. « Je suis venue avec trois autres élèves. Nous sommes entourés par des passionnés de cinéma, c'est très enrichissant pour nous car nous pouvons échanger avec eux ».

D'autres, comme Michel, sont au contraire de grands habitués : « Je viens tous les ans depuis 1996 ! », précise-t-il, pas peu fier. Une sorte de tradition donc, que le Toulousain attribue à la qualité des programmations proposées : « J'apprécie énormément les films d'auteur et les films anciens. Le festival en présente de très bons, avec notamment, cette année, des œuvres is-

landaises et ukrainiennes que j'ai hâte de découvrir ». Avec près de 200 films proposés et de nombreuses rétrospectives, il est vrai que le festival a de quoi ravir les plus férus. Arthur, jeune Rochelais, s'est fait une sélection assez éclectique. « Je suis allé voir « Les Misérables » lundi, j'ai aussi prévu un film qui a été sélectionné à Cannes, sans oublier des films d'art et d'essai ».

Une ambiance unique

Qui dit festival, dit généralement files d'attente interminables. Sauf pour certains coutumiers de l'événement, comme Claude, qui ont trouvé la technique pour ne plus attendre : « J'ai calculé les meilleurs créneaux en fonction des horaires de sorties. Par exemple, pour tous les films qui vont avoir lieu à 14 heures, les gens devraient sortir à 16 heures, donc je prévois d'être dans la file avant 16 heures pour les films suivants », explique-t-il, en première ligne devant le cinéma CGR Dragon.

Mais malgré ces quelques désagréments, nombreux sont ceux qui se réjouissent de l'atmosphère si particulière qui règne pendant les dix jours du festival. « C'est comme un marathon, c'est une autre ambiance, on voit les films différemment », explique Arthur. Et les fans de Louis de Funès et Bourvil ne diront pas le contraire. « Pendant la projection de « La Grande Vadrouille », il y avait une super énergie, les gens ont beaucoup ri, c'était très communicatif », raconte Michel, qui voyait le film, comme tant d'autres, au moins pour la drôle de fois.

Lia Viry



Avec près de 200 films projetés, les festivaliers ont l'embarras du choix. PHOTOMALD AUGÉ

Ils y assistent parce que...



Martine, responsable des Restos du cœur à Marans

Je suis une grande amatrice de cinéma mais aujourd'hui je ne suis pas venue que pour moi. Dans le cadre de l'activité cinéma organisée par les Restos du cœur, j'accompagne des personnes accueillies par le centre. On avait envie de leur faire découvrir de beaux films et de les rapprocher du monde culturel.



Jean-Paul Maluthier, réalisateur de films

J'ai été invité et c'est avec plaisir que j'ai accepté cette proposition. Je suis déjà venu comme spectateur quatre ou cinq fois dans le passé. Par principe, je n'ai pas d'attente particulière, je me laisse porter et si ça fonctionne c'est tant mieux. Mais jusqu'ici, je suis ravi de tout ce que j'ai vu et très satisfait de la programmation.



France, retraitée bordelaise

C'est un rituel, je viens depuis une dizaine d'années. Le cinéma c'est ma passion ! J'espère faire de belles découvertes car ce qui est intéressant avec ce festival c'est qu'il y a des nouveautés et des rétrospectives. Suivant les années, on peut retrouver des réalisateurs qu'on apprécie beaucoup, on a parfois de belles surprises.

DANS LES ALLÉES DU FESTIVAL

Jacques Cambra s'attaque à Sjöström

PIANO Après Louise Brooks, Max Linder, Carl Th. Dreyer ou encore les films muets d'Alfred Hitchcock, Jacques Cambra s'attaque, cette année, au cinéma suédois muet de Victor Sjöström. Pianiste attiré du festival depuis 2005, il s'adapte et crée des œuvres sonores qui permettent d'écouter le cinéma (muet). Pour cette 47^e édition, toutes les œuvres de Sjöström sont accompagnées au piano.



Jacques Cambra est le pianiste attitré du festival depuis 2005. Cette année, il met en musique le cinéma de Victor Sjöström. X. L.

Le Muséum invite les festivaliers

CADEAU Le festival offre une entrée pour le Muséum d'histoire naturelle aux porteurs de la carte illimitée ou d'une accréditation. Et ce vendredi, à 14 h 15, une visite gratuite est proposée cette fois à tous les spectateurs, à l'issue de la projection de « Dans les bois », un documentaire du lituanien Mindaugas Survila qui a filmé au plus près les animaux qui peuplent l'une des dernières forêts primaires de la Baltique.

C'est la dernière pour Prune Engler

DÉPART L'ex-députée générale du festival mais toujours co-programmatrice aux côtés notamment d'une autre figure historique du festival, Sylvie Pras, s'apprête à vivre son dernier festival, du moins de l'intérieur. Après avoir passé la main en 2017 au tandem Sophie Miroze-Arnaud Dumatin, Prune Engler avait annoncé cet hiver qu'elle signait sa dernière programmation. Pendant plus de quarante ans, elle a incarné discrètement mais efficacement ce festival de passionnés. Et prouve que l'organisation de l'événement reste encore un peu artisanale et que l'équipe sait rester humble, on a pu la croiser en train d'effectuer le comptage des entrées.

On fait la queue pour éviter la file d'attente

CONTREMARQUE Résumons, on peut acheter son ticket de cinéma dans trois lieux différents, qui sont les trois cinémas du festival, à La Cour-sive, au Dragon et à l'Olympia (sauf les cartes illimitées). Il faut compter



Prune Engler en train de compter les entrées. PHOTO X. L.

8 euros pour une entrée, 20 euros pour 3 € ou 50 euros pour dix. L'équipe a essayé cette année de simplifier le système de contremarque, valable uniquement au Dragon. Le concept : on récupère une contremarque garantissant l'entrée jusqu'à 15 minutes avant le début de la séance, aux séances de 14 h, 17 h, et 19 heures. Mais attention, elle se retire entre midi et 13 h 30. Conséquence : on a vu parfois la queue pour éviter de faire la queue !

SUD OUEST.fr
Retrouvez les meilleures photos du festival La Rochelle Cinéma sur notre site Internet.

AUJOURD'HUI

9 H 30 : « Zébulon, le petit dragon » de Max Lang (2018), au Dragon.
10 H 15 : « Grandeur et décadence d'un petit commerce de cinéma » de Jean-Luc Godard (1965), au Dragon.
10 H 15 : « Les adolescentes » d'Alberto Lattuada (1960), à l'Olympia.
14 H 15 : « L'acrobate » de J.-D. Pollet (1976), séance en audiodescription, au Dragon.
14 H 15 : « Les frissons de l'angoisse » de Dario Argento (1974), à l'Olympia.
16 H 15 : Rencontre avec le réalisateur Jean-François Laguionie, animée par Xavier Kawa-Topor, à Verdère.
17 HEURES : « Le trésor des îles chiennes » de F. J. Ossang (1990), au Dragon.
17 H 15 : « Little Joe » de Jessica Hausner (2019), avant-première, grande salle.
20 HEURES : « Alice et le maire » de Nicolas Pariser (2019), avant-première, grande salle.
22 HEURES : « Des chevaux et des hommes » de Benedikt Erlingsson (2013) au Dragon.
22 H 15 : « Moonrise » de Frank Borzage (1948) au Dragon.
22 H 15 : « La fugue » d'Arthur Penn (1975), salle bleue.

7 JUILLET 2019

à la carte

La Rochelle : programme dense pour la clôture du Festival du film

Aujourd'hui, c'est le clap de fin du 47^e Festival du film de La Rochelle avec, entre autres, les avant-premières des nouveaux films d'Arnaud Despléchin et Christophe Honoré.



Chiara Mastroianni tient le rôle principal du nouveau film de Christophe Honoré, « Chambre 212 » (ici avec Vincent Lacoste).

(Photo Jean-Louis Fernandez)

Pour la clôture de sa 47^e édition, le Festival de La Rochelle propose un programme de fou ! Les derniers films en hommage à Louis de Funès seront projetés à 10 h (« La Grande Vadrouille »), 14 h (« Ni vu, ni connu »), 17 h 15 (« Rabbi Jacob ») et 21 h 15 (« Oscar »).

Outre l'immense « Hantise » de Cukor ou le sublime « Le feu follet » de Louis Malle, deux avant-premières avec équipes sont prévues. D'abord, à 14 h 15, dans la grande salle de La Coursive, « Roubaix, une lumière », thriller psychologique d'Arnaud Despléchin avec Roschdy Zem, Léa Sey-

doux, Sara Forestier et, à 20 h, pour faire encore plus briller la soirée de clôture donnée à La Coursive, « Chambre 212 », de Christophe Honoré, présenté en présence du réalisateur et de Chiara Mastroianni.

Dernier jour du 47^e Festival du film de La Rochelle au Dragon, à l'Olympia et à La Coursive.
www.festival-larochelle.org



Lors d'une projection allongée à la médiathèque de La Rochelle. PHOTO XAVIER LÉOTY

Des paris payants, d'autres un peu moins

FESTIVAL LA ROCHELLE CINÉMA La 47^e édition, qui s'est achevée hier, restera un bon millésime marqué par des choix audacieux

Frédéric Zabalza
f.zabalza@sudouest.fr

Légèrement éprouvés par plus de dix jours de festival, mais soulagés et même satisfaits, Sophie Mirouze et Arnaud Dumatin ont vécu la dernière journée du festival La Rochelle cinéma au rythme des files d'attente devant les salles. Cette année encore, il a fallu faire preuve de patience pour voir ou revoir l'un des 200 films de la programmation, preuve d'un engouement intact pour l'événement. Hier, en milieu de journée, les organisateurs estimaient la fréquentation de la 47^e édition à près de 85 000 cinéphiles. « Comme l'an dernier, qui était la deuxième meilleure année du festival », se félicitent les codirecteurs, qui portaient sur leurs épaules les conséquences d'une programmation élargie. « Pour nous, c'est positif. Les films de Dario Argento ont fait salles pleines. Le fait qu'il soit présent a sans doute créé un intérêt supplémentaire, surtout quand, pour la première fois, Nicolas Saada, Christophe Gans et Jean-Baptiste Thoret étaient réunis autour de lui. Ce fut un grand moment. Dario Argento a passé 45 minutes à faire des dédicaces après la projection. Il y a eu beaucoup de débats après les

films, on avait fait venir des intervenants de qualité, des journalistes. C'est aussi une demande des festivaliers. On a donc multiplié les présentations en salles. Notre rôle est d'accompagner les films. »

Au rayon des succès, le duo cite encore la rétrospective de la réalisatrice ukrainienne Kira Mouratova. « C'était très risqué, car c'est une cinéaste un peu oubliée. Mais c'est une belle surprise, d'autant qu'on est au tout début d'une série d'hommages, avec la présentation de cinq films à la Cinéma-thèque », souligne Sophie Mirouze.

Jim Carrey mieux que de Funès

Les « leçons » ont elles aussi été très suivies. Celle de musique, comme toujours, avec Stéphane Lerouge au piano, mais aussi celle de lumière, une première à La Rochelle, éclairée par Caroline Champetier. « Vu le succès, c'est une évidence, nous renouvelons cette leçon. On pouvait craindre que, l'entrée étant libre, les gens quittent la salle avant la fin, mais ils sont restés jusqu'au bout des deux heures », observe Arnaud Dumatin.

Des petits loupés quand même, dont un qui a peut-être payé le

prix de la mini-polémique d'avant festival. « La rétrospective de Funès n'a pas été la réussite qu'on attendait, sauf les projections de grands classiques (« La Grande Vadrouille », « La Folie des grands ») le week-end. Alors que la rétrospective Jim Carrey, elle, a très bien marché. Il y a eu beaucoup de commentaires acerbes sur ce choix, mais on pensait que cela ferait venir un autre public. C'est une expérience qu'on ne va pas réitérer », explique Arnaud Dumatin. Même chose pour le système de contremarques (réservation), qui n'a pas permis d'éviter les longues files d'attente et ne correspond pas à « l'esprit » du festival.

Qu'importe, le tandem assume ses paris et ne s'interdit pas d'en faire d'autres, dès l'an prochain. « On n'est jamais dans une logique de reconduction. Il est important pour nous de continuer à fidéliser ce public, de ne pas le décevoir, mais on ressent en même temps le besoin de le rajeunir. »

SUD OUEST.fr

Retrouvez toutes les images de cette 47^e édition du festival La Rochelle cinéma.

SEPTEMBRE 2019

L'ŒIL ÉTAIT DANS LA SALLE ET REGARDAIT L'ÉCRAN

DE LA ROCHELLE À LA VILLETTE, DE FILMS EN FILMS

Nouveau nom, nouvelle identité visuelle, le Festival International du Film de La Rochelle (FIFLR) se nomme à présent :

« Festival La Rochelle Cinéma » (FEMA)

Ainsi en a décidé l'équipe, désormais dirigée par Arnaud Dumatin et Sophie Mirouze, afin de mieux indiquer la singularité cinéphilie de cette manifestation. Le FEMA maintient son originalité profonde, à savoir son refus de compétition, privilégiant la comparaison plutôt que la confrontation. Il s'adresse aux Rochelais comme à tous ceux avides de partager leurs émotions de cinéma. Le pari d'audience a été tenu, car avec 86 492 entrées constatées, ce cru se classe le deuxième en fréquentation. Et pour ce faire, comme à son habitude, le festival a proposé une programmation éclectique, géographique et thématiquement diverse, exigeante et équilibrée.

En 2019, on y trouvait : Une rétrospective Arthur Penn, une pour Charles Boyer et celle, déconcertante, de la réalisatrice soviétique Kira Mouratova. Parmi les hommages en leur présence, il était possible de rencontrer : Dario Argento, Caroline Champetier, Jean-François Laguionie, Elia Suleiman et François de Roubaix pour la musique.

On pouvait faire une comparaison des mimiques de Louis De Funès et de Jim Carrey, réviser le cinéma islandais, découvrir quatre films documentaires allemands sur des artistes contemporains : Eva Hesse, Joseph Beuys, Anselm Kiefer et Gerhard Richter, mais également pas moins de 46 films du monde entier, inédits ou en avant-première dans la catégorie Ici et Ailleurs. S'y trouvait aussi *Les Misérables* de Ladj Ly, notre prix CST de l'artiste-technicien 2019. Dans la catégorie D'hier à aujourd'hui, on trouvait vingt films de patrimoine, restaurés ou réédités, dont deux très beaux Kenji Mizoguchi au noir & blanc éclatant.

Au final, 200 films ont été projetés en dix jours. Et pour le rédacteur que je suis, ce fut en premier lieu la découverte joyeuse d'une réalisatrice autrichienne contemporaine : Jessica Hausner. J'ai pu voir ses cinq longs-métrages dans l'ordre chronologique de leur création et ce fut une

opportunité rarissime et exaltante.

Découvrir une réalisatrice toujours à la recherche d'une relation millimétrique entre la forme et le fond, je sais que cela peut en dérouter, voire lasser certains ! Pourtant, lorsque son dernier film *Little Joe* sortira en novembre, peut-être vous retrouverez-vous, vous aussi, à l'instar du Jury de Cannes, à décerner mentalement à son actrice principale anglo-américaine, Emily Beecham, le prix d'interprétation féminine pour sa performance dans ce film ? Elle y incarne une scientifique obsessionnelle et borderline, un état qui convient selon moi tout autant à Jessica Hausner.

► Dans la lignée paternelle

« J'étais encore une petite fille quand mon père, peintre de formation, m'a emmenée pour la première fois au cinéma voir *Dersou Ouzala* d'Akira Kurosawa. L'aspect graphique de ce film m'a fasciné. C'est ce qui m'a donné envie de faire du cinéma », confie Jessica Hausner au journaliste Julien Welter qui signe avec brio la notice la concernant du catalogue de cet hommage à La Rochelle.

La recherche de cadre et de mouvement aux compositions « scalpélisées », qui caractérise la signature de cinéaste de Jessica Hausner, vient sans doute de cette filiation. Dès son premier film, cette marque de fabrique fait corps avec le questionnement du sujet qu'elle souhaite traiter.



► La première œuvre : *Lovely Rita*

« La majorité des gens passent leur temps à faire des choses qui, en fait, ne les intéressent pas. Je me suis toujours demandé si cela ne conduisait pas finalement à la perte d'identité. Un peu comme si des êtres venus d'ailleurs avaient pris possession de l'enveloppe corporelle des humains pour les vider de toute personnalité. » explique Jessica Hausner.

L'adolescente de *Lovely Rita*, son premier film, a abandonné les actes normaux de relation sociale, que ce soit avec ses parents ou avec les élèves de son collège, au profit d'absences répétées et injustifiées, d'une relation anormalement sensuelle avec un gamin de 14 ans, et d'une totale aphasie à l'égard de ses parents.

Pour restituer ce comportement sans presque aucun recours au verbe, les cadres traditionnels sont



chahutés. Les personnages sont coupés par le cadre, comme les mouvements d'appareil. Il s'agit de faire ressentir le cloisonnement dans chaque individu et en même temps la partialité de notre perception individuelle du monde. Il se dégage alors, en permanence, une tension proche du thriller. Le recours à des enchaînements abrupts de plans nous éloigne d'une vision réaliste. Ici, nous sommes véritablement dans un univers imaginaire.

► *Hôtel*

« J'imaginai *Hôtel* comme une suite de moments étranges, où une réceptionniste solitaire, récemment embauchée, se sent épiée et entend des paroles qu'elle ne comprend pas. Je voulais parvenir ainsi à une impression de suspense, mais qui provienne de la stylisation et du montage... » poursuit Jessica Hausner.

En annonçant dès le départ que la nouvelle réceptionniste remplace une autre, disparue sans raison apparente, l'étrangeté qui sourd des couloirs vides et de portes ouvertes ou fermées sans justification s'érige en système et devient lassante.

Ce deuxième film est selon moi son film le plus faible pour des raisons qu'explique le critique Didier Péron : « (...) Le film possède les qualités de ses défauts. L'intrigue ne bouge pas, comme tétanisée d'entrée de jeu, à l'image du visage figé d'Irène. Mais cette immobilité est aussi tout le pari de la cinéaste, de faire tenir en haleine et sur le qui-vive un spectateur qui ne peut espérer être délivré de ses craintes par aucune décharge spectaculaire (...) Efficace. »

► *Lourdes*

Sorti en 2011 en France, avec une Sylvie Testud remarquable, le film *Lourdes* explore les lieux du pèlerinage, mais c'est à nouveau pour les styliser afin de mieux cerner le propos.

Une attention significative est portée aux costumes et aux rituels des accompagnants de l'Ordre de Malte qui cadenassent le questionnement.

Qu'est-ce que la foi, la croyance ? Y a-t-il une raison au miracle ? Y a-t-il de la logique, une logique ? Pourquoi un miraculé plutôt qu'un autre ?...

Le très beau documentaire *Lourdes* de Thierry Demaizière et Alban Teurlai, sorti en juin dernier, fait largement écho au très beau film de Jessica Hausner. Par une épure, elle fait de ses personnages des archétypes de la condition humaine là où le documentaire structure, sans excès, un questionnement émotif identique.

► *Amour Fou* (2014)

Avec ce film en costumes portant avec dérision un regard ironique sur l'amour romantique, la réalisatrice est confrontée à sa propre exigence scénaristique, puisqu'il est question du double suicide du poète Heinrich von Kleist et d'Henriette Vogel. En parlant des acteurs, elle a le courage de noter : « j'ai apprécié ceux qui se rebellaient contre le corset que je leur imposais, car sinon le résultat final aurait vraiment été trop sec. »

Damien Bonelli de Critikat résume à juste titre l'impression rohmerienne du : « En dépit de ses qualités plastiques évidentes, *Amour fou* diffuse un malaise qui tient moins à sa thématique morbide qu'à la manière dont il construit son regard et, partant, le nôtre. »

En écho, Céleste Lafarge complète : « Les fresques de Jessica Hausner sont piquées de scènes drôlatiques qui relèvent l'ensemble d'une absurdité prenante et d'une douce noirceur. » Décidément, Jessica Hausner a du tempérament !

► *Little Joe*

« Le plus grand défi durant l'écriture du scénario était de créer des moments qui demeurent ambigus, de proposer plusieurs interprétations de ce qui se déroule dans le film », dira Jessica Hausner.

Le cadre, ultra-élaboré comme toujours, tente de remettre en question la réalité et ce que le spectateur voit ou ne voit pas.

« Avec ma coscénariste, Géraldine Bajard, nous avons travaillé à une dramaturgie similaire auparavant, pour le film *Lourdes* », précise Jessica Hausner. L'idée est aussi de questionner le bonheur dans nos sociétés occidentales. Le film décrit une plante qui, plutôt que de rendre vraiment heureux, libère des pollens bloquant les pensées de ses propriétaires sur elle, oubliant, de ce fait, qu'ils sont peut-être eux-mêmes malheureux.

Les thématiques faustiennes sont dans ce film largement remises dans l'air du temps des OGM ! À vous de juger... et surtout de le ressentir.

► « *Demain* » à La Villette

Ceux qui sont restés à Paris cet été ont pu fréquenter le cinéma en plein air de La Villette. Sur l'herbe fraîche de la pelouse de La Villette ou allongés sur un transat, certains ont pu découvrir ou revoir une belle sélection de films autour du thème « *Demain* ». *Transperceneige* de Bong Joon-hoo faisait partie des films projetés, dans une exploitation supervisée via la CST. Le réalisateur coréen a également réalisé *Parasite*, Palme d'Or 2019.

Dominique Bloch



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE (28 juin - 7 juillet 2019)

Tout en adoptant un nom légèrement différent, Festival La Rochelle Cinéma, et une identité visuelle nouvelle, le rendez-vous estival des cinéphiles, avec fenêtre sur l'Atlantique, n'a pas dérogé à ses (bonnes) habitudes en proposant un menu très copieux, constitué de deux cents films, avec avant-premières, hommages et rétrospectives à foison. Le bilan est à la hauteur des espérances pour cette 47^e édition : 86 492 entrées, son deuxième meilleur total.

Le Syndrome asthénique de Kira Mouratova ou bien *Faites sauter la banque* de Jean Girault avec l'inénarrable Louis de Funès ? Le Festival La Rochelle Cinéma n'a pas peur des contrastes et avait comme chaque année fait le pari de l'ouverture à des cinémas très différents. Son cœur balance depuis toujours entre avant-premières - beaucoup de films sont présentés pour la première fois devant un "vrai" public, un peu après Cannes -, et hommages et rétrospectives avec de nombreux films restaurés. Dans la première catégorie, plusieurs longs métrages français, quelques semaines avant leur sortie et en présence de leurs auteur(e)s, ont reçu un bel accueil, notamment *Portrait de la jeune fille en feu*, *Les Misérables*, *Roubaix, une lumière*, *Alice et le maire*, etc.

Les cinéastes étrangers n'ont pas non plus boudé le rendez-vous rochelais, certains d'y trouver un public exigeant mais bienveillant : Kleber Mendonça Filho (*Bacurau*), Oliver Laxe (*Viendra le feu*), Michela Occhipinti (*Le Mariage de Verida*)... Dans la section "Ici et ailleurs", les organisateurs avaient sélectionné

une quarantaine de longs métrages en provenance de Cannes, Berlin, voire Venise ou Rotterdam. Au programme, entre autres : *Le Traître*, *Sorry We Missed You*, *Tlamess*, *Oleg*, *Trois aventures de Brooke*, *Atlantique*, *Monsters*, *Monos*, *Les Siffleurs*, soit autant de films (certains déjà traités dans le n° 395) avec une date de sortie française plus ou moins proche. Mais La Rochelle permet aussi de voir des œuvres qui ne seront pas être pas distribuées dans l'Hexagone, tels le Britannique *The Souvenir* (Joanna Hogg), l'Uruguayen *Belmonte* (Federico Veiroj) et surtout le Serbe *Stitches* (Miroslav Terzic), sans doute l'un des films les plus poignants qu'on ait pu voir cette année. En leur présence, et souvent avec l'intégralité de leur filmographie présentée, des hommages ont été rendus à de grands cinéastes : Dario Argento, Jessica Hausner, Jean-François Laguionie, Elia Suleiman (qui a fait l'ouverture du festival avec son remarquable *It Must Be Heaven*). À noter aussi une belle rétrospective du cinéma islandais contemporain qui a permis à une très large audience de découvrir des titres sin-



guliers, drames intimes, comédies acides ou polars aiguisés.

Du côté du patrimoine, La Rochelle n'est jamais en reste. Pour cette 47^e édition, dont la marraine était Alexandra Stewart (très assidue aux séances), Arthur Penn était à l'honneur, de même que Kira Mouratova (une révélation pour beaucoup) et Charles Boyer. Mais comme souvent, dans la cité océane, ce sont les films muets, accompagnés au piano par Jacques Cambra, qui affichaient systématiquement complet. Les cinéphiles étaient particulièrement gâtés cette année, avec une somptueuse rétrospective Victor Sjöström, composée de films connus : *La Charrette fantôme*, *Larmes de clown*, *La Lettre écarlate*, *Le Vent*, mais aussi de chefs d'œuvres peu montrés, au premier rang desquels

le sublime poème d'amour fou *Les Proscrits* (1918), aussi beau et intense qu'un *Borzage*. Pour les amateurs du cinéma d'hier, le choix de (re) voir des films en copies restaurées s'imposait. Quel grand bonheur que de (re)découvrir *Les Contes de la vague après la pluie*, *Moonrise*, *Cendres et diamant*, *Le Lit conjugal*, *Souvenirs d'en France*...

Le lundi 8 juillet au petit matin, en prenant son petit déjeuner face au Vieux Port, il y avait un cinéphile groggy comme un boxeur qui regardait les préparatifs des Francofolies, nostalgique des séances à La Coursive, aux Dragons et à l'Olympia. Ou imaginant, peut-être déjà, les merveilles à venir de la 48^e édition, du 26 juin au 5 juillet 2020...

Alain Souché

Snezana Bogdanovic, Marko Bacovic, *Stitches* (Miroslav Terzic, 2018)

DOCUMENTAIRES À LA ROCHELLE

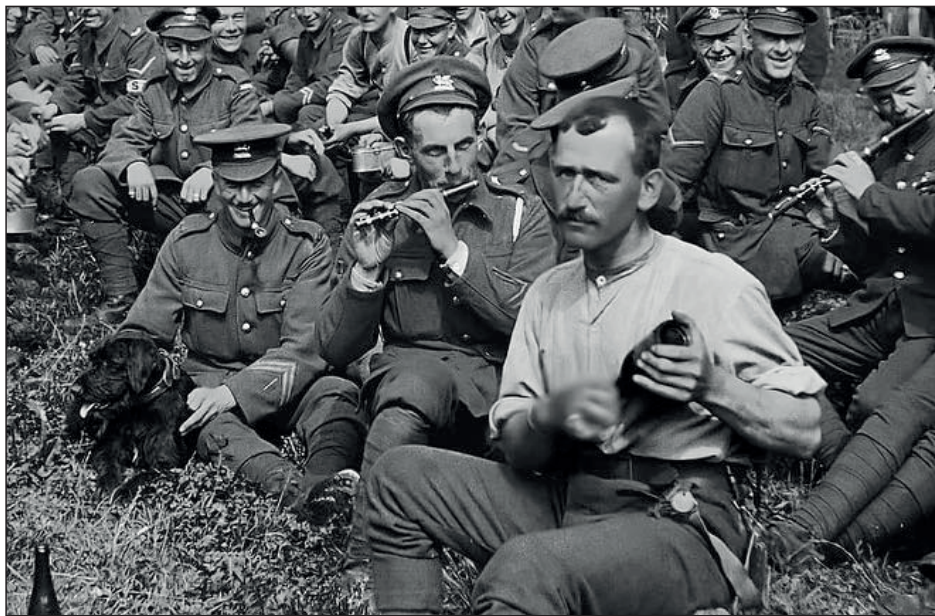
Et si le cinéma le plus inventif d'aujourd'hui était à chercher du côté des documentaires ? Chaque année le Festival de La Rochelle nous en propose de beaux exemples. L'édition 2019 n'a pas dérogé à la règle et a révélé quelques belles pépites montrant toute la diversité du genre.

Ne croyez surtout pas que je hurle de Franck Beauvais est un récit autobiographique très particulier. Perdu dans un village d'Alsace, seul après l'échec d'une histoire d'amour, sans emploi, l'auteur n'aspire qu'à changer de vie, en finir avec cette région, et si possible revenir à Paris. Cet essai cinématographique est réalisé uniquement à partir d'extraits de films réunis par le réalisateur, en correspondance avec le récit de sa dépression. On imagine le travail titanesque qu'a pu représenter le choix et le montage d'autant de plans. Le récit, énoncé en voix off par

l'auteur est d'une très grande qualité littéraire. Un film que tous les cinéphiles amateurs d'objets rares et précieux ne manqueront pas.

La Grande Guerre au cinéma a fait l'objet de nombreux films. La télévision diffuse régulièrement des documentaires sur ce sujet. Aussi, en voyant sur le programme du festival, un film signé Peter Jackson sur ce thème, on pouvait être sceptique, craindre l'emphase, une musique tonitruante et des images colorisées bien laides... Mais Peter Jackson n'est pas Daniel Costelle. *Pour les soldats tombés* est un superbe





hommage aux combattants, presque sans musique, à partir d'images d'archives inédites, pour partie colorisées avec soin. En voix off, pas de récit grandiloquent, uniquement les témoignages de vétérans, issus d'enregistrements audio de la BBC. Et le résultat est saisissant. Jamais sans doute un film ne nous avait donné à ce point la sensation de vivre au milieu des soldats. Une immersion totale dans le conflit. Et un support pédagogique remarquable pour des enseignants.

Nous le peuple de Claudine Bories et Patrice Chagnard est un film politique comme on en voit peu. À l'origine, un projet original : faire dialoguer, grâce à la vidéo, des prisonniers, des lycéens, des femmes d'une association de quartier, autour d'un travail commun : rédiger une nouvelle constitution pour la France ! Les échanges entre les uns et les autres sont vivants, toujours intéressants, et manifestent une

envie sincère de faire changer les choses. Ce travail de près d'un an va les conduire à l'Assemblée nationale... Comme toujours avec Claudine Bories et Patrice Chagnard (*Les Arrivants*, *Les Règles du jeu*), on apprécie la volonté de montrer sans donner de leçons et le montage rigoureux qui, à lui seul, est particulièrement signifiant, ne laissant aucun doute sur le point de vue des auteurs. Un film important sur l'état de notre démocratie, sorti en salles le 18 septembre.

Kongo d'Hadrien La Vapeur est le portrait de Médard, un guérisseur de Brazzaville. Le réalisateur se tient à la juste distance de son personnage, nulle condescendance d'Occidental à son égard et, en même temps, nul évitement quant aux ambiguïtés du bonhomme. Un beau regard de cinéaste, prenant son temps pour nous faire découvrir tout un monde mystérieux.

Philippe Rousseau

33

6 JUILLET 2019

Une marraine en or

47^e FESTIVAL
LA ROCHELLE
CINÉMA

RENCONTRE

L'actrice Alexandra Stewart est la première marraine du festival. Très cinéophile, très drôle et très chic

Agnès Lanoëlle
a.lanoelle@sudouest.fr

L'actrice Alexandra Stewart, qui a tourné dans plus de 140 films, est une marraine en or. L'équipe du festival ne s'est pas trompée en la choisissant comme la première marraine en 47 éditions. La voilà donc couronnée d'un titre qu'elle a accepté sans hésiter. Pour quelles raisons ? « Ça va me donner le prétexte de ne pas rentrer tous les jours sur l'île de Ré, pour faire les courses et à manger. Cette année, pour la première fois, j'avais pouvoir entièrement me concentrer au cinéma et ne faire que ça ! » avait-elle lancé, drôle et élégante, sur la scène du grand théâtre, lors de la soirée d'ouverture.

Lorsqu'on lui redemande son plaisir d'être marraine, elle nous répond que ça lui permet de ne pas faire la queue et de prendre la voix grave du Parrain de Scorsese pour dire avec sérieux « marraine » et se glisser dans une salle obscure !

Décidément, Alexandra Stewart a un humour délicieux et beaucoup de distance. Mais elle est avant tout une fan absolue du festival qu'elle fréquente depuis vingt ou trente ans, elle ne sait plus. « Il n'y a pas de prix heureux. Et c'est ça qui est formidable ! La programmation est extraordinaire. C'est inouï de revoir Victor Sjöström sur grand écran, de croiser des acteurs, des critiques de cinéma... j'ai déjeuné avec Elia Suleiman, sa femme et leur fille. Tout est simple. Et je suis admirablement logée en centre-ville chez un fidèle du festival. Je commence à 10 heures et je finis à 1 heure » s'enthousiasme l'actrice qui a tour-



Alexandra Stewart arrivant dans une magnifique et rutilante Cadillac de 1953 vendredi dernier, premier jour du festival, clin d'œil à celle que possédait son père. (PHOTO XAVIER LEROY)

né avec les plus grands, Arthur Penn, Otto Preminger, John Huston, Louis Malle, François Truffaut, Claude Chabrol...

Cinq films par jour

Alexandra Stewart ne fait pas semblant et il a fallu en effet s'y prendre à deux fois pour décrocher un rendez-vous entre deux projections, une visite à la maison d'arrêt de Saint-Martin-de-Ré pour rencontrer des détenus qui ont réalisé des courts-métrages et une interview donnée à des jeunes de Radio collégiale. À 80 ans, celle qui est devenue actrice sans vraiment s'en rendre compte, après des petits boulots dans le mannequinat

« Il n'y a pas de prix dans ce festival. Et c'est ça qui est formidable ! »

interview donnée à des jeunes de Radio collégiale. À 80 ans, celle qui est devenue actrice sans vraiment s'en rendre compte, après des petits boulots dans le mannequinat

et la pub, est une insatiable cinéphile qui ne tient pas en place.

Pendant ces dix jours à La Rochelle, elle confesse cinq films du matin au soir et aime partager ses nombreux coups de cœur : elle a découvert le cinéma de l'Ukrainienne Kira Mouratova « dont elle n'avait jamais entendu parler », a pleuré en revoyant « Georgia » d'Arthur Penn et s'est pâmée devant Charles Boyer dans un Lubitsch, « l'un de mes metteurs en scène préférés ».

Elle refuse un rôle de Bond girl

Lors de la cérémonie d'ouverture, l'équipe lui avait préparé une petite surprise : un clip de 4 minutes pour retracer cinquante ans de carrière et des scènes mythiques tournées par Arthur Penn, Chris

Marker et Louis Malle. Elle s'est sentie rougir et n'a pas forcément vu défiler la belle carrière d'une femme à la beauté renversante, qui a refusé le rôle de la James Bond girl de Terence Young, soufflant le nom d'Ursula Andress. « Quand on se voit dans la glace, on constate que chaque année, on est un peu moins fraîche. Il faut avoir beaucoup d'humour et de distance pour se protéger quand ça ne marche pas, quand il faut surmonter des déceptions. Moi quand j'étais déçue de ne pas avoir un rôle, je montais ma jument et je partais en forêt », raconte Alexandra Stewart, maintien de cavalière et tenue assortie d'un chic absolu.

Pendant le festival, le public pourra la redécouvrir dans « Le Feu

Follet » (1963) de Louis Malle, « Mickey One » (1964) d'Arthur Penn ou encore « La Duchesse de Varsovie » (2015) de Joseph Morder, l'un de ses derniers films, « que personne ne viendra voir » prédit-elle, sans s'étendre, trop lucide sur ses petits et grandes apparitions dans des films qui ont plus ou moins marché et sur la fragilité de son métier.

Dans quelques jours, elle rejoindra sa maison d'Ars-en-Ré, qu'elle fréquente depuis les années 70, où l'attendent sa sœur toujours installée au Canada et sa fille Justine Malle qu'elle a eue avec Louis Malle. « Pendant dix jours, j'ai sacrifié ma famille à ce festival ! », sourit-elle. Une marraine à fond qui méritera bien ses vacances réajustées.



L'harmonie municipale a interprété des musiques de films dont « Les Aventures de Rabbi Jacob », lors de la soirée d'ouverture vendredi dernier. PHOTOS XAVIER LÉOTY



Scène quotidienne cours des Dames : les festivaliers ont pris d'assaut les salles de cinéma comme ici celles du Dragon



L'équipe avait pris un risque en programmant le cinéaste italien Dario Argento, maître de l'épouvante : pari réussi qui a attiré du monde dans les salles et rajeuni le public

DANS LES ALLÉES DU FESTIVAL

Alain Cavalier et Nicolas Philibert réunis



Le documentariste Nicolas Philibert. ARCHIVES APF

DÉDICACES Le réalisateur (ou plutôt le filmeur comme il aime à se définir) Alain Cavalier et le documentariste Nicolas Philibert, deux grands habitués du festival, seront en dédicaces aujourd'hui 12 h 15, à la librairie, dans le hall de La Coursive. On doit au premier « Thérèse » et « Pater » et d'incroyables portraits d'anonymes qui avaient été présentés il y a deux ans au festival. Le deuxième a signé « Être et avoir » sur la vie d'une petite classe de campagne qui avait remporté un incroyable succès il y a seize ans, et de nombreux documentaires sur la Maison de la radio ou sur des élèves infirmières.

Dernière chance pour Fantômas

SÉANCE Dernière chance pour voir sur grand écran « Fantômas se déchaîne » d'André Hunebelle, avec Louis de Funès ce matin à 10 h 30, au Dragon. Et dimanche, dernières séances de « La Grande Vadrouille », des « Aventures de Rabbi Jacob » et de « L'Homme orchestre ».

Une journée et une nuit avec Jim Carrey

GRIMACES Pour les plus fans de Jim Carrey, c'est parti pour engloutir six films dans la journée et la nuit. Ça

commence ce matin à 10 heures avec « Dumb and Dumber », puis : « The Mask » à 14 heures, « The Truman Show » à 17 h 15, « Man on the Moon » à 20 heures, « Eternal Sunshine of the spotless mind » à 22 h 40 et « I love Philip Morris » dimanche à 1 heure du matin. Ouf !

Leçon de lumière avec Caroline Champetier



« Holy Motors » de Leos Carax, mis en lumière par Caroline Champetier.

PHOTO PIERRE GRISSE PRODUCTIONS

RENCONTRE Il n'y a pas que les acteurs et les réalisateurs qui font un film, il y a bien d'autres personnages qui comptent. Directrice de la photo, collaboratrice de Jean-Luc Godard, Leos Carax ou Xavier Beauvois, Caroline Champetier viendra donner une leçon de lumière aujourd'hui à 10 heures, Salle bleue. Une rencontre animée par Yonca Talu, critique et cinéaste. Entrée libre.

T-shirts et posters à la boutique

À VENDRE Des T-shirts, des sacs, des tasses, des stylos, des magnets et même des parapluies ! C'est tout ce qu'on peut trouver sur la boutique du festival, installée dans le hall de Coursive, de 10 à 20 heures. Mais surtout, on peut s'y procurer les superbes affiches de Stanislas Bouvier, peintre attiré du festival depuis plus de trente ans.



Dernière chance pour voir « Fantômas se déchaîne ». PHOTO GALIMONT

Les immanquables du week-end

SAMEDI

<p>Dumb and Dumber Peter Farrelly 10 h 15 Dragon</p>	<p>Little Big Man Arthur Penn 10 h 30 La Coursive</p>	<p>Dedicaces Alain Cavalier Nicolas Philibert 12 h 15 La Coursive</p>	<p>Une Fille facile Rebecca Zlotowski 14 heures Dragon</p>	<p>Le Samourai Jean-Pierre Melville 14 h 15 Olympia</p>	<p>Rencontre Alexandra Stewart 16 h 15 Verdière</p>	<p>La Folie des grandeurs Gérard Oury 21 h 45 Olympia</p>
---	--	--	---	--	--	--

DIMANCHE

<p>Le Traître Marco Bellocchio 10 heures Dragon</p>	<p>Le Château des Singes Jean-François Laguionie 11 h 30 Dragon</p>	<p>Roubaix une lumière Arnaud Desplechin 14 h 15 Grande salle</p>	<p>Les Aventures de Rabbi Jacob Gérard Oury 17 h 15 Grande salle</p>	<p>La Lettre écarlate Victor Sjöström 17 h 15 Salle bleue</p>	<p>Le chat à neuf queues Dario Argento 19 h 45 Dragon</p>	<p>Chambre 212 Christophe Honoré 20 heures Grande salle</p>
--	--	--	---	--	--	--

11 JUILLET 2019

ALEXANDRA STEWART : “RIEN NE ME FAIT PLUS PLAISIR QUE DE VOIR CINQ OU SIX FILMS PAR JOUR”

Réplique favorite, film préféré, première œuvre vue au cinéma... La comédienne canadienne aux 146 films, dont “La Nuit Américaine”, marraine du Festival international du film de La Rochelle qui se déroulait du 28 juin au 7 juillet, raconte à “Télérama” quelle spectatrice elle est.

Elle était la marraine du Festival international du film de La Rochelle, ou plutôt la « Marennes », plaisante-t-elle, en amatrice d’huîtres locales. La radieuse Alexandra Stewart est née à Montréal la même année qu’*Autant en emporte le vent*, *La Chevauchée fantastique* et *Elle et Lui*. Elle vient justement de voir le film de Leo McCarey, projeté dans un hommage à Charles Boyer, quand on la retrouve à l’étage de La Coursive, le centre névralgique du festival, qui s’est déroulé du 28 juin au 7 juillet 2019.



L’actrice canadienne aux cent quarante-six rôles, célèbre dans le cœur des cinéphiles pour avoir joué dans *La Nuit Américaine*, de François Truffaut, court de salle en salle depuis une semaine, préférant sauter les repas plutôt que de louper une séance. « Rien ne me fait plus plaisir que de voir cinq ou six films par jour. C’est la raison pour laquelle j’accepte bien volontiers les invitations des festivals, aux quatre coins du monde. Je suis allée en Sibérie, en Inde, en Géorgie... » Elle ne se considère pas pour autant cinéphile : « Je ne connais pas grand-chose à côté de Truffaut ou Tavernier. Il faudrait inventer un autre mot : une semi-cinéphile peut-être ? » Les acteurs adorent généralement parler d’eux et n’ont souvent ni le temps ni l’envie d’aller au cinéma. Alexandra Stewart renverse les conventions : son bonheur, c’est les autres. Nous lui avons donc parlé de sa vie de spectatrice.

Le premier film que vous avez vu ?

Comme beaucoup de gens de ma génération : *Blanche-Neige*, de Walt Disney. C’était en 1946, à Rigaud, un petit village du Québec, à l’ouest de Montréal. Mes parents ont dû me sortir de la salle car la marâtre m’effrayait. C’est l’un des rares films que j’ai pu voir enfant car les cinémas du Québec étaient interdits aux moins de 16 ans à la suite d’un tragique incendie qui a traumatisé l’opinion publique (1). Quand j’étais en pension, nous avions heureusement le droit à un film par semaine, dans le réfectoire. Et chaque lundi, j’attendais avec impatience le récit, plan par plan, que mes amies originaires de l’Ontario me faisaient des films qu’elles avaient pu voir dans les cinémas de Toronto. Je découvrais ainsi, sans les images, les films de Stewart Granger (*Le Prisonnier de Zenda*, *Scaramouche*).

“J’AI TOURNÉ AVEC GODARD MAIS IL NE M’A PAS ADRESSÉ LA PAROLE. C’EST UNE ATTITUDE, JE LA RESPECTE ET J’AI BEAUCOUP D’ADMIRATION POUR SON ŒUVRE.”

Avez-vous une salle et une place de prédilection ?

Autrefois, Le Bonaparte, à Saint-Germain-des-Prés. Mon cinéma d'art et d'essai est désormais Le Vincennes. Je suis une habituée du ciné-club du lundi soir, animé par Laura Koeppel. Deux kilomètres à pied aller et retour. Mais qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour voir *Assurance sur la mort*, de Billy Wilder ! Je m'assois toujours près de l'écran, vers le troisième rang, au milieu, s'il n'y a pas une tête qui dépasse.

Un cinéaste de chevet ?

L'autre jour, j'ai présenté *La Nuit américaine* dans la prison de haute sécurité de Saint-Martin-en-Ré et j'ai pu revoir, une nouvelle fois, un film que je connais presque par cœur. Il y a cette scène où Ferrand, le cinéaste interprété par Truffaut, reçoit un colis de livres et les montre à la caméra : Welles, Hitchcock, Rossellini, Renoir, Lang... Si je devais en choisir un, il serait dans cette liste.

Le dernier film qui vous a fait pleurer ?

Elle et Lui, de Leo McCarey, tout à l'heure. C'est tellement fin.

Un film dans lequel vous aimeriez vivre ?

La Splendeur des Amberson, même si ce film a été arraché à Orson Welles.

Godard ou Truffaut ?

Truffaut parce que c'était mon ami. Quand je l'ai rencontré pour la première fois, au Japon, à la fin des années 1960, j'avais vu *Jules et Jim* dix-sept fois. J'ai aussi tourné avec Godard (2) mais il ne m'a pas adressé la parole. C'est une attitude, je la respecte et j'ai beaucoup d'admiration pour son œuvre, en particulier *Bande à part*.



Alexandra Stewart et François Truffaut dans
La Nuit américaine

Un livre à porter à l'écran, par qui ?

Avant qu'il ne tourne *L'Histoire d'Adèle H.*, j'avais suggéré à Truffaut d'adapter la biographie de Flora Tristan, une militante socialiste et féministe française du XIXe siècle, par ailleurs grand-mère de Paul Gauguin. Un rôle parfait pour Adjani. Personne ne m'a écoutée, hélas !

La BO qui vous hante ?

Parce que je viens de revoir le film : celle de *Dragées au poivre*, de Jacques Baratier, sorti en 1963 et composée par Serge Rezvani, l'auteur du Tourbillon de la vie et de J'ai la mémoire qui flanche.

Le film que vous revoyez quand vous avez le moral dans les chaussettes ?

Aucun. Dans ce cas, je vais voir mon cheval.

Une réplique qui vous reste en tête ?

Tous les dialogues d'*Elle et Lui*, de Leo McCarey.

“LES NOURRITURES TERRESTRES NE SONT RIEN À CÔTÉ DU PLAISIR ÉPROUVÉ DEVANT LE FILM D'UNE CINÉASTE INCONNUE.”

Une découverte ?

La Roumaine Kira Mouratova (1934-2018) : les projections de ses films sont littéralement prises d'assaut à La Rochelle, alors que personne ne la connaît. Je suis prête à me passer de tout repas pour voir ses films. Les nourritures terrestres ne sont rien à côté du plaisir éprouvé devant le film d'une cinéaste inconnue.



Les longs adieux de Kira Mouratova (1971)

La scène d'amour qui vous a bouleversée ?

Fanny Ardant et Gérard Depardieu dans *La Femme d'à côté*. Parmi mille autres.

Aviez-vous un poster de cinéma dans votre chambre d'ado ?

Aucun. Comme je le disais, je n'allais jamais au cinéma avant d'être adulte. Et quand ma mère nous emmenait avec ma sœur à New York, tous les printemps, nous allions au théâtre voir les comédies musicales de Broadway.

Un film dont vous vous rappelez précisément le lieu et l'époque de sa découverte ?

Plein ! *Les Contes de la Lune vague après la pluie* [Kenji Mizoguchi, 1953] au Studio Astorg, les Satyajit Ray au Distant Thunder à Londres, *Andreï Roublev*, de Tarkovski, au Bonaparte. *Salvatore Giuliano* [Francesco Rosi, 1961] au Champo... Je me rappelle aussi de la météo. Après le Mizoguchi, il pleuvait.

Comment regardez-vous les films chez vous ?

Derrière ma maison, il y a des anciens box de chevaux transformés en appartements qui feraient un lieu parfait pour un home cinema. Un ancien locataire, qui était vendeur à la Fnac, y avait d'ailleurs installé un projecteur et un écran géant. Mais il ne regardait que du foot. J'ai longtemps hésité à louer cet espace uniquement pour y voir des films. Vous m'imaginez, enfermée toute la journée dans une écurie ? Ma fille m'a dit que ce n'était pas très raisonnable comme projet. Et puis je vis malheureusement avec une personne qui s'endort systématiquement dès que le film commence...

Pensez-vous, comme Truffaut, que « les films sont comme des trains qui avancent dans la nuit » ?

L'image me plaît. Et le cinéma continue de me transporter. Donc oui !

(1) Le 9 janvier 1927, à Montréal, 78 enfants âgés de 4 à 18 ans périrent dans l'incendie du Laurier Palace. Quelques mois après, le gouvernement fédéral promulgue une loi interdisant l'accès des salles de cinéma aux enfants de moins de 16 ans, en vigueur jusqu'en 1961.

(2) Dans *Le Nouveau Monde*, un des sketches du film *Rogopag* réalisé par Roberto Rossellini, Jean-Luc Godard, Pier Paolo Pasolini et Ugo Gregoretti (1963).

29 MAI 2019



Charles Boyer
et Katharine Hepburn
dans *Cœurs brisés*
de Philip Moeller (1935)

RKO Radio Pictures

CHARLES BOYER**l'autre French Touch**

Le Festival de La Rochelle consacre une rétrospective au plus grand acteur français d'Hollywood. Entre sa naissance en 1899 et son suicide 78 ans plus tard dans l'Arizona (trois jours après la mort de son épouse), Charles Boyer, fils d'un pharmacien de Figeac (Lot), apprend son métier au conservatoire, migre aux Etats-Unis au début des années 1930, où il incarne le French lover. A son sommet, il tourne avec les plus grandes (Greta Garbo, Danielle Darrieux, Marlene Dietrich, Olivia de Havilland, Ingrid Bergman, Jennifer Jones, etc.) et les plus grands (Fritz Lang, Ernst Lubitsch, Leo McCarey, Max Ophuls, Alain Resnais, Vincente Minnelli, etc.).

du 28 juin au 7 juillet au Festival international du film de La Rochelle

18 JUIN 2019

Charles Boyer à l'affiche du festival du film de La Rochelle

coup de projecteur

Le 47^e festival international du film de La Rochelle, seconde manifestation cinématographique française après le festival de Cannes se déroule du 28 juin au 7 juillet. Sur les conseils des organisateurs de Cinéphilot qui avaient proposé l'an passé du 20 au 23 septembre à l'Astrolabe de Figeac un hommage à Charles Boyer et une exposition sur le grand acteur franco-américain natif de la ville, les programmatrices de ce festival important (qui a accueilli en 2018 plus de 86 000 spectateurs) organisent une rétrospective en cinq films autour de Charles Boyer que l'initiative lotoise de l'an passé a remis sur le devant de la scène. Les films indispensables de Marcel L'Herbier, Fritz Lang, Léo Mac Carey, Ernst Lubtisch et George Cukor (trois d'entre eux ont été diffusés à Figeac) sont programmés ainsi qu'en avant-première le documentaire d'une heure de Patrick Cazals « L'Énigme Charles Boyer », coproduit par Ciné + Classic et TV5 monde avec le soutien du Centre National du Cinéma, de la Région Occitanie, de la Ville de Figeac et du Grand Figeac.

Plusieurs séquences de ce film ont été tournées à Figeac comme à New York, Paris, Los Angeles et l'un des jeunes animateurs de l'émission Les Infiltrés de la radio Antenne d'Oc, Ulysse Grimaux, en est l'un des intervenants principaux.

A l'automne, ce film sera présenté dans une nouvelle avant-première à Figeac le jeudi 24 octobre à 20 h 30, en ouverture de nouvelles journées Charles Boyer qui proposeront également, en entrée libre, le dimanche 27 octobre à 16 h une conférence de Myriam Juan sur Charles Boyer acteur de théâtre et la diffusion à 18 h 30 du film de Julien Duvivier « Six destins » avec Charles Boyer, Henri Fonda, Rita Hayworth. Le dimanche 3 novembre, au cinéma Robert Doisneau de Biars-sur-Cère la manifestation connaîtra un prolongement avec une nouvelle présentation du documentaire « L'Énigme Charles Boyer » (à 18 h) et la projection du chef-d'œuvre de Marcel L'Herbier « Le Bonheur » (avec Charles Boyer, Gaby Morlay et Michel Simon) qui révéla les talents de l'acteur figeacois aux réalisateurs et producteurs américains.

17-23 OCTOBRE 2019

Ville de Figeac

DU 24 AU 27 OCTOBRE. Les deuxièmes journées Charles Boyer à l'Astrolabe

Un retour attendu sur les écrans...

L'hommage à Charles Boyer et à son épouse Pat Paterson, organisé l'an passé à l'Astrolabe pour le 40^e anniversaire de leur disparition (conférences, exposition, projections et rencontres du 20 au 23 septembre), à l'initiative de Cinéphilos, a suscité dans notre région et en France une curiosité nouvelle pour ce grand acteur franco-américain, natif de Figeac en 1899.

Le récent 47^e Festival de La Rochelle, en juin-juillet, a pour sa part organisé une belle rétrospective Boyer, en projetant six films qui ont vu près de 5 000 spectateurs redécouvrir l'immense talent d'acteur de Charles Boyer.

La chaîne Ciné + Classic diffusera cet automne-hiver un programme spécial composé de la plupart des grands classiques qui l'ont fait connaître mais aussi de quelques raretés. Un documentaire d'une heure, inédit, réalisé cette année par Patrick Cazals et produit par Canine Productions, sera diffusé sur cette même chaîne mais aussi sur TV5 Monde, permettant ainsi à l'acteur de rayonner à nouveau sur les cinq continents. Ce reportage est présenté à Figeac le 24 octobre en avant-première, à 20 h 30. Son tournage a été soutenu par la Région Occitanie, le Grand Figeac, la ville de Figeac, l'Astrolabe et des Figeacoises et



Charles Boyer.

Figeacois, acteurs, figurants, collectionneurs, chacun dans leur domaine.

Il s'agit là d'un véritable come-back comme seuls les artistes savent trouver l'énergie d'en produire, dans les moments où l'on croit trop vite qu'ils sont tombés dans l'oubli. Après Bohumil Hrabal, Pierre Benoit, Marguerite Moreno, Robert Doisneau et bien d'autres, Cinéphilos 2019 revient à nouveau sur la carrière du célèbre French lover. D'autres initiatives seront prises pour soutenir la mémoire de ce grand comédien et artiste qui avait justement une fabuleuse mémoire !

Le programme des journées Boyer

Jeudi 24 octobre à 20 h 30 et dimanche 27 octobre à

14 h 30 à l'Astrolabe, présentation et projection en avant-première du documentaire « L'énigme Charles Boyer » (60 mn, 2019) écrit et réalisé par Patrick Cazals et produit par Canine Productions et Les Films du Horla, co-produit par Ciné + Classic et TV5 Monde, avec le concours du Centre National de la Cinématographie, de la Région Occitanie, du Grand Figeac et de la ville de Figeac.

Synopsis : Ulysse, jeune étudiant de Figeac, cinéphile invétéré et critique dans une radio locale, est fasciné par le destin exceptionnel de l'acteur de théâtre et de cinéma né dans cette même ville : Charles Boyer. Il souhaite lui aussi devenir comédien mais sait quelles difficultés l'attendent. Il tente, pour mieux le connaître, de résoudre les énigmes qu'il décèle dans la longue et belle carrière de C. Boyer. À Figeac comme à Paris, Los Angeles-UCLA, sur l'île d'Ischia, Ulysse mène une enquête serrée auprès de tous ceux (actrices partenaires de Boyer, historiens du cinéma, hommes politiques...) qui, un jour, ont croisé l'émouvante épopée du French lover adulé par trois générations sur les cinq continents. Le propre destin d'Ulysse reste, lui, à construire... Et le défi est de taille !

Dimanche 27 octobre à 16 h, conférence de Myriam Juan, docteure en Histoire, maîtresse de conférences à l'Univer-

sité de Caen-Normandie sur le thème « Naissance et affirmation d'un comédien : Charles Boyer au théâtre » (entrée libre).

À 18 h, projection de « Six destins » de Julien Duvivier (1942 - 127 mn) avec Charles Boyer, Rita Hayworth, Henry Fonda, Ginger Rogers, W.C. Fields, Charles Laughton, Edward G. Robinson (entrée libre). Synopsis : dans sa magnifique demeure de Manhattan, le grand acteur de théâtre Paul Ormon (Charles Boyer) reçoit un nouveau smoking. Mais son tailleur vient d'être renvoyé par son patron pour un revers trop long ! Le tailleur a jeté une malédiction sur ce costume : le malheur frappe celui qui l'enfile. Ormon se rend chez sa maîtresse, Ethel Holloway (Rita Hayworth) et la suite des événements laisse croire que le vêtement est maudit. Mais s'agit-il de magie noire ou blanche ? Les mésaventures de cinq autres porteurs successifs apporteront-elles une vraie réponse ?



L'étoile de Charles Boyer sur le Walk of Fame d'Hollywood.

© P. Cazals/Les Films du Horla

9 JUILLET 2019

Kira Mouratova, la beauté radicale du désespoir

Au festival de La Rochelle, une rétrospective de la cinéaste ukrainienne morte il y a un an a révélé un sublime corpus d'œuvres mêlant intime et social. Des films à l'esthétique anticonformiste qui furent longtemps censurés en URSS.

Une fois de plus, le festival de cinéma de La Rochelle, dont la 47^e édition s'est achevée dimanche, a fait preuve d'un grand éclectisme à travers des hommages rendus à des personnalités aussi diverses que, entre autres, Charles Boyer et Jim Carrey, Dario Argento et Elia Suleiman, Louis de Funès et Arthur Penn. Une sélection de neuf films du grand Victor Sjöström aura constitué l'un des deux sommets cinéphiliques du festival, l'autre ayant été la rétrospective consacrée à la trop méconnue cinéaste ukrainienne Kira Mouratova, morte l'an passé. Ont été projetés à La Rochelle six films de la première partie de son œuvre, de *Brèves Rencontres* (1967), son second long métrage qu'elle considérait comme son véritable premier film, au *Syndrome asthénique* (1989). Six films ne ressemblant à aucun autre, et que cette femme libre et inflexible réalisa

malgré les multiples entraves d'une censure et d'une presse officielle soviétiques rebutées par son formalisme et son pessimisme. Appartenant à la même génération que Tarkovski, Konchalovsky et Iosseiani, elle fut en effet l'un des cinéastes les plus censurés d'URSS, et il fallut attendre la fin des années 80 et la pérestroïka pour que son œuvre soit à nouveau visible et découverte en Occident.

Décadrement. A partir de trames simples, Mouratova suit à chaque fois les déambulations ou errances de personnages affectés par une séparation, un deuil, ou mus par la nécessité de larguer les amarres. Si le fond est mélancolique, la noirceur y est toujours contrebalancée par une vitalité, une grâce et un humour uniques. Dans *Brèves Rencontres*, elle interprète elle-même une responsable municipale de pro-

vince faisant face à la corruption tout en vivant une tortueuse histoire d'amour avec un jeune homme volage incarné par le mythique chanteur Vladimir Vyssotski. Dans une construction complexe, émaillée de flash-back, l'homme n'apparaît qu'à travers les souvenirs des deux femmes qui l'aiment. Les sauts dans le temps peuvent s'opérer dans un même plan, sans que l'on sache toujours bien démêler le passé du présent. Plongé dans cette composition très élaborée, le spectateur a la liberté de reconstruire un récit qui lui est offert sous une forme subjective et parcellaire, comme une collection de sensations et d'émotions.

Le film suivant prolongera cette forme jusqu'au sublime. Dans *Les Longs Adieux* (1971), on suit pendant une journée une mère possessive et son fils adolescent, qu'elle a élevé seule mais qui souhaite partir vivre avec son père. Là encore, se confrontent la réalité vécue par une femme et l'image idéalisée d'un homme lointain. Dans le temps réduit de l'action, chaque geste, chaque regard, chaque sensation, constitue un événement, magnifié par

un extraordinaire art du cadre (ou du décadrement), des plans séquences vertigineux et un montage d'une beauté toute musicale. Ce chef-d'œuvre sera tout bonnement interdit par la censure.

Mais, loin de la mener au conformisme, ses déboires poussent au contraire Mouratova à se radicaliser encore plus. Après des projets inaboutis, elle parvient à réaliser le beau *En découvrant le vaste monde* (1978) loin des studios d'Odessa. Centrée sur une femme partagée entre deux hommes, l'action de ce triangle amoureux prolétaire et boueux se déroule autour d'un vaste chantier de construction qui fait écho à l'apparent désordre d'une forme très libre et inventive. Dessinant à nouveau un portrait de l'URSS à travers des aventures intimes, Mouratova y déploie plus que jamais son goût des dissonances, des répétitions de plans, des décadres, des ruptures sonores. A nouveau censurée, cette fois-ci par quelques coupes, la cinéaste doit abandonner plusieurs projets avant de réaliser *Parmi les pierres grises*, le film pour lequel elle se confrontera le plus avec le studio



Parmi les pierres grises (1988), de Kira Mouratova PHOTO DR

qui la produit, jusqu'à en être renvoyée. On comprend mal ce qui dérangeait dans ce film situé dans la Pologne du XIX^e siècle, où un petit garçon bourgeois, qui vient de perdre sa mère, se lie d'amitié avec un enfant très pauvre, vivant avec sa famille dans les sous-sols d'une église en ruines. Là encore, l'intime et le social s'entrecroisent : à travers deux deuils (sa mère, puis la sœur de son camarade), le garçon tisse un lien entre deux couches de la société totalement éloignées. De ce film plus bancal que les précédents demeurent des images inoubliables, comme celle d'une petite fille s'éteignant à côté d'une poupée plus grande qu'elle – les yeux de l'enfant se ferment lentement tandis que ceux du jouet restent froidement ouverts et impassibles.

Dépressions. A la fin des années 80, après des années de bagarres obstinées, l'horizon de Mouratova s'ouvre en même temps que celui de l'Union soviétique : «*La pérestroïka est arrivée. Tout a changé. On a demandé mes films partout, et j'ai pu réaliser* Changement de destinée. » Tiré d'une nouvelle de Somerset Maugham, ce film de 1987 évoque un acte criminel commis par une femme dont le mobile incertain révèle un chaos psychologique et so-

cial que traduit à nouveau une forme très arhythmique et heurtée. Comme son titre l'indique, *le Syndrome asthénique* ira plus loin encore dans la description d'une société déstructurée de toutes parts. Deux histoires de dépressions s'y juxtaposent : une femme médecin désespérée après la mort de son mari et un professeur qui a perdu le goût de vivre. Soit deux individus représentant des responsabilités sociales qu'ils ne peuvent plus tenir. C'est le film le plus noir de la cinéaste mais, à nouveau, son invention formelle et son humour le sauvent de toute complaisance.

Alors que, vu d'ici, elle semblait avoir disparu au milieu des années 90, Mouratova ne cessa de réaliser des films pratiquement jusqu'à sa mort. Neuf longs métrages ont suivi *le Syndrome asthénique*, dont aucun – à l'exception du *Milicien amoureux* (1992) – n'est sorti en France. Les six films qui ont été montrés à La Rochelle donnent furieusement envie de connaître la suite. Bonne nouvelle : ce sera possible très bientôt puisque la Cinémathèque française lui consacrera une rétrospective du 25 septembre au 20 octobre, tandis que cinq de ses films ressortiront en salles à partir du 2 octobre.

MARCOS UZAL

Envoyé spécial à La Rochelle

SEPTEMBRE 2019

KIRA MOURATOVA

DISSONANCES

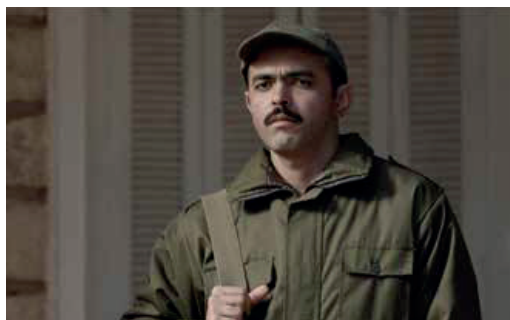


L'actualité nous intime de revenir sur l'œuvre cinématographique de l'une des réalisatrices soviétiques les plus censurées, Kira Mouratova. La Cinémathèque française rend hommage à la cinéaste géorgienne, décédée en 2018, avec une rétrospective intégrale de ses seize longs et quatre courts-métrages. Une rétrospective qui fait suite à celle déjà programmée au dernier Festival La Rochelle cinéma. L'œuvre atypique de Mouratova est également mise en lumière à travers cinq films restaurés qui ressortent en salles. Ses premiers longs, *BRÈVES RENCONTRES* (1967) et *LES LONGS ADIEUX* (1971), qu'elle qualifie de mélodrames provinciaux, puis *CHANGEMENT DE DESTINÉE* (1987), en passant par *PARMI LES PIERRES GRISES* (1983) pour parvenir au terrifiant *SYNDROME ASTHÉNIQUE* (1989), dévoilent une œuvre participant d'une incessante recherche formelle, jouant sur les cadres comme sur le montage, travaillant la narration par le biais de flashbacks surprenants. Ainsi, dans *BRÈVES RENCONTRES*, deux femmes se souviennent du même homme, de sa guitare et de ses fuites, et les mémoires s'enchevêtrent pour dessiner le visage du manque et de l'absence. Quant aux dialogues décalés de *CHANGEMENT DE DESTINÉE*, ils s'amuse à détourner l'horreur de la prison avec des figures grotesques qui confinent à l'extrême théâtralité. Le film s'ouvre sur des reprises litaniques du crime à venir puis programme le rire et la chute de cette femme du monde meurtrière de son amant : « *Tu voulais un conseil pour le cadeau. – Je ne veux plus. – Offrir un fusil à ton mari. – Je ne veux plus. – Plus de conseil alors. – Non, je ne veux plus. – De conseil ou de cadeau?* » Les dialogues se chevauchent, personne ne s'écoute. La mort est scandée, annoncée, répétée. Incarcérée pour un crime d'amour, l'héroïne a cette réplique sublime : « *La douleur vit en moi comme une tendre fleur.* » Dans une URSS en passe de s'effondrer, la famille, la politique et l'amour produisent des dissonances brutales. Et Kira Mouratova déchire le voile de la quiétude.

SÉVERINE DANFLOUS

EN SALLES LE 02/10
BABA YAGA FILMS

notes festivalières



La Rochelle 2019
47^e Festival
La Rochelle cinéma
28 juin-7 juillet

Pour beaucoup, Kira Mouratova (voir aussi p. 66) aura été une découverte. Les présentations d'Eugénie Zvonkine ont contribué au succès de la rétrospective que consacrait le festival à la réalisatrice. Née en Moldavie roumaine (1934), formée au VGIK (Institut national de la cinématographie S. A. Guerassimov, à Moscou), elle réalise la plupart de ses films en Ukraine, à l'exception d'*En découvrant le vaste monde* (1978), tourné à Leningrad. Cette histoire d'une ouvrière qui préfère un chauffeur énigmatique à son fiancé terre à terre s'inscrit dans le genre soviétique appelé « film de chantier », caractéristique du style de Mouratova. Malgré l'élan collectif du projet de construction, ce sont les aperçus de beauté fugace qui priment – un bébé à la fenêtre, des jumelles joyeuses, des roses écloses, le souvenir d'un frère fictif. Ces images reviennent toujours chez Mouratova. La toile de fond soviétique est trouée ; à l'ouverture au réel correspond une subjectivité intense. En couleur et situé au XIX^e siècle d'après un récit polonais, *Parmi les pierres grises*

(1983) associe la mélancolie à la révolte et attire la censure. Mouratova renie la version officielle ravagée. Pourtant, le film décline le leitmotiv de la poupée à tête de céramique ou de cire et aux yeux mobiles. Jouet, succédané d'âme sœur, rappel de l'enfance ou *alter ego*, la poupée est une constante. Elle ressurgit sous les traits de l'actrice Natalia Leble dans *Changement de destinée* (1987), autre adaptation littéraire, librement inspirée de *La Lettre* (1930) de Somerset Maugham. En épouse parjure et neurasthénique, avec son travail au crochet, l'interprète rappelle Bette Davis et sa dentelle dans la version de William Wyler (1940). L'ajout romanesque du milieu autochtone annonce une fin où la passion l'emporte sur les lois du monde. Sans compromis, *Le Syndrome asthénique* traduit la déception du rêve soviétique, grâce à une succession d'épisodes décadents autour d'une veuve hystérique et d'un professeur désenchanté. Inoubliables : un chenil de chiens galeux, un asile psychiatrique, les gros plans sur-réalistes et l'humour morbide. En noir et blanc, le duo formé par *Brèves Rencontres* (1967), « film de chantier » exquis, et *Les Longs Adieux* (1971) est matriciel. Un fils ne se décide pas à quitter sa mère ; la résonance de sa valse-hésitation est résolument tchekhovienne. Toute l'œuvre de Mouratova remet en question notre façon de voir, de dire et de comprendre.

Superposés à la folie du réel, les mots s'entendent en voix *off* : Mouratova est une poète.

Dans l'habituelle corne d'abondance de la programmation, parmi les avant-premières, Penn côtoie Argento et Suleiman. Laguionie (voir aussi p. 92) présente son œuvre complète et une belle exposition sur son premier long métrage, *Gwen, le livre de sable* (1984 ; voir n° 703, p. 115). On note la place donnée aux collaborateurs de création (Caroline Champetier) et aux interprètes : l'élégantissime Alexandra Stewart est marraine de cette édition ; un parallèle Louis de Funès-Jim Carrey réjouit le plus large public ; et Charles Boyer prouve qu'il mérite plus que le cliché de *French lover* : son charisme se teinte de mélancolie (*Le Bonheur*, 1935), de fantaisie (*La Folle Ingénue*, 1946) ou de perversion (*Hantise*, 1944).

Honneur à la Scandinavie avec dix films de Victor Sjöström accompagnés au piano par Jacques Cambra, films sublimes dans de belles copies, dont *L'Argent de Judas* (1915, récemment retrouvé par les Archives du film du CNC) : cette fable morale et sociale démarre par un saisissant travelling qui cadre, à travers une fenêtre, le protagoniste au chevet de son épouse. Un coup de projecteur sur le jeune cinéma islandais nous rappelle notamment que Benedikt Erlingsson (*Woman at War*) avait réalisé, en 2013, *Des chevaux et des hommes*, encore plus délirant ; qu'on le retrouve acteur de second rôle dans l'émouvant *Volcano/Eldfall* de Rúnar Rúnarsson (Quinzaine des réalisateurs, 2011), anticipant d'un an le scénario d'*Amour* de Haneke ; et, qu'avant *Béliers* (2015), Grímur Hákonarson avait signé une drôle de chronique familiale sur les trolls, *Summerland* (2010).

Eithne O'Neill et Yann Tobin

Tlameess d'Ala Eddine Slim

L'Argent de Judas de Victor Sjöström

L'Amérique d'Arthur Penn

MYTHE Le festival consacre une rétrospective au cinéaste américain et auteur inclassable du Nouvel Hollywood. Et ouvre les portes à des œuvres méconnues du grand public

47^e FESTIVAL LA ROCHELLE CINÉMA

Marie-Lilas Vidal
ml.vidal@sudouest.fr

Polar, western, drame. La filmographie d'Arthur Penn, auquel le Festival consacre une rétrospective, désarçonne. Pendant vingt ans, de 1958 à 1981, le réalisateur américain s'est efforcé de dresser, dans une diversité de genres inattendue, le portrait d'une Amérique odieuse, obscène dans sa violence et fabuleuse dans ce qu'elle offre de liberté, de sa reconquête – déchirée par ses contradictions. Ses dix films présentés cette année échappent aux classifications. Précurseur du Nouvel Hollywood, oui. Mais inclassable. « Avec la politique des auteurs en France et aux États-Unis, on a besoin de mettre des étiquettes. Mais pour lui, c'est plus compliqué. C'est impossible de l'enfermer dans des cases. » Philippe Rouyer, critique et historien de cinéma, qui présentera dimanche (1) l'œuvre « Georgia » (1981), fresque réjouissante et désabusée de la jeunesse américaine des années 60, est enthousiaste. Arthur Penn, pourtant « moins à la mode

que d'autres », est entré dans les années 60 avec un cinéma atypique, à contre-courant. Captivant.

1958. Sort « Le Gaucher », un premier film consacré à la vie de Billy The Kid, archétype du western américain, auquel Arthur Penn insufflé une dimension psychanalytique. Une révolution. Avec un cinéma qui aborde les mythes et les démythifie, le réalisateur américain « casse le moule d'Hollywood ». « Ses westerns ou ses policiers, qui sont des genres très codifiés, ne ressemblent qu'à lui. Il réalise des œuvres uniques dans le cinéma de genre, analyse Philippe Rouyer. Le canevas est toujours le même mais à l'intérieur, il y a une œuvre personnelle. »

Auteur de « A à Z », se méfiant des studios, Arthur Penn « refusait toutes les commandes. Il faisait uniquement ce qu'il voulait. » Son éviction du tournage du « Train » par Burt Lancaster et du montage de « La Poursuite impitoyable » (1966), portrait d'une bourgeoisie américaine toujours prête au lynchage, ne seront plus que de mauvais souvenirs. L'école d'art dramatique

l'Actors Studio s'assurant les services de cet homme de théâtre, il en devint le directeur artistique. Arthur Penn « n'a plus besoin du cinéma pour gagner sa vie ». Et veut faire un autre cinéma.

Révolte et traumatismes

Qui pouvait donc mieux incarner cette critique du cinéma d'Hollywood que des marginaux ? « Dans « Miracle en Alabama » (1962), la parole va venir de la marginalité, de l'infirmité. Quand la séquence où Helen Keller, aveugle sourde et muette, découvre le lien entre le mot et la chose, il sait tout ce qu'il peut faire dans le cinéma. C'est là qu'il fait la propre expérience de son œuvre. » Dans ce film, la professeure d'Helen Keller dit « non » à la famille, la société ; « c'est une question de survie. « Le Gaucher », lui aussi, refuse tout. Arthur Penn a un parcours de révolté. » Cette révolte devient course effrénée et nihiliste dans « Bonnie and Clyde » (1967). Elle lui offre soudainement un éclairage inédit, celui de la violence. « Il y a un refus de la jouissance de cette violence, ajuste Philippe Rouyer. Dans le cinéma de Penn, elle apporte un point de vue de plus : c'est quelque chose qui dépasse l'anecdote, il y a une réflexion sur la représentation. » Traumatisé par le contexte politique américain de l'époque, la guerre du Vietnam,



Arthur Penn livre un regard personnel sur l'histoire des États-Unis et revisite les genres cinématographiques. PHOTO ARCHIVES AFP

la mort de Kennedy, Arthur Penn est l'inconsolable témoin d'une société qui mène ses membres au désespoir. « Il est très sensible au mouvement contre la guerre au Vietnam, ses films sur le mouvement hippie comme "Alice's Restaurant" (1969) ou "Georgia" en sont le témoignage. Dans "Little Big Man" (1970), le massacre de Washita renvoie au carnage de My Lai. »

Dépression

« Little Big Man », pourtant couronné de succès, met fin à un cycle créatif foisonnant. « Il y a un grand trou dans la filmographie d'Arthur Penn [entre 1970 et 1975, NDLR]. "La

Fugue", en 1975, traduit sa désorientation, après cette dépression de cinq ans. » Son personnage, magistralement incarné par Gene Hackman, « ne comprend rien, passe à côté de tout ».

« Dès l'instant qu'on sort du moule, se pose la question de l'identité. Les thèmes de l'identité, et de la filiation irriguent toute sa filmographie » dont "Georgia" plus apaisé, « fut le climax et la conclusion. Après il y eut trois polars. Mais pas assez habités ».

(1) La dernière séance est proposée dimanche à 10 h 30, dans la grande salle de La Coursive.

DANS LES ALLEES DU FESTIVAL

Des portraits à voir tous les jours



Les deux photographes officiels épinglent tous les jours leurs photos. PHOTO X. L.

EXPO Depuis de nombreuses années, Philippe Lebruman et Jean-Michel Sicut sont les photographes officiels du festival. Comme chaque année, ils signent de superbes portraits de tous les cinéastes et invités qui défilent sur le Vieux Port. Cette année, ils ont déjà épingle Elia Suleiman, Céline Sciamma, Dario Argento ou encore Alexandra Stewart. Tous les jours, ils viennent suspendre leur travail dans le hall de La Coursive.

Chiara Mastroianni finalement absente

AVANT-PREMIÈRE L'actrice française

Chiara Mastroianni était pourtant annoncée mais elle ne viendra finalement pas dimanche soir lors de l'avant-première de « Chambre 212 » de Christophe Honoré. Le réalisateur français (« Les chansons d'amour », « Tu n'iras pas danser », « Plaire, aimer et courir vite »...), est toujours attendu.

Zahia, du scandale au grand écran

AVANT-PREMIÈRE On ne la verra pas en chair et en os mais Zahia Dehar l'ancienne escort girl que s'était offerte certains membres de l'équipe de France de football (alors qu'elle était



Zahia Dehar. PHOTO ARCHIVES AFP



Entre deux séances, repos, lectures et glaces pour les festivaliers dans le hall de La Coursive. PHOTO XAVIER LÉOTY

mineure) est l'héroïne du dernier film de Rebecca Zlotowski (« Grand Central », « Planétarium »...). La réalisatrice accompagnera « Une fille facile » et viendra raconter comment elle a été séduite « par une fille qui parle le phrasé d'un personnage d'un film d'Éric Rohmer ». Aujourd'hui à 16 h 15, au Dragon.

Une marraine très cinéophile et accessible

BONNE PIOCHE L'équipe n'aurait pu rêver mieux en proposant à l'actrice

Alexandra Stewart d'être la première marraine du festival. Celle qui a tourné dans plus de 140 films chez Louis Malle, Arthur Penn, Otto Preminger, José Giovanni ou encore Roman Polanski est une fan absolue de l'événement rochelais qu'elle fréquente depuis plus de trente ans. Cette cinéophile drôle et bavarde voit entre quatre et cinq films par jour et prend le temps de croiser cinéastes, producteurs et directeurs de cinémathèque. Les festivaliers peuvent donc la croiser dans les salles en attendant une rencontre avec elle, samedi, à 16 h 15, à Verdière, suivie d'une dédicace.

5 JUILLET 2019

Wild Way > Arthur Penn



Onze films du cinéaste américain sont projetés à la Cinémathèque de Toulouse.

Arthur Penn a grandi à New York et à Philadelphie. Entré à la télévision en 1951, il y réalise un grand nombre d'émissions puis met en scène des pièces à Broadway. Rompant avec les codes hollywoodiens de l'époque, il fait des débuts artistiques fracassants dans le cinéma en 1957, avec "Le Gaucher". Si ce biopic de Billy the Kid est un échec commercial, il marque l'avènement d'un cinéaste qui ne tournera que quatorze films en trente-deux ans. Il est l'auteur d'une filmographie à la fois atypique et personnelle, révélant obstinément une vision pessimiste de l'Amérique qui transcende les genres abordés. Souvent solitaires et immatures, ses héros sont confrontés à un monde sauvage et froid. « Cinéaste du chaos et du tumulte intérieur, peintre des consciences embryonnaires et torturées, Penn a poussé très loin l'expression physique d'un "malaise", spécifiquement moderne, celui de l'individu, invariablement marginal, cherchant obscurément à définir son identité à travers un rapport toujours problématique à l'autre et au monde. Inaptés à la communication, étrangers à toute structure sociale, ses personnages s'inventent des communautés parallèles (gangs de "Bonnie and Clyde", "Le Gaucher", "Missouri Breaks"; groupes hippies de "Alice's Restaurant"; bandes de copains de "Georgia"), à l'intérieur desquelles circulent des échantillons codifiés de signes, qui constituent leur langage. Ces groupes expriment une nostalgie de la famille, ultime garantie contre la menace d'un univers chaotique où l'individu ne parvient pas à trouver sa place. Aspiration utopique, certes (et d'ailleurs inconsciente), comme l'est la quête du père, ou d'une image paternelle de remplacement, thème constant chez l'auteur du "Gaucher" », constatent Jean-Pierre Coursodon et Bertrand Tavernier, dans leur bible "50 ans de cinéma américain".

De film en film, Arthur Penn oppose l'ordre social à ses personnages, que ce soit l'individu anormal dans "Miracle en Alabama" (1962), les hors-la-loi dans "Le Gaucher" et "Bonnie and Clyde" (1967), le marginal dans "Georgia" — fresque sur l'immigration yougoslave aux États-Unis tournée en 1981 — et "La Poursuite impitoyable" (1965), l'Indien voué à l'extermination par les Tuniques Bleues dans "Little Big Man" (1970), etc. Tous se heurtent à une société qui ne peut résoudre ses problèmes que par la violence : la mort de Bonnie et de Clyde, le massacre des Indiens, etc. Et pour Coursodon et Tavernier, « le héros de Penn est farouchement fermé à la connaissance de soi et du monde qui pourrait le sauver de son aliénation. Opaque à lui-même, il veut être "reconnu" avant de se connaître (...) ».⁽¹⁾

À l'occasion de la rétrospective consacrée cet été à Arthur Penn au "Festival de La Rochelle", en partenariat avec La Cinémathèque de Toulouse qui la présente cet automne, le critique Philippe Rouyer signalait que « ses liens étroits avec l'Actors Studio, dont il sera plus tard le directeur artistique, le prédisposaient à travailler avec Marlon Brando, Paul Newman, Robert Duvall, Anne Bancroft, Warren Beatty, Dustin Hoffman ou Gene Hackman. De la Méthode, il a gardé une attention aux gestes, aux corps et aux constantes hésitations afin d'exprimer ce que les mots ne sauraient dire chez des personnages pour qui le langage paraît impossible à maîtriser, quand ils n'en sont pas totalement privés à la façon de Helen Keller. De son expérience théâtrale, Penn a aussi hérité le goût d'une part d'improvisation dans la caractérisa-

tion du personnage qui intervient au terme d'un long et patient travail sur le texte. Il n'écrit d'ailleurs jamais seul ses films et part volontiers d'un matériau préexistant : pièce, livre, voire scénario novateur comme dans le cas de "Bonnie and Clyde" qu'il accepte de tourner pour le plaisir de retrouver Warren Beatty qui lui garantit le final cut. En apparence, cette cavale sanglante du couple de bandits qui a défrayé la chronique dans l'Amérique des années 30 s'inscrit dans la tradition du film criminel. Penn fait cependant subir au genre un traitement proche de celui qu'il avait réservé au western avec "Le Gaucher" auquel "Bonnie and Clyde" semble répondre par bien des aspects. L'approche psychologique du couple et des relations qu'il forme avec sa bande démythifie l'aura légendaire des amants qui n'en sont pas vraiment : Clyde est impuissant et, malgré les efforts de Bonnie, le restera jusqu'à ce que, peu avant leur mort, le poème qu'elle a écrit sur leurs exploits le libère enfin. Cette attention portée par les gangsters à la manière dont leurs faits d'armes sont glorifiés rejoint celle de Billy le Kid dans "Le Gaucher", et se retrouve au cœur de "Little Big Man", où Jack Crabb (Dustin Hoffman) raconte à un jeune intervieweur ses incroyables exploits de visage pâle élevé par les Cheyennes ». Et Philippe Rouyer de rappeler qu'Ingmar Bergman voyait en Penn « un des plus grands metteurs en scène au monde ».⁽²⁾

➤ Jérôme Gac

• Du 15 octobre au 6 novembre, à la Cinémathèque de Toulouse (69, rue du Taur, 05 62 30 30 10, lacinemathequedetoulouse.com).

(1) "50 ans de cinéma américain" (Nathan, 1995).

(2) festival-larochelle.org

JUILLET 2019

SJÖSTROM 4, ARGENTO 0

Bilan d'une courte visite au Festival La Rochelle Cinéma, 47ème édition (28 juin - 7 juillet) : émerveillement devant le grand maître du muet suédois Victor Sjöström et bémol sur l'icônolâtrie Argento.

Par Serge Kaganski



Le Vent

Tout l'intérêt des bons festivals est de découvrir ou revoir films et auteurs (soit parce qu'ils n'ont pas été montrés depuis longtemps, soit parce qu'on les a soi-même manqués), et incidemment, de les réévaluer à la hausse ou à la baisse selon un perpétuel balancier critique toujours à remettre sur le métier selon les époques et les contextes. Ce fut le cas ce week-end à La Rochelle avec deux cinéastes iconiques que par ailleurs tout sépare (l'Histoire, la géographie, la nationalité, le style...). Victor Sjöström, c'est un maître du muet, gravé dans toutes les histoires

du cinéma, dont on a récemment retrouvé et restauré des films que l'on pensait perdus. En ce qui me concerne, je connaissais son nom, je l'avais vu jouer dans *Les Fraises sauvages*, mais je n'avais jamais vu ses films et ce fut une «découverte» merveilleuse. A noter que chaque séance était superbement accompagnée par le pianiste Jacques Cambra, dont les touches émotionnelles épousaient parfaitement les mouvements des films. *Ingebord Holm* (1913) compte les déboires d'une femme qui perd son mari, fait faillite, se retrouve à l'assistance publique et séparée de ses enfants placés en familles d'accueil. Un mélo social pur jus, qui porte les simplismes narratifs de son époque mais n'en constitue pas moins une sévère critique des politiques sociales suédoises de l'époque, à tel point d'ailleurs qu'elles furent infléchies. C'est aussi un film déjà MeToo avec cent ans d'avance dans la mesure où il montre une femme victime d'un système de raisons et de pouvoirs très masculin et patriarcal. Autre mélo social un peu abrupt et simpliste dans ses virages narratifs moraux, *L'Argent de Judas* (moyen-métrage de 1915) montre deux amis chômeurs pris dans un engrenage d'épreuves, de trahisons et de dilemmes éthiques. Le film est très intéressant formellement avec ses jeux élaborés sur le cadre, les fenêtres, les portes, le dedans et le dehors. Inspiré d'un poème épique d'Ibsen, *Terje Vigen* (1917) est un chef-d'oeuvre : l'histoire d'un marin qui perd sa famille durant les guerres napoléoniennes et qui renonce à se venger du notable militaire qui a causé son malheur - Terje Vigen est de ce point de vue un anti-Monte Cristo et préfigure le John Wayne de *La Prisonnière* du désert qui renonce à la violence vengeresse quand il tient une enfant dans

ses bras. Entre ses séquences monochromées, son rapport puissant aux éléments et notamment à la mer, et le jeu flamboyant du comédien principal (Sjöstrom lui-même), *Terje Vigen* est une première manifestation forte du lyrisme du cinéaste et de son génie à faire interagir les personnages avec des ingrédients plus puissants que les individus (l'Histoire et sa grande H, les éléments, la nature). Pendant hollywoodien de *Terje Vigen* où le désert remplace la mer, *Le Vent* (1928) est considéré comme l'un des chef-d'œuvre de Sjöstrom. A juste titre. Une jeune femme (Lilian Gish) vient de la ville pour rejoindre son cousin dans une contrée reculée du far west perpétuellement battue par les vents. Elle y est confrontée à l'âpreté de la vie des pionniers et des conditions météorologiques, à la jalousie des femmes et au désir des hommes. Très longtemps avant que cela ne devienne un cliché critique, *Le Vent* mélangeait les genres, mixant fluidement western, drame passionnel et comédie, et faisant du vent une métaphore érotique et politique bien avant Victor Fleming ou Bob Dylan. A noter que l'histoire de cette jeune femme, son arrivée en train dans l'Ouest sauvage, son transfert en cariole, son écartèlement entre trois hommes (le salaud, le comique et le séducteur) et le nom du ranch où elle se rend (Sweetwater) évoquent fortement Il était une fois dans l'Ouest. Leone se serait-il inspiré aussi de Sjöstrom ? *Il était une fois dans l'ouest* a par ailleurs été co-écrit par Dario Argento, ce qui nous amène naturellement vers le deuxième axe du programme de La Rochelle.

Je connais très mal le cinéma d'Argento. Avant ce week-end, je n'avais vu que *Les Frissons de l'angoisse* (très beau) et *Opéra* (très mauvais). Ignoré par les histoires officielles du cinéma, méprisé par une large partie de la critique à l'époque où son talent était à son apogée (les années soixante-dix), Dario Argento a été réhabilité et louangé par la nouvelle génération critique des années 90-2000 et par les tenants du cinéma bis. Travail

d'exhumation et d'analyse nécessaire et légitime qui a porté ses fruits puisqu'Argento est devenu une grande référence des cinéphiles milléniaux, plus souvent cité qu'Hitchcock, Lang ou Tourneur comme étalon or, suscitant Hors-séries (La Septième obsession), documentaire (*Soupirs dans un corridor lointain* de Jean-Baptiste Thoret, l'un de ses premiers exégètes) et donc cette rétrospective rochelaise dans un festival généralement plus porté vers le cinéma d'auteur que vers le cinéma bis (même si les deux peuvent parfois se confondre). C'est dire si j'ai choisi de m'orienter ce week-end vers Argento avec une gourmandise extrême et une attente élevée. Et c'est dire aussi si après vision de *Phenomena* et de *Suspiria*, j'ai déchanté. Argento était sous-estimé il y a vingt ans, il fallait s'en emparer et la critique de l'époque a eu absolument raison de le faire. Mais aujourd'hui, on peut se poser la question de sa possible sur-estimation et de la nécessité de réajuster le perpétuel balancier de l'histoire critique. La réponse à cette question sera incertaine et incomplète car je ne connais toujours pas les 2/3 de cette filmo dont *Quatre mouches de velours gris* (chef-d'œuvre selon Thoret) ou *Inferno* (chef-d'œuvre selon Père et Ferrari). Mais j'ai vu *Suspiria*, considéré comme un sommet du baroque et de l'épouvante par tous les argentistes, et *Phenomena*, considéré comme très beau par Père, deux films qui frisent le nanar grand-guignolesque à mes yeux. De quel ordre sont mes réserves ? Elles portent d'abord sur l'écriture : pas de trajectoire d'ensemble forte chez Argento, mais des successions de morceaux (voulus) de bravoure (*Suspiria*), parfois assemblés sans grand souci de cohérence dramaturgique (*Phenomena*). Certes, Argento a recours à des logiques oniriques, mentales, mais Hitchcock ou Lynch ont prouvé que l'onirisme ne dédouane pas de raccrocher le spectateur à des éléments d'ancrage du récit. Pas de personnages complexes non plus mais des figures théoriques unidimensionnelles (la jeune fille inno-

cente, la «mère» dominatrice inquiétante, le savant théoricien bizarre...) qui ne suscitent ni identification, ni émotion. Ensuite, la mise en scène : chez Argento, l'esthétique et ses effets passent essentiellement par le décor et la musique, plus rarement par la puissance nue des plans, la magie habitée et dépouillée du filmage. Hitchcock, Lang, Lynch, Tourneur peuvent filmer une simple route, une rue, une façade de maison et foutre les jetons ; Argento a besoin d'une surcharge de décors et de musique pour faire croire qu'il a un style, alors qu'il se contente d'enchaîner des codes de thriller mille fois vus ou de l'imagerie gore filmés plutôt platement, ou grossièrement, sans jamais faire peur ou inquiéter (du moins en ce qui me concerne). «Faites des plans» aurait pu lui souffler Godard. Ce n'est pas sur Argento qu'il faudrait coller l'étiquette de génie mais sur son décorateur et sur ses musiciens – quoique je n'échangerais pas une minute de Bernard Herrmann ou d'Angelo Badalamenti contre l'intégrale de Goblin. Autre indice de sa discutable qualité de cinéaste : il privilégie toujours la surprise au suspens : Argento fait ainsi surgir dans le plan tel bras qui saisit l'héroïne, tel couteau qui tranche, telle paire de ciseaux qui transperce... Le spectateur sursaute, ça dure une seconde, c'est la surprise. Je préfère évidemment le suspens, qui me capte sur la durée d'une séquence entière ou d'un film. Soyons honnête, il y a parfois des fulgurances chez Argento, des bouts de séquences vibrantes et pas seulement grâce au talent d'un décorateur ou d'un maquilleur : par exemple le moment Chirico de *Suspiria*, quand un aveugle flippe sur une place nocturne et déserte, ou les nuées de mouches dans *Phenomena* qui déclinent en mode insecte celles des oiseaux d'Hitchcock. Dans ces fugaces moments-là, on comprend ce qui a pu envoûter les fans du cinéaste. Mais dommage que ces instants où le grand guignol laisse place au cinéma soient si brefs.

Car l'autre caractéristique argentine qui me laisse insensible, c'est l'aspect guignolesque, l'outrance post-moderne du cinéma filmé, la surcharge grimaçante, l'épaisse et trop visible couche de maquillage en guise de style. Le cinéma d'Argento donne crédit à l'axiome anglo-saxon du «*less is more*» que l'on pourrait aussi traduire par «le trop est l'ennemi du bon». Comme certains groupes de *heavy metal*, les films d'Argento sont trop : trop de clichés horribles, trop de musique sursignifiante, trop d'hémoglobine factice, trop de pancartes «fais-moi peur» à chaque plan, qui finissent par anihiler toute croyance et par transformer l'inquiétude ou la tragédie en farce inconséquente. L'intro de *Suspiria* est à cet égard un vrai festival : héroïne fragile débarquant en terre étrangère hostile, aéroport et ville déserte, pas résonnant sur le carrelage, pluie battante, éclairs et ténèbres, chauffeur de taxi patibulaire, musique vrillante... C'est tellement *too much* que ça incite plutôt à sourire qu'à tressaillir. Même phénomène avec *Phenomena* si l'on peut dire : à chaque scène gore (lames contondantes, sanguinolences, cadavres en putréfaction...), la salle s'esclaffait. Cet aspect clownesque entraine-t-il dans les intentions du réalisateur ? Ce n'est pas ce que laissent entendre les textes de ses exégètes et thuriféraires lus dans le catalogue du festival. Entre la terreur et le rire, la distance est certes parfois mince, notamment dans le genre gore, et il semblerait que l'auteur d'*Inferno* l'ait allègrement et involontairement franchie.

A l'aune de 3 films décevants sur 4 vus, le jugement ne peut être qu'approximatif mais le doute est permis : chez le vif Argento, j'ai vu pour le moment plus de toc que de métal précieux, du Hitchcock pour les nuls, ou du Lang pour esprits potaches régressifs. Je n'ai évidemment rien contre les chemins de traverse du cinéma, contre les formalistes, contre les sous-genres, contre ceux qui viennent après les grands maîtres, contre les remixeurs post-modernes des grandes

inventions classiques, à condition que le talent et le cinéma respirent et vibrent sous le barbouillage et le recyclage. Argento ne me semble tout simplement pas à hauteur de la pléthorique et brillante descendance hitchcocko-lango-tourneurienne (Lynch, De Palma, Ferrara, Grandrieux, Denis, Kurosawa Kiyoshi...), ni à celle des commentaires superlatifs de son travail depuis vingt ans. Il fallait certes le sortir du purgatoire il y a vingt ans, avec la louche de foi et la pincée de mauvaise foi qui rend l'activité critique intéressante, mais il est peut-être temps maintenant de tempérer l'excès d'éloges, de ramener l'affaire à de plus justes proportions, celles d'un petit maître dont les référents cinématographiques, picturaux ou littéraires me semblent plus forts que son propre talent de cinéaste.

Le vent souffle sur La Rochelle

Il faudrait quatre vies pour éteindre sa soif de films au Festival de La Rochelle, qui depuis 1973 propose de parcourir l'histoire du cinéma à renfort de rétrospectives, hommages et découvertes. Un plaisir-supplice auquel le spectateur a été confronté pendant une semaine (du 28 juin au 7 juillet), courant sur le port d'une séance à l'autre, entre la Coursive scène nationale de La Rochelle, et les cinémas Dragon. Les télescopes, parfois fortuits, n'en demeurent pas moins pertinents, mettant en regard le grand art muet de Victor Sjöström ou le déconstructivisme de Kira Mouratova avec

les débauches visuelles de Dario Argento, les imageries d'Arthur Penn, le sourire en coin de Charles Boyer ou les mimiques de Louis de Funès, prélude à son hommage à la Cinémathèque. Liste à laquelle il faut ajouter une multitude de ressorties patrimoniales, de films cannois et d'hommages à des cinéastes actifs dont Elia Suleiman et Jessica Hausner.

Si Sjöström a marqué notre regard, c'est d'abord parce que son cinéma est aussi illustre que méconnu, n'ayant bénéficié ni de sorties DVD ni de récentes reprises, tandis qu'il fut un authentique innovateur, fort courtisé dans les années 20.

atteint une cruauté particulière dans *Les Larmes du clown* (1924), mélodrame fou, parfait pour Lon Chaney qui contamine ici avec sa bizarrerie malade un cinéma oscillant entre la dénonciation édifiante et la lucide abnégation. La rétrospective permettait de découvrir certains films suédois miraculeusement sauvés. Parmi eux, l'entêtant moyen métrage *Terje Vigen* (1917), poème visuel adapté d'Ibsen faisant le portrait

d'un pêcheur (interprété par Sjöström) rendu fou par une mer déchaînée et un destin cruel ayant décimé sa famille alors qu'il était prisonnier de guerre. Rongé par la vengeance comme dans *Les Larmes du clown*, le personnage semble personnifier les éléments d'une nature pouvant se montrer aussi magnanime que sadique. Le tournage en lumière et décors naturels, imprimant de mémorables effets de contre-jour,



Terje Vigen de Victor Sjöström (1917).

Langlois disait de son dernier chef-d'œuvre, *Le Vent* (1928), qu'il était « une alliance admirable de toutes les qualités du cinéma suédois et du meilleur du cinéma américain ». Le souffle, intact, de ce film tient beaucoup au visage déchirant de Lillian Gish (déjà

admirable victime dans *La Lettre écarlate*), proie idéale du déchaînement des éléments et des passions de piteux cowboys, gauches ou malfaisants. La morale, point de focale de toute une œuvre tentant de distinguer la justesse des hypocrisies et absurdités sociales

ajoute une dimension documentaire qui trouvera son accomplissement dans le chef-d'œuvre de cette période, *Les Proscrits* (1918). L'autre grand plaisir de cette édition aura été l'hommage à Charles Boyer, accompagnant le documentaire de Patrick Cazals, *L'Énigme Charles Boyer*. L'ambiguïté morale présente partout pendant le festival (de Sjöström à Argento) trouvait une échappatoire dans deux films

sublimes auxquels l'acteur prête son noble visage. *Le Bonheur* de Marcel L'Herbier et *Cluny Brown* d'Ernst Lubitsch en offrent deux déclinaisons inspirantes : l'anarchiste transi d'amour, succombant à une bluette vulgaire (où la pose élégante abdique face à l'émotion) et le séducteur candide, qui n'a pour lui que sa bonne étoile et son ignorance des conventions.

Quentin Papapietro

De Funès, invité surprise

LA ROCHELLE L'interprète des « Aventures de Rabbi Jacob » sera consacré lors du prochain Festival international du film. Sa codirectrice explique pourquoi

Agnès Lanoëlle
a.lanoelle@sudouest.fr

Louis de Funès consacré au Festival international du film de La Rochelle. Impossible, mauvaise farce, cauchemar, outrage à la cinéphilie ? Remballons nos préjugés et notre snobisme. L'interprète de « Pouic-Pouic » et de « La Grande Vadrouille » sera bel et bien à l'affiche de la 47^e édition qui se tiendra du 27 juin au 8 juillet sur le Vieux Port. Plus précisément, il s'agira d'une rétrospective avec une petite dizaine de films présentés, dont les incontournables « Aventures de Rabbi Jacob », « La Folie des grands » ou encore « Le Corniaud », signés Gérard Oury.

« C'est pas possible », s'est même amusée à poster hier sur sa page Facebook l'équipe du festival. Le temple du cinéma d'auteur souvent vu comme très élitiste s'ouvrirait-il à d'autres cinéphilies, plus grand public, plus popu ? Ce n'est pas la première fois que l'équipe surprend : déjà avec ses Nuits blanches consacrées à John Carpenter, Schwarzie ou encore Christopher Walken, les précédentes éditions avaient

commencé à mettre un pied dans la porte. Mais en convoquant l'un des acteurs comiques les plus populaires du cinéma français, à l'affiche de 140 films et presque autant de succès commerciaux, l'équipe du festival fait fort, quitte à dérouter.

Place à la comédie

« Après une édition austère, très exigeante et très cinéophile avec Robert Bresson et Ingmar Bergman, on a eu envie d'aller vers la comédie. On avait déjà choisi Jim Carrey pour la Nuit blanche. Qui mieux que le roi du rire et le champion du box-office du cinéma français pour montrer une autre forme de burlesque que celle de Chaplin ou Keaton. À la médiathèque de La Rochelle, les vidéos les plus demandées par les jeunes sont les films de Louis de Funès et de Jim Carrey ! » commente, amusée, Sophie Mirouze. La nouvelle codirectrice du festival assume aussi « la volonté du festival d'élargir son public ». Quant aux puristes qui pourraient être tout retournés par l'arrivée de cet invité surprise, qu'ils soient rassurés : la rétro sur de Fu-



Impossible, Louis de Funès ? L'équipe du Festival international du film l'a fait ! PHOTO DR

nès, ce ne sera que huit films sur 200 courts et longs-métrages d'auteurs, de France et d'ailleurs. « C'est un petit pari sur la comédie. Aujourd'hui, tout le monde a envie de rire. On souhaite que ce soit un événement familial », poursuit Sophie Mirouze. Par ailleurs, l'équipe du festival était bien loin de penser que la Cinémathèque française viendrait apporter sa caution : après Sergio Leone, l'autre Mecque française du 7^e art vient d'annoncer qu'elle consacrera un cycle à Louis de Funès en 2020.

En attendant, il faut s'imaginer « Les Aventures de Rabbi Jacob » en avant-première dans sa version restaurée, sur grand écran :

L'ADN DU FESTIVAL

Les têtes d'affiche de la 47^e édition s'égrenent depuis quelques semaines. On sait d'ores et déjà que le festival consacrera une rétrospective au cinéaste américain Arthur Penn (« Bonnie and Clyde », « Little Big Man »...), au Suédois Victor Sjöström (« La Femme divine », avec Greta Garbo) ou encore au Français Jean-François Laguionie, auteur des très beaux films d'animations « Le Tableau » ou « Louise en hiver ».

nul doute que ça produise un moment de cinéma unique et magique. Pas si incongru.

14 JUIN 2019

QUARTIERS LIBRES



L'APOSTROPHE
DE JEAN-CHRISTOPHE
BUISSON

LE ROI LOUIS

Un musée, des festivals, des expos, des livres : Louis de Funès est enfin sur le point d'obtenir la reconnaissance qu'il mérite.

CHER LOUIS DE FUNÈS, quoique mort, vous n'avez jamais été aussi vivant, et c'est tant mieux. Outre les délicieux messages (avec images) que vous envoyez chaque jour d'outre-tombe depuis votre compte Twitter (@justdefunes), un musée dédié à votre vie et à votre œuvre ouvrira le jour de vos 105 ans, le 31 juillet, à Saint-Raphaël, où vous avez tourné des scènes du *Corniaud*. De là-bas – faut-il le préciser ? –, on rejoint en deux minutes et en 2 CV à travers les pins la caserne des Gendarmes de Saint-Tropez (à condition de connaître une nonne pilote). Dans ce lieu choisi par votre petite-fille, Julia, et conçu par Clémentine Deroudille et Christian Marti, une salle en particulier retiendra l'attention : celle consacrée aux glorieuses années 1964-1974, époque bénie où nos présidents se nommaient de Gaulle et Pompidou, où fumer et boire n'étaient pas des délits, et rire à gorge déployée encore moins.

Egayer les Français n'était pas votre métier, mais une mission dont un des chefs s'appelait Gérard Oury. Comme le rappelle avec éclat sa fille Danièle Thompson dans un très beau livre illustré et truffé d'anecdotes toutes formidables (*Mon père, l'as des as*, coécrit avec l'excellent Jean-Pierre Lavoignat et publié par les Editions de La Martinière,

208 p., 29,90 €), ce réalisateur de génie (*La Grande Vadrouille*, *La Folie des grandeurs*, *Les Aventures de Rabbi Jacob...*) avait une philosophie de la vie que vous partagiez : « *Tout est drôle*. » Tout ? Tout. Le trafic de drogue, les accidents de circulation, la France sous l'Occupation, l'avarice, la lutte des classes, l'antisémitisme, le terrorisme arabe, etc.

Sans doute déjà en ce temps-là était-il malvenu pour une certaine critique de jouer dans des comédies, populaires de surcroît. Mais un demi-siècle plus tard, vous tenez votre revanche sur ces pisse-froid qui ne juraient que par le cinéma italien néoréaliste et la nouvelle vague. Non seulement vous voilà à l'affiche d'un festival comme celui, international et très chic, de La Rochelle (28 juin-7 juillet), au cours duquel dix films dans lesquels vous brillez seront projetés, mais c'est même la vénérable Cinémathèque de



Paris qui prépare, pour avril 2020, une exposition en votre honneur. Hormis les esprits chagrins et snobs de la revue littéraire la plus prétentieuse et la moins connue de France – *Transfuge* –, nul ne s'en offusque. Il est poli d'être gai.

Post-apostrophum : « *Comment, Salomon, vous êtes juif ? (...)*
Mais pas toute votre famille ?

– Si.

– *Ecoutez, ça fait rien, je vous garde quand même.* »

JUILLET 2019

Louis de Funès, l'athlète du rire

Trente-six ans après sa mort, l'ouverture du musée Louis-de-Funès à Saint-Raphaël nous rappelle que le succès populaire du comédien ne s'est jamais démenti. Retour sur un parcours hors norme.

Par Olivier Maulin

C'est un signe des temps : la 47^e édition du très cinéphilique Festival La Rochelle Cinéma s'est achevée le 7 juillet dernier par la programmation de... *Rabbi Jacob* ! « *Silonce, silonce ! Rabbi Jacob el va donser !* » Est-ce bien raisonnable ? Tandis que le musée Louis-de-Funès rouvre ses portes (*voir encadré*), la Cinémathèque française se lance de son côté dans une exposition Louis de Funès qui se tiendra du 1^{er} avril au 31 juillet 2020. C'est d'ailleurs le commissaire de cette exposition, le réalisateur Alain Kruger, qui s'est chargé de louer le génie burlesque du comédien dans le catalogue du festival de La Rochelle. Louis de Funès à la Cinémathèque ! Bien malin celui qui aurait pu imaginer cela il y a trente ans. On est loin du "gendarme au service du capital" et du "sous-Jerry Lewis franchouillard" qui sont la manière la plus aimable dont la critique de gauche qualifiait le comédien de son vivant. En somme, et c'est une bonne nouvelle, la tête pensante du cinéma vient de découvrir ce que le populo sait

d'instinct au moins depuis *le Corniaud* (1965) : Louis de Funès est le grand génie comique français du XX^e siècle.

Ce petit bonhomme angoissé et timide, antimondain par nature, catholique pratiquant et conservateur, a longtemps semblé devoir être limité aux seconds rôles de films de seconde catégorie. Rejeton d'une famille espagnole plus ou moins noble mais désargentée, Louis Germain David de Funès de Galarza est né à Courbevoie le 31 juillet 1914, à quelques jours du début de la boucherie européenne qui signera la fin d'un monde. À 16 ans, il devient fourreur puis multiplie les petits boulots, dessinateur industriel, comptable, étalagiste, avant d'exercer comme pianiste de bar, de s'inscrire en 1942 au Cours Simon et de renoncer quelques mois plus tard. C'est alors qu'il rencontre Jeanne avec qui il se marie, et qui lui donnera deux enfants, Patrick et Olivier. En 1967, la famille s'installera dans le château familial de son épouse, près de Nantes, où le comédien vivra jusqu'à sa mort.

Mais, pour lors, il a connu Daniel Gélin au Cours Simon, le croise par hasard dans le métro un an plus tard et se voit proposer un petit rôle dans une pièce montée par un groupe de jeunes comédiens : *l'Amant de paille*, de Marc-Gilbert Sauvageon. La pièce fait un four mais de Funès a mis un pied dans le milieu du spectacle : durant près de deux décennies, il va enchaîner les petits rôles au théâtre et au cinéma et progressivement inventer un jeu unique constitué de mimiques exprimant toute une gamme de sentiments, et façonner son personnage de bourgeois autoritaire gonflé de son importance sociale, cruel et méprisant avec les faibles, veule et dégonflé devant les forts, celui qui émergera définitivement dans *Pouic-Pouic* (1963), comme le note Bertrand Dicale dans sa biographie de référence, *Louis de Funès, grimaces et gloire* (Grasset, 2009).

À l'école du second rôle

L'accumulation de seconds rôles fut une école passionnante pour le comédien. Pour se faire remarquer, il agrémentait les petites scènes qu'il devait jouer d'inventions comiques ne figurant pas au scénario, préfigurant ainsi l'"auteur-compositeur" de ses personnages qu'il deviendra lors de ses grands films.

Dans les années cinquante, Louis de Funès travaille d'arrache-pied, n'hésitant pas à tourner dans deux films la même journée avant de retrouver les planches du théâtre le soir. En 1956, il donne la réplique à Jean Gabin et Bourvil dans *la Traversée de Paris* de Claude Autant-Lara. En sept minutes d'apparition à l'écran, il donne une prestation qui entrera dans la légende.

Sacha Guitry l'embauche pour sa pièce *Faisons un rêve* ; Colette Brosset et Robert Dhéry, créateurs de la troupe des Branquignols, le font venir sur *Ah ! les*

belles bacchantes! où il triomphe; dans *Comme un cheveu sur la soupe* de Maurice Regamey (1957), enfin, il tient son premier rôle au cinéma. Suivront quelques navets, *Certains l'aiment froide*, *les Tortillards* ou *la Vendetta*, mais aussi l'immense succès des pièces Oscar de Claude Magnier (1959) et *la Grosse Valse* de Robert Dhéry (1962), jalons décisifs sur le chemin de la gloire.

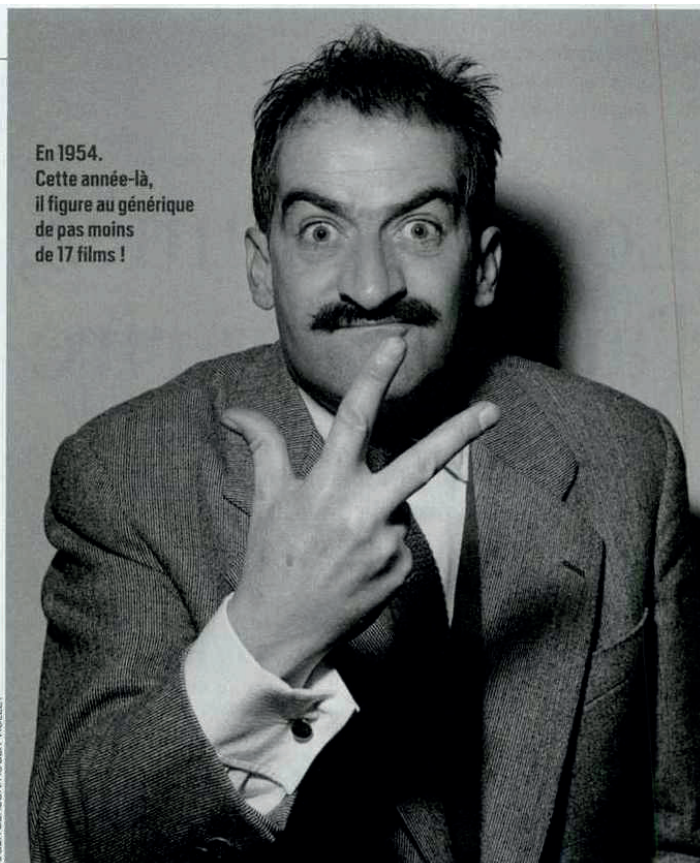
L'incarnation même du burlesque français

C'est en effet à ce moment-là que certains critiques repèrent sa « *puissance comique stupéfiante* » à l'instar de Jean-Jacques Gautier louant dans *le Figaro* « *ce phénomène de mouvement, de rythme, d'activité, d'énergie, d'endurance qui atteint au grandiose dans la cocasserie, la drôlerie, la bouffonnerie* ». Mais le meilleur est à venir.

En 1954, il a rencontré Bourvil sur le plateau de *Poisson d'avril*, réalisé par Gilles Grangier, où il incarnait un garde champêtre aux grimaces soupçonneuses qui verbalisait sans retenue un mécanicien un peu benêt et dépassé par les événements: Bourvil dans toute sa splendeur.

Les deux hommes sympathisent et se trouvent des points communs, notamment celui de cultiver les plaisirs simples de la vie, cuisine et jardinage, et de se méfier des fastes du monde du cinéma. Quelques années plus tard, de Funès joue dans un film à sketches de Gérard Oury, *Le crime ne paie pas*, et réussit à convaincre le réalisateur qu'il possède la *vis comica* et qu'il devrait s'orienter vers le cinéma comique. Le conseil ne tombera pas dans l'oreille d'un sourd.

En 1963, Oury se lance avec Marcel Jullian dans l'écriture d'un scénario rocambolesque où il est question d'un brave gars manipulé, Antoine Maréchal, à qui un trafiquant, Léopold Saroyan, confie une belle voiture chargée d'héroïne, d'or, de pierres précieuses et d'un diamant célèbre (le Youkounkoun) pour qu'il la conduise de Naples à Bordeaux. L'intuition géniale de Gérard Oury est de se dire que le



En 1954.
Cette année-là,
il figure au générique
de pas moins
de 17 films !

personnage incarné par Bourvil, simple, naïf, fleur bleue, timide avec les femmes, allait faire des merveilles au côté de celui, atrabilaire, colérique, nerveux et dominant qu'incarne désormais de Funès.

Le tournage du film en Italie explose toutes les prévisions budgétaires et à Paris on commence à ricaner dans le milieu du cinéma. Jusqu'alors, les films

comiques étaient souvent écrits en quinze jours et tournés en à peine plus; tout le monde s'attend à ce qu'Oury boive le bouillon. Mais lorsqu'il sort en salle en 1965, *le Corniaud* connaît un triomphe inédit, avec une augmentation des spectateurs de semaine en semaine pour un total, trois ans plus tard, de plus de 11 millions d'entrées...

Dans une entente parfaite, les deux comédiens ont largement improvisé, notamment dans la scène inaugurale de l'accident, ce qui vaudra une petite incohérence impossible à corriger au montage (Saroyan tend sa carte à Maréchal sans prendre ses coordonnées tout en lui disant: « *Mon agent d'assurances vous contactera* »). D'autres scènes d'anthologie font du *Corniaud* un film culte, comme la chorégraphie burlesque pen-

**L'ACTEUR A ENFIN
TROUVÉ SON EMPLOI
DE PERSONNAGE
ATRILAIRE,
COLÉRIQUE,
NERVEUX ET DOMINANT.**

Avec Bourvil dans "le Corniaud" de Gérard Oury (1965). Avec ce film, l'acteur change définitivement de stature.

dant laquelle de Funès remet à neuf la Cadillac devant un garagiste médusé ou la scène de la douche qui ne figurerait pas au scénario, chef-d'œuvre de cinéma muet au cours de laquelle l'acteur gringalet se retrouve, ébaubi, à côté d'un bodybuilder faisant jouer ses muscles.

La sortie du *Corniaud*, après celle du *Gendarme de Saint-Tropez* et de *Fantômas*, sacre définitivement de Funès comme l'incarnation suprême du burlesque français. Il va désormais refuser d'être dirigé et va lui-même se mettre en scène, inventant des grimaces inédites, créant des situations non prévues, imaginant des accessoires pour se rendre ridicule (un chapeau trop large, une martingale trop basse...), improvisant au point d'être capable de transformer une scène banale en clou d'un film sur un éclair de génie, comme cette incroyable gigue improvisée dans *Hibernatus* où il se met à scander quinze fois le nom de sa femme, Edmée, en s'agitant comme un fou furieux... Ou comme la célèbre "tirade du nez" dans *Oscar* où, dans une colère froide, il tire sur son nez, l'allonge comme un élastique, le tourne, en joue comme d'un violon, marche dessus, le tire encore avant que celui-ci ne lui revienne à la figure! Paf!

En 1966, lui et Bourvil vont se retrouver sous la direction du même Gérard

FRANCE / LOUIS DE FUNÈS, L'ATHLÈTE DU RIRE



Oury pour tourner dans le film qui sera l'apothéose de la carrière de De Funès: *la Grande Vadrouille* et ses 17 millions de spectateurs, film le plus vu de l'histoire du cinéma en France jusqu'à *Titanic* de James Cameron (1998) et film français le plus vu en salle jusqu'à *Bienvenue chez les ch'tis* de Dany Boon (2008).

Là encore, le duo fonctionne à merveille sur le mode bourgeois arrogant, égoïste et soupe au lait *versus* prolo bon enfant, gauche et généreux. Il fonctionne même mieux que dans *le Corniaud* dans la mesure où les deux comédiens effectuent désormais toute leur équipée ensemble, ce qui accentue encore le contraste. La scène où

Stanislas (de Funès) grimpe sur les épaules d'Augustin (Bourvil) et frappe sur son casque pour lui indiquer la direction à suivre (« *Oui, qu'est-ce que c'est ?* », répond Bourvil), scène qui symbolisera le film, est, là encore, totalement improvisée par les deux hommes. Stanislas devait simplement tomber sur Augustin après avoir franchi un muret quand de Funès propose de se jucher sur ses épaules. On apporte un escabeau, le comédien grimpe et voilà les deux compères habillés en uniforme de la Wehrmacht qui improvisent l'une des scènes les plus drôles du film.

Si la critique a le plus souvent fait la fine gueule à propos du génie comique de De Funès, le public, lui, ne s'y est pas trompé. C'est que l'acteur renoue avec une forme de comique archétypale ancrée dans l'imaginaire collectif, qui tire ses racines loin dans le passé, dans les farces médiévales et la commedia dell'arte italienne, ce dont le critique d'art Pierre Marcabru avait eu l'intuition dès 1965. Louis de Funès, c'est Polichinelle, ce personnage méchant que sa bêtise rend inoffensif, ce roué qui finit victime et devient de ce fait attendrissant. C'est le gendarme Cruchot, le chef d'orchestre Stanislas Lefort, l'entrepreneur Victor Pivert, un homme qui nous tend un miroir et dont on peut rire sans jamais perdre notre humanité. ●

3 JUILLET 2019

« De Funès, c'est nous en pire »

RENCONTRE Alain Kruger nous explique pourquoi la cote de popularité de Louis de Funès n'a jamais faibli. Il anime une rencontre cet après-midi avec Mylène Demongeot

47^e FESTIVAL
LA ROCHELLE
CINÉMA

Agnès Lanoëlle
a.lanoelle@sudouest.fr

Il a suffi vendredi soir, lors de la cérémonie d'ouverture, d'entendre l'Harmonie municipale de La Rochelle interpréter la musique des « Aventures de Rabbi Jacob », pour emballer toute la salle. C'est dire le pouvoir comique des quelques notes de Vladimir Cosma et des images incrustées dans l'imaginaire du grand public. Il aura donc fallu quarante-sept ans au festival La Rochelle Cinéma pour qu'apparaisse sur grand écran le visage grimaçant de l'acteur français avec ses célèbres papillotes. Un sacré grand écart après Ingmar Bergman et Robert Bresson l'an passé !

Le festival rochelais ne sera pas le seul à franchir la ligne et défriser les plus conservateurs des cinéphiles qui se demandent encore ce que fait cette année de Funès au côté d'Arthur Penn et Fritz Lang. En avril 2020, c'est la très vénérable Cinémathèque française qui consacrera une exposition au comique français, pourtant longtemps boudé, pour ne pas dire méprisé par une poignée de spécialistes. Ce n'est pas Alain Kruger qui s'en plaindra. L'ancien producteur et présentateur de « On ne parle pas la bouche pleine » sur France culture, l'ou de cinéma, a été choisi

pour en être le commissaire. Ce matin, ce passionné éclectique sera à La Rochelle pour animer une rencontre avec, entre autres, la comédienne Mylène Demongeot qui fit les beaux jours des « Fantômas ».

Un acteur intemporel

Pour Alain Kruger, seuls quelques fâcheux se poseraient encore la question de la légitimité de de Funès dans un festival de cinéma aussi pointu soit-il. « Pourquoi de Funès à La Rochelle ou à la Cinémathèque française ? Mais tout le monde a la réponse ! Parce que tout le monde l'aime, et que c'est le

« Les enfants le voient comme Donald Duck ou Picsou. Il prend tous les défauts pour les détourner »

comique numéro un des Français, depuis cinquante ans ! Et ce qui est assez incroyable, c'est que cette popularité ne connaît aucune érosion, au contraire, il est de plus en plus populaire. De Funès continue d'être une idole en Pologne, en Allemagne ou au Japon où il pourrait être trésor national. Ce qui m'étonne, c'est qu'on se pose encore la question » lance-t-il comme une victoire.

Roi de la grimace, danseur monté sur ressorts et pianiste de bar à ses débuts, Louis de Funès reste un génie de la comédie pour beaucoup. « Ce qui le rend intemporel, c'est son sens du tempo. Il a une manière d'accélérer son jeu dès



Louis de Funès et Claude Gensac dans « Jo », « La Grande Vadrouille » et « Ni vu ni connu » sont aussi à l'affiche du festival toute la semaine. PHOTO TRANSON PRODUCTION

qu'il rentre dans une scène, de la dynamiser d'une façon incroyable et d'apporter une rythmique proche du cartoon. C'est pour cela qu'il plaît tant aux enfants qui ont plus d'humour que les grands. Ils le voient comme Donald Duck ou l'Oncle Picsou. Il prend tous les défauts pour les détourner. C'est nous en pire : il est lâche, avaré,

chauvin, arriviste, méchant avec les faibles et faible avec les forts... C'est un acteur français qui n'a pas d'équivalent », poursuit le spécialiste.

Au Panthéon de ses préférences, le cinéophile cite « La Grande Vadrouille » et « La Folie des grands ». « Parce que c'est le film de la réconciliation nationale, qui fait



du bien et qui est magnifique entre Sergio Leone et Velasquez. On se plaint aujourd'hui de la pauvreté de la comédie française, mais à l'époque, « La Folie des grands » emploie le meilleur décorateur, le meilleur costumier, le meilleur monteur et fait appel à Polnareff pour la musique ! » rappelle Alain Kruger, très fan aussi du « Petit Baigneur » ou de « Un grand seigneur », sketch moins connu, écrit par Audiard et filmé par Lautner. À La Rochelle, ceux qui ne l'ont pas

connu de son vivant ou qui ne le connaissent que par le prisme du petit écran vont pouvoir vivre une expérience collective unique : voir pour la première fois « Les Aventures de Rabbi Jacob » ou « Ni vu ni connu » sur un grand écran, plongés dans le noir.

Pratique. Rencontre autour de Louis de Funès, animée par Alain Kruger, en présence de Serge Korber, Mylène Demongeot et Jean-Baptiste Thoret, aujourd'hui à 16 h 15, Théâtre Verdère.

Festival de La Rochelle : Louis de Funès et Jim Carrey, l'art de la mimique

Les deux acteurs, qui ont marqué le registre comique, ont été à l'honneur de deux rétrospectives.

Par [Jacques Mandelbaum](#) Publié le 05 juillet 2019 à 14h33 - Mis à jour le 06 juillet 2019 à 09h43

A La Rochelle, havre cinéophile bon enfant et bon public, on célébrait cette année, entre mille choses, le triomphe de la mimique. Conjointes pour l'occasion, deux grands maîtres du genre officiant de part et d'autre de l'Atlantique étaient convoqués, Louis de Funès et Jim Carrey. Présentée sous les mêmes auspices dans le programme, cette double rétrospective fut en fait disjointe dans la chronologie festivalière, et pas davantage réunie par une tentative de présentation et de problématisation communes. Il est regrettable qu'une aussi bonne idée soit ainsi laissée en friche.

Les raisons de rire étant ce qu'elles sont aujourd'hui, l'occasion était néanmoins à saisir. On revit donc, en compagnie d'un public moyennement mobilisé, neuf titres du « Fufu » national. Les immarcescibles, bien sûr (*La Grande Vadrouille*, *Oscar*, *La Folie des grandeurs*, *Les Aventures de Rabbi Jacob*), mais encore certains oubliés (de Funès interpréta plus de cent rôles au cinéma), dont la présence dans cette mini-rétrospective donnait à penser que justice devait leur être rendue.

Ce n'est pas totalement le cas. Du moins quelques titres méritaient-ils le dépoussiérage. C'est le cas de *Ni vu ni connu* (1957) d'Yves Robert, l'un des tout premiers grands rôles de l'acteur. Adapté d'Alphonse Allais, le récit oppose un braconnier malicieux (de Funès) à un garde-champêtre incompetent (Moustache). Sous la désuétude de la guéguerre provinciale façon *fifties*, on apprécie l'anarchisme tendre d'Yves Robert. *Faites sauter la banque* (1963) de Jean Girault, c'est *Le Trou* (1960) de Jacques Becker version Pieds nickelés. Un petit commerçant, ruiné par le banquier d'en face (Jean-Pierre Marielle en aigrefin condescendant), décide de récupérer ses économies en creusant avec sa petite famille un tunnel jusqu'à la chambre forte de la banque.

Incontestable génie comique

Enfin, *L'homme-orchestre* (1970), signé Serge Korber, présente le grand mérite d'entraîner de Funès, alors au sommet de sa carrière comique, hors des sentiers battus. En l'occurrence du côté de la comédie musicale, sur une belle partition pop de François de Roubaix éclatant sur fond strident de couleurs acidulées. L'acteur y interprète un directeur d'une troupe de danseuses particulièrement jaloux de ses ouailles. En dépit d'une intrigue faiblarde et de personnages falots, le film est déconcertant, frais, pétillant.

Cette mini-rétrospective vaut comme tour de chauffe d'une effervescence funésienne qui monte. Reprise des *Aventures de Rabbi Jacob*, en salle à compter du 10 juillet ; inauguration le 31 d'un musée dédié à l'acteur à Saint-Raphaël ; enfin, exposition prévue, sous la direction d'Alain Kruger, à la Cinémathèque française à compter du 1^{er} avril 2020. L'initiative a d'ores et déjà ému certains puristes qui s'insurgent qu'on puisse consacrer une telle place à l'acteur dans le temple français de la cinéphilie.

Le débat demande donc à être posé. La critique peut s'entendre dès lors qu'on considère que Louis de Funès compte dans sa carrière infiniment plus de croûtes que de chefs-d'œuvre cachés. On attend toujours, de fait, que le contraire nous soit prouvé. Elle ne tient pas, en revanche, dès lors qu'on approche le comique sous l'angle d'une « politique de l'acteur ». De Funès fut en effet un incontestable

génie comique, plus grand à ce titre que la plupart des films qu'il électrisa de sa folle présence. Tel est le délicat défi posé à tout hommage qui se voudrait pertinent, et qui honorerait en l'acteur, à l'instar du dramaturge Valère Novarina, « *un danseur fulgurant (...), un athlète de la dépense* » (*Pour Louis de Funès*, 1985).

Personnages de marginaux

C'est encore Novarina – évoquant « *le grand démontage du corps humain* » offert par de Funès – qui nous indique la meilleure piste pour aboutir à Jim Carrey, star hors norme de la comédie américaine des années 1990. Trois des six films présentés à La Rochelle au cours d'une journée marathon consacrée à l'acteur auront suffi à le rappeler. *Dumb and Dumber* (Peter et Farrelly, 1994), où il interprète un entrepreneur débile embringué dans une course-poursuite marquée du signe de la crétinerie navrante. *The Mask* (Charles Russell, 1994), variation superhéroïque sur *Docteur Jekyll and Mister Hyde*, qui voit un modeste et timide employé de banque se transformer, grâce à un masque, en serial lover cartoonnesque. Enfin, le magnifique *Man on the Moon* (1999), de Milos Forman, dans lequel Jim Carrey incarne le comique Andy Kaufman, rôle spéculaire où le modèle et son interprète poussent à leur dernier degré le polymorphisme, le jeu malaisant entre le vrai et le faux, la mise à l'épreuve radicale du système de représentation.

Le premier, Guignol détraqué, est du côté de la marionnette. Le second, Bugs Bunny horrifique, du côté du dessin animé

Des *sixties* françaises aux *nineties* américaines – univers qui n'ont pas grand-chose à voir –, qu'est-ce qui pourrait solidariser ces deux comiques que deux générations séparent (de Funès est de 1914, Carrey de 1962) ? L'art virtuose de la mimique, bien sûr, mais plus encore le gouffre béant qu'il ouvre dans le récit cinématographique. Nourris chacun de la violence archaïque et anarchique du cinéma burlesque, les deux hommes érigent leur corps contre l'ordre narratif mais aussi social et politique. Chacun le fait à sa manière. Saccadée, crispée, fulminante chez Louis. Souple, ductile, inquiétante chez Jim. Le premier, Guignol détraqué, est du côté de la marionnette. Le second, Bugs Bunny horrifique, du côté du dessin animé. Pantin désarticulé versus homme synthétique. Ainsi, de Funès revient-il toujours à lui-même quand Carrey s'atomise en une infinité d'autres. L'un est toujours trop seul, l'autre toujours trop peuplé.

De même, leur commune tension vers le dérèglement procède-t-elle d'un mécanisme et d'une logique différents. Carrey incarne clairement et le plus souvent des personnages de marginaux, dont il accuse la différence jusqu'à la démence. Il est à ce titre la somme psychosociale de tout ce que vomit l'Amérique blanche conservatrice. De Funès – qui n'adorait pas pour rien Molière – part au contraire d'une position d'ordre et de pouvoir assumée – gendarme, bourgeois, industriel de l'ère giscard-pompidolienne – pour en révéler de l'intérieur le secret désordre, l'égoïsme dérégulateur, l'idiosyncrasie antisociale. Etonnez-vous qu'il soit indémodable.

Jacques Mandelbaum (La Rochelle)

7 JUILLET 2019

Serge Korber : « Je suis tombé sous le charme de Louis de Funès »

Le cinéaste, âgé de 87 ans, est venu à La Rochelle pour la rétrospective consacrée à l'acteur, avec qui il a tourné notamment « L'Homme-Orchestre ».

Par Jacques Mandelbaum Publié le 06 juillet 2019 à 09h40 - Mis à jour le 06 juillet 2019 à 09h42

On ne sait plus qui est Serge Korber, cinéaste déconcertant au parcours en dents de scie. Agé de 83 ans, il est venu au festival de La Rochelle pour accompagner *L'Homme-Orchestre* (1970), l'un des films les plus atypiques de la carrière de Louis de Funès, avec *Sur un arbre perché* (1971), dont il se trouve être également l'auteur. On découvre en cet homme une ligne de vie hasardeuse et extravagante. Serge Korber égrène les miracles comme d'autres les banalités, évoquant une réalité à ce point arrangeante qu'on pourrait parfois la croire arrangée. Le charme équivoque d'une époque cinématographique révolue.

Qu'est-ce qui vous a conduit au cinéma ?

Ma mère, tous les jeudis, au cinéma Jeanne d'Arc, boulevard Saint-Marcel, à Paris. L'affiche importe peu, c'est un délice à chaque fois. Sinon, je suis autodidacte. Enfant caché durant la guerre au Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire), je reprends une scolarité normale à l'âge de 10 ans, et je l'arrête à 14 parce que dans un foyer de 9 enfants et avec un père cordonnier, il faut se mettre au boulot. Plus tard, j'ouvre, avec une bande d'amis, un cabaret à la Contrescarpe à Paris, Le Cheval d'or. Bruno Coquatrix m'y remarque, et m'engage comme homme à tout faire à l'Olympia. J'y tourne bientôt un petit film pour introduire sur scène Jean-Marie Proslier qui a son petit succès. Jacques Tati, qui l'a vu, m'approche pour que je participe au spectacle qu'il met en scène à l'Olympia à partir de son film *Jour de fête* (1949).

Votre vie ressemble à un écheveau miraculeux. Et le cinéma là-dedans ?

J'y viens. C'est encore une histoire de rencontres. Dans les années 1950, je fréquente assidûment la Cinémathèque française, je deviens rapidement copain avec Truffaut et Chabrol. Truffaut m'engage plus tard dans sa maison de production, Les Films du Carrosse, comme assistant-réalisateur, puis me présente au producteur Pierre Braunberger, qui accepte de produire mes courts-métrages. Arrive évidemment le jour où il refuse. Alors que je redescends de chez lui, je tombe sur Marin Karmitz, auquel je raconte ma mésaventure en même temps que l'histoire du film. Il décide de le produire. Même chose avec Agnès Varda. Je passe des vacances à Sète, je sympathise avec elle, elle m'engage comme stagiaire sur *La Pointe courte*, puis m'offre un rôle dans *Cléo de 5 à 7...*

Après l'échec commercial de votre premier long-métrage, « Le 17^e ciel », vous choisissez assez vite, encouragé par Michel Audiard, la voie de la comédie populaire...

Oui, ce qui me vaut de rencontrer Louis de Funès. Il avait adoré *Un idiot à Paris*, que j'avais réalisé en 1967 avec Jean Lefèbre. Il demande à Alain Poiré, qui m'avait fait signer pour trois films à la Gaumont, de me rencontrer. Je le vois sur le plateau d'*Hibernatus*, et je tombe sous le charme. Surtout, je saisis l'occasion d'accomplir avec lui un vieux rêve américain, une comédie musicale. De Funès adorait la musique, il avait visiblement envie de sortir de sa routine avec un jeune réalisateur, les choses

se sont passées à merveille. En revanche, je me fâche avec mes amis de la Nouvelle Vague, qui m'en tiennent rigueur.

Et vous remettez ça aussitôt avec « Sur un arbre perché »...

Oui, enfin, je n'y tenais pas plus que ça, je destinais le film à Yves Montand et Annie Girardot. C'était quand même trois personnages coincés dans une voiture, une sorte de fable beckettienne appliquée au régime politico-médiatique de l'époque. Mais de Funès lit le scénario et me dit que c'est pour lui !

Ces films ont-ils marché ?

Oui et non. Ils ont fait chacun un peu plus de deux millions d'entrées. Mais l'étiage de l'époque avec de Funès, c'était quand même le double...

Et puis vous embrayez sur le porno, en commençant avec « L'Essayeuse » en 1975. Pourquoi ?

Bon, j'en avais un peu assez de la comédie. Le porno, à vrai dire, est parti d'un pari un peu stupide qu'on a fait avec Truffaut et Chabrol en tirant au sort. L'idée était de faire reculer la censure. Le film était autoproduit, et les distributeurs, UGC et SND, très demandeurs. Mais *L'Essayeuse* est tombé au mauvais moment. Il a servi de banc d'essai aux ligues de vertu et au classement X. Il a été interdit, sa copie détruite, et moi condamné à une lourde amende. Je ne regrette rien, c'était très amusant à faire, il n'y avait aucun vice.

Jacques Mandelbaum

LA SEPTIÈME OBSESSION

ÉTÉ 2019

OBSESSION

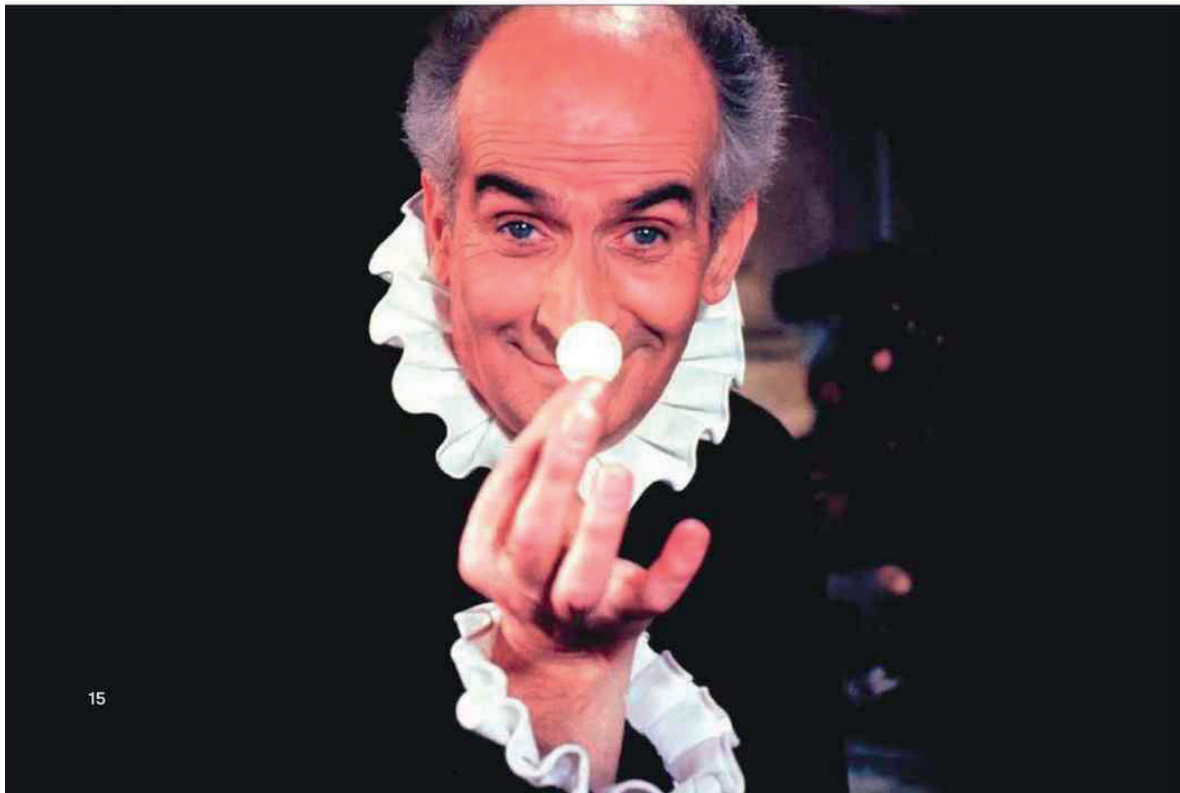


AVARICE



*Le journal de la photo par Anastasia Colosimo (France Culture).

L'avare, le radin, le pingre ou encore le rapace, c'est celui dont le vice, selon le philosophe grec Théophraste, est d'oublier tout honneur et toute gloire quand il s'agit d'éviter la moindre dépense.*



15

LOUIS DE FUNÈS : AVARICE ET FUREUR

Rarement l'éclectisme du festival La Rochelle Cinéma aura autant justifié sa réputation. Car au milieu d'une programmation toujours exigeante, faite d'avant-premières, de documentaires et de rétrospectives cinéphiliques, se nichait cette année un hommage à l'une des figures emblématiques du cinéma populaire : Louis de Funès. Un acteur ayant ravi un large public populaire, mais souvent accablé les critiques de l'époque. Cette courte rétrospective d'à peine dix films mérite d'être saluée comme un geste de réconciliation entre tous les cinémas. Et comme un clin d'œil amoureux à un comédien haut en couleur qui, par ses personnages, aurait pu remplir toutes les cases de cette anthologie des péchés capitaux, mais qui s'impose plus particulièrement dans le registre de l'avarice. D'abord parce que pour son unique film en tant que metteur en scène, il avait choisi d'adapter à la virgule près L'AVARE (1980) de Molière. Et que Louis de Funès reste indissociable de Don Salluste dans LA FOLIE DES GRANDEURS (Gérard Oury, 1971), homme à la cupidité insatiable que son valet (Yves Montand) réveille au doux son des pièces trébuchantes et d'une réplique devenue culte : « *Il est l'or. L'or de se réveiller. Mon seigneur. Il est huit or* ». Mais pas seulement.

Tout au long de sa carrière jalonnée de 140 films et couronnée par près de 270 millions de spectateurs en salles, Louis de Funès aura performé dans un surjeu d'une efficacité qui n'appartient qu'à lui. Et aura immortalisé une galerie de personnages exubérants où dominent des hommes vociférants, acariâtres, égocentriques, capricieux et despotiques. Bref, à quelques détails près, le portrait-robot de l'homme d'affaires. Que l'on pardonne (ou pas) ce précipité (assumé) de clichés gauchistes, mais c'est criant de vérité. Ce n'est donc certainement pas un hasard si la plupart de ses rôles ont amené Louis de Funès à endosser le costume grisâtre et sans style des industriels et dirigeants d'entreprise

français qui, entre de Gaulle et Pompidou, occupent le devant de la scène capitaliste et tirent les ficelles du monde politique. Des hommes sûrs de toutes leurs suprématies et de leur pouvoir sur la classe ouvrière et sur les femmes, mais dont Louis de Funès aura parfaitement sapé la mise, disséquant d'un scalpel hilarant mais pertinent leurs nombreux travers bourgeois. Des avarés de tout (argent, amour, etc.) dont il se moque méchamment tout en les campant avec un premier degré qui grossit le trait sans en égarer l'exactitude.

Des personnages que l'on croirait taillés dans un moule unique et répliquables à l'infini, mais que le comédien aura sauvés du systématisme en les faisant (ainsi que les scénaristes) se confronter à une réalité sociétale qui, entre les années 1960 et le début des années 1980, n'aura cessé d'évoluer. Rectifiant ainsi la place auto-

puisse remettre en question sa suprématie et déboulonner sa statue du commandeur.

Dans POUIC-POUIC, de Funès règne en autocrate fulminant sur les siens. Son épouse (la géniale Jacqueline Maillan) est une inconséquente bourgeoise qui, sans le savoir, est en train de le mener à la ruine. Pour tenter de sauver les meubles, il n'a de cesse de vouloir « vendre » sa fille (Mireille Darc) à un riche héritier. Quinze ans plus tard, cette tyrannie a vécu. La zizanie, qui offre son titre au film de Zidi, est provoquée par un directeur d'usine et maire libéral conservateur d'une petite ville de région qui, acculé par les dettes, accepte une commande émanant d'un groupe japonais. Mais pour répondre aux exigences de celui-ci, il saccage la demeure où il vit avec son épouse (Annie Girardot), entraînant le départ et la résistance militante idéologique de cette dernière. La femme se rebiffe



Louis de Funès.

16

proclamée de ces patrons qui se pensaient à jamais omnipotents. Le héros de POUIC-POUIC (Jean Girault, 1963), dans son rapport au monde du travail comme dans la relation entretenue avec son épouse, n'a plus grand-chose à voir avec celui de LA ZIZANIE (Claude Zidi, 1978). Et pourtant, ce sont tous les deux des businessmen. Mais dont la stature vacille et autour desquels les contre-pouvoirs s'organisent. Et le mâle blanc, droit dans ses bottes, ne voit rien venir. Lui dont les tics font si souvent penser à Nicolas Sarkozy aurait très bien pu jouer une version comique (il faut un peu d'imagination) de François Fillon dans sa capacité à se glisser dans la peau rapiécée d'un homme n'imaginant pas qu'un jour l'on

et se rebelle, tient tête au mari, jette aux orties l'obéissance soumise exigée par la morale bourgeoise et gagne son indépendance au grand dam d'un de Funès aux abois. Film bancal, mais prestation impeccable de celui-ci dans ce rôle de patron au bord de la crise de nerfs et qu'il convient d'accoler à la longue liste de patrons vampiriques qu'il avait précédemment interprétés dans LE GRAND RESTAURANT (Jacques Besnard, 1966), OSCAR (Édouard Molinaro, 1967), LE PETIT BAIGNEUR (Robert Dhéry, 1968) ou encore LES AVENTURES DE RABBI JACOB (Gérard Oury, 1973). ✱ **XAVIER LEHERPEUR**

15. L'AVARE (1980) de J. Girault et L. de Funès.
16. LA FOLIE DES GRANDEURS (1971)
de Gérard Oury.

7 DÉCEMBRE 2018

PENSEZ À RÉSERVER

Ils votent pour Une Nuit avec Jim Carrey le 6 juillet prochain



L'équipe du Festival international du film de La Rochelle, qui se déroulera du 28 juin au 7 juillet 2019 a innové cette année : elle a demandé aux internautes avec lequel de ces deux fameux personnages, Jim Carrey ou Joe Dante, ils aimeraient passer la nuit. Jim Carrey l'a emporté avec 76 % des voix ! La promesse donc de voir trois longs-métrages avec l'acteur américain. Mais on ne sait pas encore si le héros du « Truman Show » fera le déplacement. Rendez-vous le samedi 6 juillet.

28 MAI 2019

DEUX-SÈVRES



Dario Argento attendu à La Rochelle

Le 47^e festival La Rochelle Cinéma, qui se tiendra du 28 juin au 7 juillet, vient de dévoiler les grandes lignes de sa programmation. C'est la comédienne Alexandra Stewart qui en sera la marraine. Elle présentera trois de ses films, dont « Mickey One » d'Arthur Penn. Point fort du festival, la venue du maître du giallo, Dario Argento (photo), avec neuf films restaurés dont sa trilogie animalière et « Les Frissons de l'angoisse », le documentaire de Jean-Baptiste Thoret. La liste des films figure sur : festival-larochelle.org, et la billetterie est désormais en ligne.

24 JUIN 2019

« LE MONDE » ET LACINETEK S'ASSOCIENT POUR CRÉER UN CINE-CLUB CLASSIQUE ET NUMÉRIQUE

La première séance aura lieu le 29 juin au festival de La Rochelle. Au programme, « Suspiria » de Dario Argento, en présence du maître du cinéma d'horreur.



Image extraite de « Suspiria » de Dario Argento, film disponible sur la plate-forme.
LES FILMS DU CAMÉLIA

Amateurs de films cultes, à vos agendas ! Le *Monde* et LaCinetek ont, ensemble, décidé de créer un Ciné-club d'un genre nouveau. Avant tout destiné aux abonnés de LaCinetek et du *Monde*, il permettra de découvrir un film, soit dans une salle de cinéma, soit devant un écran, d'ordinateur ou de télévision, avant de participer au débat qui suivra la projection.

En collaboration avec Le *Monde*, LaCinetek entend ainsi poursuivre son travail de diffusion du patrimoine cinématographique. Pour celles et ceux qui ne le connaissent pas, il s'agit d'un site de VOD (vidéo à la demande) consacré aux plus grands films du XXe siècle. Constitué sous la houlette de Pascale Ferran, Cédric Klapisch et Laurent Cantet, les initiateurs de ce projet avec le producteur Alain Rocca, le catalogue comprend actuellement un peu plus de 1 100 films, tous choisis et présentés par des réalisateurs du monde entier (parmi eux, Bong Joon-Ho, Costa-Gavras, Luc et Jean-Pierre Dardenne, Arnaud Desplechin, James Gray, Robert Guédiguian, Aki Kaurismäki, Hirokazu Kore-Eda, Nadav Lapid, Céline Sciamma, Martin Scorsese, Bertrand Tavernier...). Au total, LaCinetek compte actuellement environ 8 000 abonnés.

Article réservé à nos abonnés Lire aussi LaCinetek, un site pour visionner les chefs-d'œuvre du XXe siècle

« L'idée d'un Ciné-club nous est venue il y a deux ou trois ans, explique Pascale Ferran. Biberonnés il y a bien longtemps par la passion et les choix cinématographiques de Claude Jean-Philippe et de Patrick Brion à la télévision, nous voulions inventer un endroit qui permette de poursuivre ce travail de transmission. Très vite,

l'idée de créer un Ciné-club numérique a surgi. Par la suite, l'occasion a fait le larron : des responsables du Monde sont venus nous proposer de créer un Ciné-Club « classique » avec nous. Ne restait plus, alors, qu'à travailler et à mettre notre projet commun sur les rails ».

Pour *Le Monde*, il s'agissait avant tout de soutenir une initiative unique au monde, visant à mettre à disposition d'un large public le patrimoine cinématographique du XXe siècle. Nous voulions également remercier nos abonnés en leur proposant une expérience cinématographique nouvelle.

Samedi 29 juin, la première séance du Ciné-club aura lieu dans le cadre du festival de cinéma de La Rochelle. Le premier film projeté sera *Suspiria* (1977), de Dario Argento. Culte, ce chef-d'œuvre baroque du cinéma d'angoisse sera présenté par Dario Argento lui-même, en compagnie du réalisateur Christophe Gans.

Dans *Magicien de la peur*, l'ouvrage qu'il a consacré à Dario Argento (Ed. Cahiers du Cinéma, 2002), Jean-Baptiste Thoret estimait que ce film « *marque une étape fondatrice du cinéma fantastique moderne* ». En 2008, les deux critiques du Monde, Jean-François Rauger et Thomas Sotinel, résumaient ainsi ce film lors de sa sortie en DVD (Wild Side) : « *Le voyage initiatique de Suzie (Jessica Harper, qui vient alors de tourner dans Phantom of the Paradise, de Brian de Palma), situé dans une Allemagne de cauchemar, devient entre les mains d'Argento une expérience sensorielle unique, une transe déclenchée par une symphonie de bruits (le groupe rock Goblin compose la musique) et de couleurs, détachée de toute psychologie et de tout naturalisme* ».

Les séances du Ciné-club reprendront ensuite le 26 septembre à Paris au cinéma Beau Regard. « *Nous prévoyons d'organiser un Ciné-club environ tous les deux mois, poursuit Pascale Ferran. Nous ne nous interdisons évidemment pas de sortir de Paris pour aller dans une belle salle de la banlieue parisienne ou plus loin, en région, dans une autre ville française.* »

Franck Nouchi (Médiateur du Monde)

JUILLET 2019



la chronique cinéma

d'Hervé Aubron

Puisque ce numéro du *NML* est, entre autres, un train fantôme (lire plus loin notre dossier sur les récits d'épouvante), ajoutons-y un wagon et rendons grâce au vétéran du genre en Europe, Dario Argento. À presque 80 ans, dont cinquante voués au cinéma, l'homme fait l'objet d'une rétrospective au Festival de La Rochelle (du 28 juin au 7 juillet), tandis que sortent en salle (le 3 juillet) les copies restaurées de ses films *Quatre mouches de velours gris* et *Ténèbres*, ainsi qu'un portrait de son œuvre, *Soupirs dans un corridor lointain*, signé par le critique Jean-Baptiste Thoret. Été faste pour les amateurs de sanglantes baroqueries transalpines, puisque ressortent aussi en juillet quatre films de Lucio Fulci (*L'Emmurée vivante*, *Le Venin de la peur...*) et *Six femmes pour l'assassin* de Mario Bava. Ce sera donc un été *giallo* – « jaune » en italien, la couleur de l'équivalent de la Série noire dans la Péninsule, puis par extension ce genre si singulier qu'elle inventa au cinéma, à la croisée du thriller, de l'horreur et de l'érotisme. Mais aussi entre série Z et art expérimental, baraque de foire grand-guignol et bijouterie de luxe (splendeur de la chromie, bouquet final de la chimie argentique, leur donnant un aspect de vitrail souillé). Au cœur d'intrigues ésotériques, seul se détache le raffinement sadique de meurtres à l'arme blanche. Les tueurs excités du couteau représentent ici le terminus d'un art moderne ne sachant plus où dépenser sa sophistication. À tel point que c'était Argento lui-même qui, dans ses plans rapprochés, prêtait ses mains gantées aux maniaques. Manière radicale d'apposer sa griffe – allez donc lui serrer la pince à La Rochelle. ■



DARIO ARGENTO.
SOUPIRS DANS UN
CORRIDOR LOINTAIN,
un documentaire
de Jean-Baptiste Thoret.
Durée : 1 h 37. En salle le 3 juillet.

« Il faut accepter les mystères »

RENCONTRE

Freud, l'écriture, l'Italie aujourd'hui... Le public ne s'est pas ennuyé hier lors de la leçon de cinéma du maestro Dario Argento

47^e FESTIVAL
LA ROCHELLE
CINÉMA

Agnès Lanoëlle
a.lanoelle@sudouest.fr

Hier, le public hétéroclite qui a rempli la Salle bleue de La Coursive pouvait dire merci au cinéaste italien Dario Argento pour sa leçon de cinéma. Merci pour son français parfait, pour avoir partagé ses influences et pour avoir répété « qu'il ne fallait pas toujours chercher à comprendre et qu'il fallait accepter les mystères ». Pendant une heure, le maître de l'épouvante dont le festival présente neuf longs métrages a ravi ses fans, entre leçon de cinéma et humour ravageur. Extraits.

1 « Je comprends bien plus tard ce que j'ai voulu faire »

« Je comprends ce que j'ai voulu faire des mois plus tard après avoir tourné le film. Je fais des films avec beaucoup de force et de fureur. J'ai dans les mains tous ces actes, mais je ne sais pas pourquoi je fais ça, pourquoi ce travelling dans le couloir, pourquoi ça fait une scène terrible avec cette musique. Le metteur en scène qui comprend ce qu'il fait avant est mauvais. Un film doit respecter ton inconscient, tes



Le cinéaste Dario Argento redécouvrant son film « Suspiria », dans la grande salle de La Coursive, en compagnie de la programmatrice Sylvie Pras et du cinéaste Christophe Gans. PHOTO XAVIER LÉOTY

rêves, ta part obscure... alors ça devient un film international que tout le monde comprend. »

2 « Les choses n'ont pas besoin de logique »

« Je suis un grand fan de Freud. J'ai été beaucoup influencé par lui sur la sexualité, l'ego, le subconscient. Dans ma partie obscure, il y a des choses terribles, difficiles à comprendre même par moi-même. Les choses n'ont pas besoin de logique. La logique est artificielle. »

3 « J'étais très confus pour écrire "Inferno" »

« Quand j'ai préparé "Inferno", c'était très difficile, j'étais à New

York, il neigeait, j'étais enfermé dans ma chambre d'hôtel pour écrire et surtout penser. J'ai pensé à ma vie, à mes voyages en France, aux cathédrales. J'ai écrit pendant des mois pour inventer des énigmes. La productrice américaine a rejeté le projet parce que c'était incompréhensible. Mais je ne cherche pas à ce que tout soit clair. Je veux que les spectateurs se fassent leurs propres réponses. »

4 « L'Italie est dirigée par des analphabètes »

« Je vis dans un pays un peu étrange, compliqué, où personne ne comprend l'autre. L'Italie est aujourd'hui dirigée par des analpha-

bètes, des gens qui n'ont rien fait dans la vie, ils n'ont même pas un métier et ils sont devenus ministres. Le ministre de la Culture est une personne qui a lu un ou deux livres dans sa vie et quand on l'interroge sur la culture, il y a un grand silence. »

5 « Edgar Allan Poe m'a ouvert des portes »

« Le grand maître qui a inventé quelque chose d'important, c'est Edgar Allan Poe. Comme toujours, ce sont les Français qui l'ont découvert. Adolescent, j'ai été malade et je suis resté deux mois au lit. J'ai découvert Edgar Allan Poe dans la bibliothèque de mon père. Il m'a ou-

SUR LES ÉCRANS

LES FILMS DE DARIO ARGENTO

À L'AFFICHE TOUTE LA SEMAINE
« L'Oiseau au plumage de cristal » (1969), « Le Chat à neuf queues » (1970), « Quatre mouches de velours gris » (1971), « Les Frissons de l'angoisse » (1974), « Suspiria » (1976), « Inferno » (1980), « Ténèbres » (1982), « Phénoména » (1984), « Opéra » (1987).

vert des portes, il y avait des choses que personne ne m'avait dites, qu'il y avait des fantômes et des gens qui faisaient des choses terribles. »

« Ils me font peur et sourire »

ÉCRITURE Étudiante aux Beaux-Arts, Alexiane Trapp a gagné le concours de la critique en évoquant sa passion pour les films de Dario Argento

« Ça me tombe du ciel ! » Alexiane Trapp est une cinéphile et fraîche vacancière heureuse. Hier matin, avec une amie de fac, elle a débarqué en gare de La Rochelle pour vivre intensément le festival pendant une semaine. Étudiante aux Beaux-Arts à Bordeaux, elle a remporté le Concours de la jeune critique organisé depuis trois ans par le festival (1).

Cette année, les participants devaient plancher sur le cinéaste italien Dario Argento (lire ci-dessus). Devenue fan sur le tard (il y a deux ans en tombant pour la première fois sur « Ténèbres »), Alexiane Trapp se dit bingo pour écrire un texte. « Je n'ai pas fait une critique à proprement dit. J'ai orienté mon texte sur mes ressentis émotionnels. Dario Argento a changé ma vision sur le cinéma, les mouvements, les couleurs. Ses films me font à la fois un peu peur mais ils



Alexiane Trapp, étudiante à Bordeaux, a remporté le concours de la jeune critique. Elle a débarqué hier matin à La Rochelle. R.A.

me font aussi sourire avec ce côté sang rouge très années 70», explique la jeune femme. J'ai trouvé la clé des portes condamnées jusqu'alors. Il les a ouvertes avec ses dédales de couloirs envoûtants, grâce au malaise installé par les longues traversées et aux éléments qui viennent surprendre les protagonistes. Il me désoriente en me plongeant au cœur d'architectures labyrinthiques aux multiples reflets, me trouble avec ses jeux de regards et de prises de vue subjectives et me dé-

boussole en m'emportant dans ses mouvements de caméra ensorcelants. Mais c'est l'horreur macabre, toujours à la frontière du comique, qui me trouble le plus » écrit-elle entre autres. Alexiane a remporté deux accréditations et deux nuits à l'hôtel. Les deux amies ont prévu de voir entre quatre et cinq films par jour.

(1) Le jury était composé de membres de l'équipe du festival, de Jean-Baptiste Viaud (La Cinetek) et Luc Bourrianne (« SudOuest »).

Dario Argento, le maître des ténèbres en pleine lumière

- [Frédéric Strauss](#)
- Publié le 05/07/2019. Mis à jour le 05/07/2019 à 16h48.

Une actualité tous azimuts témoigne de la popularité nouvelle de l'auteur de "Suspiria" et "Ténèbres". Mais le documentaire "Dario Argento. Soupirs dans un corridor lointain", en salles, dépeint aussi le cinéaste italien dans sa solitude de visionnaire unique en son genre.

Finalement, l'amour triomphe : après avoir été longtemps ignoré, snobé et marginalisé, Dario Argento fait aujourd'hui partie des cinéastes que l'on fête. Au-delà de ses admirateurs de toujours, le cercle s'est élargi : le festival de La Rochelle lui rend hommage (jusqu'au 7 juillet), la Cineték l'a choisi comme réalisateur du mois et deux de ses films sont repris en salles pour l'été : le méconnu *Quatre Mouches de velours gris* (1971) et le fameux *Ténèbres* (1982). Autre manifestation d'enthousiasme, le superbe hors-série que la revue *La Septième Obsession* consacre au maître italien du *giallo* (la Série noire à l'italienne) : s'y croisent de stimulantes réflexions cinéphiles et des paroles de cinéastes (Bertrand Bonello, Yann Gonzalez), qui montrent à quel point les images de *Suspiria* (1977), *Phenomena* (1985) ou *Opéra* (1987) ont nourri l'imaginaire cinématographique.

Interviewé dans le hors-série de *La Septième Obsession*, Jean-Baptiste Thoret a réalisé le documentaire *Dario Argento. Soupirs dans un corridor lointain*, distribué en salles – autre indice de la cote d'amour dont bénéficie désormais le cinéaste italien. C'est un portrait en deux parties qu'on découvre, l'une tournée en février 2000, l'autre en février 2019. Dans la première, Argento avoue, presque gêné, sa difficulté à parler de lui comme de son travail. Pourquoi toujours ces décors de théâtre, ces animaux, ces jeux avec la mémoire ? « *Je ne sais pas.* » Face à un artiste qui fonctionne à la pulsion, Jean-Baptiste Thoret se place en thuriféraire érudit : les thrillers baroques d'Argento, nous explique-t-il, empruntent autant aux peintres maniéristes toscans qu'aux romans-photos italiens des années 1960, aux livrets d'opéra qu'aux bandes dessinées.

Cette œuvre est celle d'un funambule qui a élaboré une esthétique foisonnante en jonglant avec les images. L'équilibrisme est pourtant un art difficile pour Argento, qui crée entre bonheur et douleur, se bat avec des visions qui deviennent des obsessions malades et explore les richesses paradoxales d'un langage de la disharmonie. Il y a là énormément de pistes pour comprendre l'univers complexe de ce metteur en scène, qui a donné un prolongement à la fois spectaculaire et cérébral aux deux grands films modernes sur le regard et la perception, *Fenêtre sur cour* (1954), de Hitchcock, et *Blow-up* (1966), d'Antonioni.

Dans la seconde partie de *Dario Argento. Soupirs dans un corridor lointain*, Jean-Baptiste Thoret s'approprie l'un des plaisirs de celui qu'il admire : le grandiose. Il filme en noir et blanc, avec des cadrages qui évoquent le cinéma américain, et, cette fois, ce n'est plus lui l'érudit, mais Argento. Au milieu des livres, dans une bibliothèque où il consulte des ouvrages qui semblent des portes entrouvertes sur le fantastique, l'homme de cinéma apparaît comme un penseur, un chercheur, un fabuleux homme de culture. Les meilleures intentions se lisent dans ces images qui se veulent une réhabilitation définitive d'un réalisateur dont l'intelligence fut souvent ignorée, comme les raffinements des films de genre.

On ne peut s'empêcher, malgré tout, de trouver cette seconde partie un peu sinistre. Dans un décor hivernal, le maître est un promeneur solitaire qui ne semble plus se raccrocher qu'à ses idées et à ses souvenirs. Il sera bientôt octogénaire, il n'a pas tourné depuis dix ans, il ne reviendra peut-être plus jamais derrière une caméra. On voudrait voir surgir tous ceux qui le célèbrent aujourd'hui, on voudrait que son univers si curieux fasse l'objet d'une curiosité à sa démesure. La vision de Thoret semble presque désenchantée. Mais elle est sans doute juste : Dario Argento a su regarder ce que d'autres ne voyaient pas, il habite un monde parallèle. Au milieu de bâtiments dont l'architecture le fascine, il apparaît lui-même comme un monument.

18 JUILLET 2019

満場一致の芸術はつまらない。伊モダンホラーの鬼才 ダリオ・アルジェント。

N° 878

日曜営業

2019-07-18

監督デビューからまもなく半世紀、伊モダンホラーの鬼才ダリオ・アルジェント。仏西部の港町ラ・ロシェル映画祭 Festival La Rochelle Cinéma（2019年7月上旬に開催）では名誉ゲストに選ばれ、初期9作品を一挙上映したばかり。これが快作・傑作ばかりで、初長編『軟びの毒牙』（70）からいきなりの完成度で驚いた。

怖がらせるだけのホラーとは違う。目眩（めまい）を誘う空間設計と色彩感覚。キッチュの手前で踏みとどまり、ミステリーやホラー、心理劇を融和させ、何より芸術に奉仕する。シネフィルが無条件に支持する監督でもない。ラ・ロシェルでも新ディレクターの熱意でようやく特集が組めた。だが、満場一致の芸術はつまらない。呪われた監督の作品に今こそ裸眼で会おう。



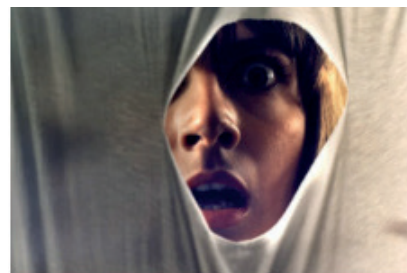
『サスペリア』が表紙の雑誌 La Septième Obsession アルジェント特集。



1970年の初作品『軟びの毒牙』



『4匹の蝶』1971年



『シャドー』1982年

7月上旬からは彼の旧作『Quatre mouches de velours gris 4匹の蝶』（71）、『Ténèbresシャドー』（82）に加え、彼についてのドキュメンタリー『Dario Argento : soupirs dans un corridor lointain』（2019/ジャン＝パティスト・トレ監督）も劇場公開。公開期間は短めと思われるので、目を凝らして上映回を探そう。

劇場公開のタイミングを逃したら、VOD（動画配信）で見られる作品もある。彼の代表作『サスベリア』（冒頭写真）は、VODサイトlacinetekの利用が便利。このサイトは世界の監督に「理想のシネマテーク」用の作品50本を推薦してもらい、それをもとに配信リストを作る。視聴は作品ごとに課金されるほか、月2.9ユーロでlacinetekが選ぶ10本が見放題になる破格の定額制も。参加監督はスコセッシ、ジュノ、カラックス、日本からは是枝、黒沢など豪華な約70人。アルジェントも先月から参加。彼らの偏愛リストをみれば、巨匠たちの創造の源に触れられるはず。

また7月28日まではパリのシネマテークで、アルジェントと並ぶ伊ホラーの巨匠マリオ・バーヴァ特集を開催。暑い夏に涼しくなるホラーはいかが？（瑞）



今年度のラ・ロシェル映画祭に名誉ゲストとして招待された。



©Jean-Michel Sicot

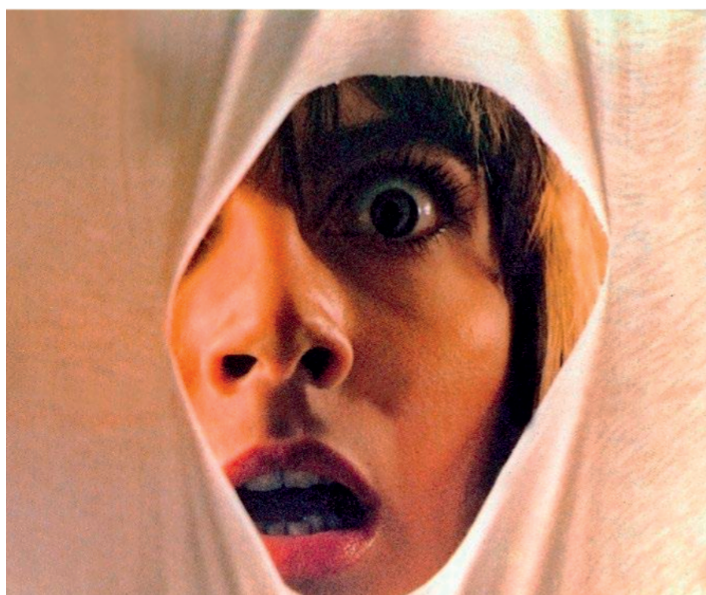
・ダリオ・アルジェントが選ぶ「理想のシネマテーク」のための偏愛50本リスト
www.lacinetek.com/fr/realisateurs/dario-argento

・パリのシネマテークでマリオ・バーヴァ特集
www.cinematheque.fr/cycle/mario-bava-519.html

25 JUILLET 2019

CULTURE CINÉMA

Dario Argento: «Dialoguer avec mon côté obscur est un don de Dieu»



Le maître du cinéma d'horreur intello fait l'objet d'un nouveau culte. Il a reçu *Le Point* à Rome.

PROPOS RECUEILLIS PAR FLORENCE COLOMBANI

Il y a ceux qui ne le connaissent que par Tarantino: «Kill Bill» est truffé d'hommages à ses films. Ou ceux qui ne le connaissent que par sa fille, l'actrice et réalisatrice Asia Argento. Accusatrice de Harvey Weinstein, elle a elle-même été accusée d'agression sexuelle par un acteur qu'elle avait dirigé. Mais avant toute chose, Dario Argento est le maître du «giallo», ce film d'horreur à l'italienne à haute teneur en hémoglobine et en psychanalyse, l'auteur des «Frissons de l'angoisse» (1975), de «Phenomena» (1985), et du cultissime «Suspiria» (1977), véritables hallu-



Redoutable. Dario Argento, ici en 2018, s'est distingué dans le «giallo», ce cinéma baroque entre thriller et violence extrême. En haut, une scène de son film «Ténèbres».

cinogènes gorgés de visions cauchemardesques et d'angoisses primitives. Sorcières grimaçantes et castratrices, visages familiers devenant démoniaques, meurtres auxquels on assiste, muet, sans pouvoir intervenir: le monde d'Argento, hanté par le concept freudien d'«inquiétante étrangeté», déborde d'inventivité dans l'horreur, mais il n'est jamais aussi effrayant que lorsqu'il s'ouvre sur le gouffre vertigineux de l'autodestruction.

A bientôt 79 ans, le maestro connaît une véritable renaissance. Luca Guadagnino, réalisateur de «Call Me By Your Name», a signé un remake de son film le plus célèbre, «Suspiria», un hommage lui a été consacré au Festival de La Rochelle, et Les Films du Camélia ressortent en salles cinq de ses œuvres. Affable et élégant, ce Romain de naissance nous reçoit dans son bel appartement du quartier Trieste. Il n'interrompt le cours de la discussion que pour répondre à un appel d'Asia, la cadette de ses deux filles, «avec qui, se félicite-t-il, je suis heureux de dire que j'ai un rapport plein d'affection, et même d'amitié» ■

Le Point : Est-ce vrai que Bertolucci et vous avez séduit Sergio Leone en lui parlant de sa manière de filmer «les culs des chevaux» ?

Dario Argento : Oui ! J'étais critique de cinéma et j'avais déjà écrit quelques synopsis pour des films quand je l'ai rencontré. Leone nous a confié, à mon ami Bernardo Bertolucci et à moi, la rédaction du synopsis de «Il était une fois dans l'Ouest» (1968) sans doute parce que Bernardo lui avait dit, en effet, qu'il aimait beaucoup sa façon de filmer «le cul des chevaux» – c'était son expression – parce que dans les westerns américains on voyait les chevaux de face ou de profil mais Leone les montrait toujours de dos. Ça avait beaucoup plu à Sergio. Quant à moi, il savait que j'étais passionné de westerns et que je connaissais particulièrement bien les films de Sam Peckinpah. Pendant l'écriture de notre traitement de 60 pages, je me suis acheté une grosse ceinture avec un holster, et je m'entraînais à dégainer devant le miroir. Comme un gamin !

Votre premier film, «L'oiseau au plumage de cristal» (1970), affirme d'emblée un imaginaire très particulier, qui plonge dans l'inconscient

THE KOBAL COLLECTION/AURIMAGES - LEONARDO CENDAMO/LEEMAGE

et les pulsions de mort... D'où viennent-elles ?

Je porte en moi des récits, et dans ces récits, il y a bien entendu de la violence que je puise dans ma propre part d'ombre. Je considère comme une chance, un cadeau de Dieu, cette capacité que j'ai à dialoguer avec mon côté obscur. Tant de gens ne se rendent même pas compte qu'ils ont une part d'ombre. J'espère avec mes films aider chacun à entrer en contact avec son propre inconscient. Je me réfère beaucoup au concept d'« inquiétante étrangeté », à l'interprétation des rêves et à l'œuvre de Freud en général, car c'est lui le penseur majeur de notre modernité. Il a bouleversé les arts, et on ne peut pas faire du cinéma sans le connaître en profondeur.

Elle est très freudienne, d'ailleurs, votre trilogie des mères – « Suspiria » (1977), « Inferno » (1980)



Mère infernale. « Suspiria » (1977) est le film le plus célèbre du cinéaste. Luca Guadagnino en a fait un remake en 2018.



Traumas. « Quatre mouches de velours gris » (1971), avec Jean-Pierre Marielle en détective privé, clôt sa trilogie animalière.



Tourments. L'expérimental « Ténèbres » (1982) raconte l'histoire d'un écrivain en proie à un tueur en série inspiré par ses œuvres.

« Tarantino m'a imité sur toute la ligne ! Ce sont mes mains qu'on voit dans "Les frissons de l'angoisse" quand la caméra cadre le geste de l'assassin. »

L'été sera Argento

Après le remake de « Suspiria » par Luca Guadagnino et la rétrospective, début juillet, au Festival de La Rochelle, l'Italien a droit à plusieurs programmations exceptionnelles dans les salles françaises. Pour mieux comprendre son univers, il faut voir le passionnant documentaire de Jean-Baptiste Thoret, « Dario Argento : soupirs dans un corridor lointain ». Les Films du Camélia ressortent également en version restaurée « Quatre mouches de velours gris » (1971), dans lequel Jean-Pierre Marielle campe un détective privé plus malin qu'il n'y paraît. Troublant, le film plonge dans les traumas du passé, tandis que le plus expérimental « Ténèbres » (1982), impressionnant exercice de style monochromatique, montre un créateur rattrapé par ses démons, réels et métaphoriques. Vertige assuré. F. C.

et « La troisième mère » (2007) – où la figure maternelle est associée à la destruction !

Et à la douleur. Je me suis inspiré d'un passage du « Suspiria di Profundis » de Thomas De Quincey, un auteur du XIX^e siècle que l'on connaît surtout pour ses « Confessions d'un mangeur d'opium anglais ». Il évoque ces trois mères de façon allusive : l'une apporte la mort, l'autre la douleur, la dernière le désespoir. J'ai donc consacré un film à chacune de ces mères. Vous avez vécu le mouvement #MeToo de façon très particulière puisque votre fille Asia en a été une protagoniste essentielle...

Je ne veux rien en dire, sinon que ma fille Asia a traversé des épreuves particulièrement dures et montré beaucoup de courage. En tant que cinéaste, je travaille mieux avec les femmes, elles sont plus à l'aise que les hommes avec l'inconscient et ses ténèbres.

Quand Uma Thurman a évoqué son conflit avec Quentin Tarantino sur « Kill Bill », elle a révélé que pour les plans où elle se faisait étrangler, le cinéaste avait lui-même fait le geste. Vous pouvez comprendre ?

Il m'a imité sur toute la ligne ! Ce sont mes mains qu'on voit dans « Les frissons de l'angoisse » quand la caméra cadre le geste de l'assassin. La raison est simple : j'avais pris un figurant qui ne s'en sortait pas. Pour lui montrer, j'ai fait le geste moi-même, c'était précis et on a utilisé le plan. Par la suite, j'ai gardé cette habitude de « jouer » les mains du coupable. Tarantino a tout simplement fait la même chose.

Pourquoi tant de sorcières dans vos films ?

Je ne les vois pas comme des femmes réelles, mais comme des inventions culturelles. Je les aime chez Poe, chez Lovecraft. Les traités de sorcellerie sont de véritables créations artistiques. Je sais de quoi je parle car j'ai beaucoup fréquenté – et ça m'arrive encore – un lieu très particulier ici à Rome, la Biblioteca Angelica. Elle se trouve près de la piazza Navona, collée à l'église Sant'Agostino. Dans cette bibliothèque – qui est immense, une œuvre du grand architecte Vanvitelli –, il n'y a aucun livre récent, mais des ouvrages rares, très anciens, interdits par le Saint-Office dans les siècles passés... Ceux qu'on n'a pas brûlés ! J'y ai passé des journées entières à étudier l'alchimie, la magie, la sorcellerie, le satanisme, dans des grimoires du XIII^e ou du XIV^e siècle. J'aime les symboles, les mystères, les jeux de piste, et j'ai truffé mes films des trouvailles que je glane dans ces textes étranges, profondément perturbants. A chacun de les repérer et de leur donner sens.

Vous percevez-vous comme une sorte de médium, vous qui avez souvent mis en scène des personnages qui font le pont entre les sphères du visible et de l'invisible ?

Parfois, j'ouvre la fenêtre et j'attends que l'idée apparaisse. Pour moi, une idée ce n'est pas abstrait, ni brumeux. C'est quelque chose de concret, un objet invisible dans l'air, des molécules. Donc je me mets à la fenêtre, j'attends que l'idée vienne à moi. Et elle vient ■

cinéma



CAROLINE CHAMPETIER
a collaboré notamment avec
Jean-Luc Godard, Jacques
Doillon, Benoît Jacquot
et Xavier Beauvois.

Et Caroline Champetier entend bien être le maître d'œuvre de l'image tout au long de ce processus complexe. « Rien ne m'échappe ! », souligne-t-elle. Si l'on considère qu'un film est une fabrication en trois étapes – l'écriture, le tournage, puis le montage –, alors je suis l'alter ego du cinéaste au moment du tournage. Toutes les questions de mise en image, de rythme d'images, de valeurs de plans et de lumière passent par moi. De même que les phrases passeront par le scénariste et que le choix d'un raccord ou la durée d'une séquence passeront par le monteur. C'est extrêmement précis, une valeur de plan : dans quelle séquence s'approche-t-on ou non d'un acteur ? Qu'est-ce qu'on regarde du visage et du corps ? »

LES ANNÉES POST-68

Cet art, Caroline Champetier l'a appris auprès des plus grands : les « dinosaures de la Nouvelle Vague », comme elle appelle affectueusement Jean-Luc Godard et Jacques Rivette, mais aussi leurs « neveux » – Philippe Garrel, Benoît Jacquot, André Téchiné – et, enfin, ceux de sa génération : Xavier Beauvois, Arnaud Desplechin, Leos Carax... Son long parcours raconte ainsi l'histoire du cinéma français, mais aussi le combat des femmes pour s'imposer dans ce métier, l'évolution des techniques et, par là même, sa bataille contre une image entièrement fabriquée : « Le cinéma est là pour témoigner du réel, même s'il le décale, même s'il le poétise. »

C'est par la politique que Caroline Champetier est venue au cinéma. Il est vrai que l'époque s'y prêtait. « On était dans les années post-68, j'étudiais les lettres en hypokhâgne, je militais dans un groupuscule trotskiste et on m'a dit : "Puisque tu aimes les concours, passe celui de l'Idhec" (Institut des hautes études cinématographiques, devenu la Femis en 1988, ndlr). » En « bon soldat », elle investit ainsi le front culturel. « Mais je ne venais pas d'une

Une chef op prend la lumière

La directrice de la photographie Caroline Champetier travaille avec les plus grands cinéastes depuis près de 40 ans. À l'honneur du prochain Festival de La Rochelle, elle revient sur son parcours et nous raconte un métier méconnu du grand public.

On rencontre Caroline Champetier dans l'effervescence de la préparation du prochain film de Leos Carax, *Annette*, une comédie musicale dont le tournage débutera en août. C'est sa troisième collaboration sur un long métrage avec le réalisateur de *Holy Motors*. Les défis techniques s'annoncent de taille, de quoi enthousiasmer la directrice photo ! « Carax est un cinéaste qui construit un monde. Cene sont pas seulement des acteurs

et un lieu. Les décors, c'est du compositing (technique qui consiste à mélanger plusieurs sources d'images pour obtenir un plan unique, ndlr), quelque chose qu'il faut concevoir en se disant que cela va marcher, par exemple un bateau dans la tempête alors que l'on est en studio. C'est une exigence de fabrication dont je ne connais pas d'équivalent en France. Il faut trouver l'équilibre juste entre l'intention, qui n'est pas réaliste mais poétique, et la véracité. »

famille particulièrement cinéophile. Mon père était toutefois architecte, il était donc dans la pulsion scopique ! », autrement dit le plaisir de regarder, tel que défini par Sigmund Freud.

COMBAT DE FEMME

À l'Idhec, où souffle un vent de liberté – « c'est l'avènement du documentaire, en tout cas du regard sur l'extérieur et non sur l'intérieur » –, la jeune femme opte pour la formation de chef opérateur, l'autre appellation du métier – le masculin est alors de rigueur. Années 1970 et MLF obligent, la question de l'accession des femmes à des postes techniques émerge. « La seule directrice de la photo était alors Nurith Aviv. Elle était israélienne, avait fait son service militaire, manié un fusil et n'était donc pas inhibée par les outils. Je me suis dit : "Si cette petite femme fait ce métier-là, alors moi aussi." »

Caroline Champetier a trouvé sa place, l'endroit d'où regarder le monde. Et côtoie très vite les géants du 7^e art. De William Lubtchansky, « maître du contraste », qu'elle assiste au sortir de l'Idhec, notamment sur *Shoah*, de Claude Lanzmann, elle apprend un art de l'éclairage « assez

baroque, qui n'a pas peur des ombres ». Avant de passer, sous l'influence notamment de l'Espagnol Néstor Almendros, à « une lumière plus douce, réfléchie, qui n'est pas caravagesque, si l'on veut faire une comparaison picturale, mais plus proche de celle de Vermeer ». Ce changement procède aussi « d'un grand désir de travailler la photogénie », de s'attacher en particulier à « la fragilité du visage des actrices ». « La photogénie, c'est de la physique, c'est la façon dont on regarde quelque chose et dont on lui donne son existence. La peau est une chose extraordinaire que le numérique n'a pas encore totalement saisie, alors que les 100 ans de travail de Kodak ont fait que les dernières pellicules étaient des chefs-d'œuvre. » Mais, précise-t-elle, il ne faut pas confondre éclairage et lumière : « Ce n'est pas parce que l'on voit quelque chose qu'il y a de la lumière, la peinture nous l'apprend. Rares sont les films où il y a de la lumière. C'est une émotion extrêmement intime que la lumière, et le travail du directeur de la photo est d'amener la sienne propre, en rapport avec le récit. Pour ma part, j'aime beaucoup le rapport ombre-obscurité, je n'aime pas du tout les films où tout est éclairé. Comme je n'aime pas les situations où tout est éclairé. »

L'ALCHIMIE AVEC XAVIER BEAUVOIS

Quand elle parle de son travail, Caroline Champetier insiste également sur la dimension collective, sur cette alchimie qui naît du « triangle technique-artistique-humain ». Elle se décrit comme « un chasseur de sentiments » : « Face aux acteurs, nous sommes sans mots, car on ne leur parle pas, ou très peu. Eux produisent du sentiment, sans qu'à l'avance on sache quoi. Nous sommes donc les premiers récepteurs de cette émotion. » Une écoute quasi métaphysique. Une alchimie précieuse comme celle qui s'est produite sur le tournage de *Des hommes et des dieux* (2010) de Xavier Beauvois. « Le sujet nous imposait quelque chose de trop rare chez les gens de cinéma : l'humilité. Tous, nous étions dans un état de réception, d'où l'intensité et la justesse qui émanent du film. Quelque chose d'organique est advenu entre tous les intervenants. C'est cela qui fait un grand film. »

FRÉDÉRIC THEOBALD



Tous à La Rochelle !

Outre Caroline Champetier seront honorés en leur présence, au prochain Festival de La Rochelle, les réalisateurs Jean-François Laguionie, Jessica Hausner et Elia Suleiman.

Cette 47^e édition propose aussi de redécouvrir des classiques ou des œuvres plus méconnues, signées Arthur Penn, Kira Mouratova ou Kenji Mizoguchi.

Festival La Rochelle Cinéma

Du 28 juin au 7 juillet 2019

www.festival-larochelle.org

28 JUIN 2019

28 | CULTURE

Caroline Champetier, la couleur des sentiments

FESTIVAL La Rochelle Cinéma salue la brillante directrice de la photographie de Godard, Beauvois ou Carax.

Elle a une vision particulière, en quadrichromie : un pouvoir séparateur des couleurs plus important que la moyenne, « qu'on ne trouve que chez les femmes et les oiseaux », explique-t-elle. Un peu agressif dans la vie, mais utile dans le métier de chef opérateur, pour la précision de l'étalonnage. Pourtant, ce n'est pas ce qui a décidé Caroline Champetier, née en 1954, à devenir une pionnière dans la direction de la photographie, option de l'Idhec (Institut des hautes études cinématographiques devenu la Femis) essentiellement masculine dans les années 1960.

« Je voulais faire un métier d'homme, aller là où la machine se maîtrise. Il y avait une part de virilité en moi, je voulais en découdre ! », dit cette intrépide, à laquelle le 47^e Festival La Rochelle Cinéma rend hommage. Elle est entrée à l'Idhec « sans passé cinématographique. Pour moi, le cinéma c'était la machine qui enregistre des images, et je voulais savoir comment ça marche. Mais les choses ne sont jamais aussi rationnelles. Le cinéma vous prend autant que vous le prenez, et chaque film, chaque metteur en scène, est un chemin. »

Elle en aura fait du chemin, de Godard à Leos Carax, avec qui elle prépare actuellement *Annette*, un conte musical où Adam Driver, comique de stand-up et Marion Cotillard, chanteuse lyrique, seront parents d'une marionnette un peu Pinocchio. La lumière, le cadre, le rythme, ces trois composantes du métier de chef-op exigent certes des réglages minutieux, mais surtout un art de l'interprétation auquel Caroline Champetier apporte une sensibilité rare. « Musical, Caroline, musical... », lui disait Lubtchansky quand il fallait varier la netteté ou l'intensité de la lumière. L'émotion affleure aussi dans le staccato ou le legato d'un cadre : « On peut cadrer comme un coup de fusil ou

comme un regard amoureux », dit Caroline Champetier, qui se considère comme une interprète soliste des partitions cinématographiques.

Très vite elle a dépassé la technique. Elle a eu la chance de rencontrer des maîtres qui lui offraient un horizon plus librement poétique. « À l'Idhec, j'avais un professeur de sensimétrie, Claude Léon, directeur du laboratoire LTC et grand ami de Boris Vian. Ce physicien et chimiste de haut niveau ne parlait pas un langage mathématique. Avec lui, je me suis sentie autorisée à ne pas rester enfermée dans des codes. » Puis elle a été l'assistante de William Lubtchansky, avant d'être embauchée par Godard en 1986. « Il en avait



« Je voulais faire un métier d'homme, aller l

Le cinéma aborde à La Rochelle

Le 47^e Festival international de La Rochelle s'ouvrira vendredi 28 juin avec l'avant-première de *It Must Be Heaven* d'Elia Suleiman, et se tiendra jusqu'au 7 juillet. Le réalisateur palestinien fait partie des invités de l'année, avec Caroline Champetier, Jean-François Laguionie, créateur de dessins animés à la subtile

poésie, ou Dario Argento, maître du fantastique. Marraine de cette édition, la superbe Alexandra Stewart accompagnera aussi la rétrospective consacrée à Arthur Penn : elle a joué dans *Mickey One* aux côtés de Warren Beatty. Le réalisateur du *Gaucher* (1958) et de *Little Big Man* (1970) est célébré par un cycle de dix films.



FRED DUFOUR/AFP

là où la machine se maîtrise», se souvient Caroline Champetier (ici, à Paris, en 2014).

ras le bol des rapports avec les techniciens, il a dû se dire qu'avec une fille, ce serait différent. Ce n'était pas, d'un côté, moi, qui avais un savoir, de l'autre, lui, qui l'utilisait. On fonctionnait comme un petit laboratoire. Il disait "Regardons", et on avançait ensemble. Passer deux ans à penser des images avec Godard, c'est fabuleux ! »

Une exigence ombrageuse

Pour Caroline Champetier, la grande leçon de Godard, c'est le cadre. « Il pose une caméra, il choisit une hauteur, une focale, le plus souvent 35 ou 50 mm. Et il a une façon unique de vivre dans le cadre et de le déborder. Le cadre pour lui est un carrefour, l'endroit où les énergies convergent ou diver-

gent. » Et les acteurs ? Une enfant de 4 ans l'a fait entrer dans la compréhension intime de leurs métamorphoses : l'inoubliable petite Ponette de Jacques Doillon (1996). « Alors qu'on cherche souvent à faire oublier la caméra pour capter les enfants, Doillon avait choisi une caméra énorme, établissant une frontière nette entre leur monde et le nôtre. Et on voit une enfant travailler avec ses émotions profondes, même si elle n'en est pas toujours consciente. » Au cours de quelque 70 films, Caroline Champetier a accompagné et magnifié des cinéastes aux personnalités et aux styles très divers, Claude Lanzmann, Philippe Garrel, Benoît Jacquot, Anne Fontaine, Margarethe von Trotta... Certains étaient difficiles, elle a essuyé des colères de Godard, de Lanzmann, et ne s'en formalise pas : « J'ai le respect de ça : ils sont dans leur monde, ils prennent des risques dingues... » Elle a le même niveau d'exigence ombrageuse.

Aux deux extrémités de son spectre stylistique, il y a le réalisme spiritualisé de Xavier Beauvois (qui lui a valu le César de la photographie pour *Des hommes et des dieux*, en 2016), et l'imaginaire onirique de Leos Carax, « si rare dans le cinéma français, où *Lumière a prévalu sur Méliès* ». Mais toujours il s'agit de traduire sensiblement une vision rêvée : « Et c'est comme un atterrissage dangereux. » ■

Autres classiques à l'honneur : Victor Sjöström, figure du cinéma muet suédois, et la réalisatrice ukrainienne Kira Mouratova, décédée en 2018. On rendra aussi un hommage musical au compositeur François de Roubaix. Les comiques seront au rendez-vous avec Louis de Funès et Jim Carrey. **M.-N.T.**
festival-larochelle.org

13 NOVEMBRE 2019

Culture & Savoirs

CINÉMA

Jessica Hausner, ou l'ombre du doute

Le festival de La Rochelle a revisité au cours de l'été le travail de la réalisatrice autrichienne.

LITTLE JOE

Jessica Hausner

Autriche, Royaume-Uni, Allemagne, 2019, 1 h 45

Quelle belle opportunité nous a été donnée de revoir les films de Jessica Hausner, au cours d'une rétrospective! *Lourdes*, avec Sylvie Testud, candidate au « miracle » en fauteuil à roulettes, *Amour fou*, à propos des extravagances du poète allemand Heinrich von Kleist, *Little Joe*, en compétition au dernier Festival de Cannes... Jessica Hausner est hantée par ce concept paradoxal qui consiste à créer des images dont l'interprétation ne permet en aucun cas d'affirmer une unique vérité. Jessica est née dans une famille de peintres, que ce soit sa mère, Anne, ou sa demi-sœur, Xenia, mais surtout son père, Rudolf Hausner, « qui aimait raconter des histoires avec des images décalées » dans un style désigné sous le terme de « réalisme fantastique ». Le style cinématographique de Jessica Hausner vient de là dans sa manière de réaliser des cadres très composés, des mouvements de caméra chorégraphiés, dans lesquels les acteurs se déplacent telles les pièces d'un jeu d'échecs dont le tablier serait à l'image d'une société aux règles strictes. Alice, dont le rôle est tenu par Emily Beecham, qui a reçu le prix d'interprétation féminine à Cannes, comme une héroïne de conte de fées, est phytogénéticienne. Elle invente une plante dont le pollen doit rendre heureux, en nomme un exem-

plaire, Little Joe, du nom de son jeune fils, à qui elle l'offre. Le changement de comportement de Joe pose alors question mais nous n'aurons jamais de réponse. Les personnages des films de Jessica Hausner sont archétypiques, hors de tout contenu psychologique, et permettent ainsi de développer plusieurs propositions au sein d'un univers par essence irrationnel. Au pays de Freud, les troubles de comportement émotionnels se devraient d'être résolus par la parole. Mais, aux temps des manipulations génétiques, dans la médecine, l'alimentation ou tout autre domaine du quotidien, le mystère règne et la théorie du complot, encouragée par toutes sortes de technologies, n'est pas loin. *Little Joe* pose la vraie question du bonheur à l'aide d'images libres. Et si le fait que les êtres qui nous sont proches changent de comportement ne venait-il pas simplement du fait que nous ne les connaissons pas aussi bien que nous le croyons? ●

M. L.

Lire également l'entretien avec Jessica Hausner sur [l'Humanité.fr](http://l'Humanite.fr)

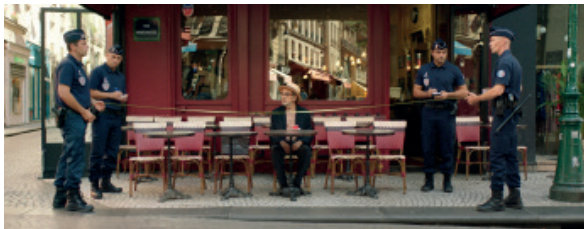
TRAVELLINGUE

27 JUIN 2019

ELIA SULEIMAN INVITÉ D'HONNEUR À LA ROCHELLE

LE 47E FESTIVAL LA ROCHELLE CINÉMA OUVRIRA LES FESTIVITÉS LE VENDREDI 28 JUIN AVEC LA DIFFUSION EN AVANT-PREMIÈRE DE IT MUST BE HEAVEN, LE DERNIER FILM D'ELIA SULEIMAN.

Du 28 au 7 juillet, le Festival La Rochelle Cinéma propose une belle affiche. Et attaque par le dernier film d'Elia Suleiman. Ayant reçu un prix Mention spéciale au dernier Festival de Cannes, *It Must Be Heaven* est une histoire comme le cinéaste palestinien sait les tricoter.



It must be heaven

Le pitch ? ES fuit la Palestine à la recherche d'une nouvelle terre d'accueil, avant de réaliser que son pays d'origine le suit toujours comme une ombre. La promesse d'une vie nouvelle se transforme vite en comédie de l'absurde. Aussi loin qu'il voyage, quelque chose lui rappelle sa patrie. Dans ce conte burlesque explorant l'identité, la nationalité et l'appartenance,

Elia Suleiman pose une question fondamentale : où peut-on se sentir « chez soi » ? Ce film sortant le 4 décembre en France, La Rochelle permet ainsi au public de le découvrir lors d'une vraie avant-première.

Pour cette nouvelle édition, le Festival aura pour marraine Alexandra Stewart. Outre l'hommage au cinéaste palestinien, le Festival aura, cette année, une brochette d'invités très différents : Jonathan Beaulieu-Cyr, Renaud Lessard, Valérie Mréjen, Jacky Goldberg, Anton Máni Svansson, Benjamín Naishtat, Christophe Gans et Dario Argento.



Chambre 212

Le dimanche 7 juillet, pour sa soirée de clôture, *Chambre 212*, le nouveau film de Christophe Honoré, sera lui-aussi proposé en avant-première en sa présence et avec celle de son actrice Chiara Mastroianni (ce drame sortira le 9 octobre au cinéma). Le pitch ? Après vingt ans de mariage, Maria décide de quitter le domicile conjugal. Une nuit, elle part s'installer dans la chambre 212 de l'hôtel d'en face. De là, Maria a une vue plongeante sur son appartement, son mari, son mariage. Elle se demande si elle a pris la bonne décision. Bien des personnages de sa vie ont une idée sur la question, et ils comptent le lui faire savoir.

On le voit à travers ces deux exemples, le festival de La Rochelle chasse toujours large dans sa programmation.

28 JUIN 2019

200 FILMS EN VITRINE AU FESTIVAL LA ROCHELLE CINÉMA

Du 28 juin au 7 juillet, la 47e édition rendra notamment hommage à Dario Argento, Caroline Champetier, Jessica Hausner, Jean-François Laguionie et Elia Suleiman



It must be heaven d'Elia Suleiman

Ouverture aujourd'hui du 47e Festival La Rochelle Cinéma, une manifestation non-compétitive populaire (86 000 entrées l'an dernier) offrant un menu de qualité très éclectique. Jusqu'au 7 juillet, la manifestation (dont la marraine 2019 est l'actrice canadienne **Alexandra Stewart**) présentera environ 200 films, dont en ouverture le primé cannois *It Must Be Heaven* d'**Elia Suleiman**. Le festival rendra d'ailleurs hommage en leur présence non seulement au cinéaste palestinien (avec une projection de l'intégrale de ses quatre longs métrages), mais également au réalisateur cinéaste culte italien **Dario Argento** (avec neuf de ses films et le documentaire *Dario Argento : Soupirs dans un corridor lointain* de **Jean-Baptiste Thoret**), à la directrice de la photographie française **Caroline Champetier** (sept films), à la cinéaste autrichienne **Jessica Hausner** (l'intégrale de ses cinq longs dont *Little Joe* qui a remporté en mai le prix d'interprétation féminine à Cannes) et au réalisateur d'animation français **Jean-François Laguionie** (huit courts et six longs dont en avant-première *Le voyage du prince* qu'il a coréalisé avec **Xavier Picard**).

L'affiche inclut aussi entre autres un zoom sur le cinéma islandais avec 13 films réalisés depuis 2008 (dont *A White, White Day* de **Hlynur Pálmason** qui a valu à l'acteur **Ingvar E. Sigurðsson** le prix Révélation de la Semaine de la Critique cannoise 2019), dix films muets du Suédois **Victor Sjöström** (dix films), des rétrospectives dédiées à l'acteur franco-américain **Charles Boyer** (cinq films), au cinéaste américain **Arthur Penn** (dix films) et à la réalisatrice ukrainienne **Kira Mouratova** (six films), et un section «Mimiques en folie» avec **Louis de Funès** (dix films) et **Jim Carrey** (six films).

Au rayon «Ici et ailleurs» avec les coups de cœur de l'année en 46 films se distingue une vague de titre cannois : *Atlantique* de **Mati Diop**, *Les Misérables* de **Ladj Ly**, *Portrait de la jeune fille en feu* de **Céline Sciamma**, *Bacurau* du duo brésilien **Kleber Mendonça Filho - Juliano Dornelles**, *Le traître* de l'Italien **Marco Bellocchio**, *Roubaix, une lumière* d'**Arnaud Desplechin**, *Les siffleurs* du Roumain **Corneliu Porumboiu**, *Sorry We Missed You* de l'Anglais **Ken Loach**, *Viendra le feu* du franco-espagnol **Oliver Laxe**, *Chambre 212* de **Christophe Honoré**, *Alice et le maire* de **Nicolas Pariser**, *Une fille facile* de **Rebecca Zlotowski**, *Oleg* du Letton **Juris Kursietis**, *Tlamess* du Tunisien **Ala Eddine Slim**, *Vif-argent* de **Stéphane Batut**, *L'angle mort* de **Patrick-Mario Bernard** et **Pierre Trividic**, et les documentaires *Être vivant et le savoir* d'**Alain Cavalier** et *Kongo* du duo **Hadrien La Vapeur - Corto Vaclav**. A signaler également les films roumains inédits en France *Monsters* de **Marius Olteanu** et *A Decent Man* de **Hadrian Marcu**, mais aussi le long métrage d'animation *L'extraordinaire voyage de Marona* de leur compatriote **Anca Damian**, *Le mariage de Verida* de l'Italienne **Michela Occhipinti**, *Stitches* du Serbe **Miroslav Terzić**, *The Souvenir* de l'Anglaise **Joanna Hogg**, le documentaire néerlandais *Miel-Emile* de **Peter van Houten**, sans oublier *Rojo* de **Benjamín Naishtat**, *Belmonte* de **Federico Veiroj**, *Monos* d'**Alejandro Landes** ou encore le documentaire *Talking About Trees* de **Suhaib Gasmelbari**.

La Traversée de l'Atlantique à la rame de Jean-François Laguionie (1978)

Par Marie-Pierre Lafargue, intervenante cinéma en milieu scolaire

Le peintre de la mer

Initié au cinéma d'animation par Paul Grimault (*Le Roi et l'Oiseau*, 1980), Jean-François Laguionie réalise ses premiers courts-métrages au début des années 1960. Au dessin et à l'aquarelle, ce peintre-cinéaste compose des univers poétiques peuplés de personnages en papier découpé, le plus souvent des figures d'artistes et de vagabonds, des individus solitaires en quête de grands espaces. Dans *La Traversée de l'Atlantique à la rame*¹ – Palme d'or du court-métrage au festival de Cannes en 1978 – il met le couple à l'épreuve du temps. Amoureux de la mer, de ses bateaux, de ses rivages (*L'île de Black Mór*, 2004 ; *Louise en hiver*, 2016), il développe patiemment les formes errantes et les thèmes aventureux qui lui sont chers et qui traversent l'ensemble de son œuvre.

Jean-François Laguionie travaille aujourd'hui sur deux nouveaux films. Une rétrospective de son œuvre est programmée au Festival international du film de La Rochelle en juin 2019.

Une métaphore de la vie de couple

Au début du ^{xx}e siècle, Adélaïde et Jonathan Akenbury quittent les États-Unis pour une traversée de l'océan Atlantique à bord d'une petite barque baptisée « Love and courage ». Le *Daily Star* finance le projet ; la foule acclame le jeune couple fougueux. Le voyage commence et l'événement populaire se transforme en une aventure solitaire. Liés l'un à l'autre par une corde et réunis dans chaque plan, les amoureux rament à l'unisson le jour et jouent de la musique quand vient la nuit. Leur ritournelle scande la répétition des jours. Usant allègrement des ellipses, Jean-François Laguionie transforme les années en minutes tandis que les amants perdent peu à peu de vue leur quête et leur destination.

Le temps, tel une poignée de sable, se dissout dans la mer tandis que les dates annotées dans le journal de bord et la transformation physique des corps font office de marqueurs temporels. Les rides assèchent les visages qui s'enlaidissent. La fusion initiale laisse place à l'indifférence, à la colère et à la violence, autant d'émotions incarnées par le paysage lors de séquences cauchemardesques. L'impossibilité de la vie à deux se traduit alors par la traversée d'un cimetière de bateaux et seule l'apparition finale de la mort vient apaiser les deux vieillards qui se laissent enfin porter par les flots.



Un huis clos océanique

Le grand large, plein de promesses de paix et d'aventures, prend peu à peu la forme d'un lieu absurde qui mène les personnages au bord de la folie : le trait se fait moins rond ; les sons de la harpe et de la clarinette se mettent à grincer ; des éléments fantastiques surgissent ; les couleurs douces et chaudes laissent place à un océan noir et hostile. Les scènes nocturnes envahissent l'espace filmique tandis que chaque élément de la mise en scène concourt à séparer le couple pourtant confiné dans sa fragile embarcation. Isolés dans un désert, Jonathan et Adélaïde se disputent : dos à dos, ils rament en sens contraire, contraignant leur barque à l'immobilité pendant des semaines.

Alors que les images accusent la désagrégation des rapports intimes, la voix *off* des personnages, relatant les annotations du journal de bord, continue de décrire une vie harmonieuse. Cette double narration, signe d'aveuglement et de masque social, se double d'un amer constat : la déliquescence du couple le conduit à la destruction de tout lien social. Dans la séquence du naufrage du Titanic qui marque une rupture narrative forte, Adélaïde et Jonathan refusent leur aide aux rescapés qui tentent de grimper dans leur barque, les condamnant à la noyade. Aliénée par un profond déni, la jeune femme déplorera cependant leur disparition.

De son écriture singulière et poétique, Jean-François Laguionie sonde la complexité de l'âme humaine, prise dans des courants contraires, et interroge le sens de la vie à deux.

1. Lien vers le court-métrage : <https://youtube.com/watch?v=w1v-t5Uz6I>

LA DÉCOUVERTE _____



7 JUIN 2019

LA ROCHELLE

**Festival
international
du film
de La Rochelle**

Du 28 juin au 7 juillet.

05 46 52 28 96

festival-larochelle.org

Le cinéma islandais sera mis à l'honneur avec pas moins de 12 films projetés, dont *Back Soon* de Sólveig Anspach et *Des chevaux et des hommes* de Benedikt Erlingsson. Un hommage sera également rendu à Dario Argento, Caroline Champetier, Jean-François Laguionie et Elia Suleiman, invités du festival.

3 JUILLET 2019

Abdel chante Brel

DOCUMENTAIRE À Hendaye, Lætitia Mikles filme Abdel Khellil, un loueur de voitures transcendé par les chansons de Brel. Un portrait bluffant et émouvant

47^e FESTIVAL
LA ROCHELLE
CINÉMA

Agnès Lanoëlle
a.lanoelle@sudouest.fr

Cette après-midi à 17 h 30, il faut courir voir « Que l'amour », un documentaire signé Lætitia Mikles. À Hendaye dans le Pays basque, la réalisatrice a filmé Abdel Khellil, un loueur de voitures transcendé par les chansons de Brel, au point de se produire sur scène, sans jamais avoir pris un seul cours de chant. « Comme dans tous les films noirs, il y a ce moment où le héros rencontre l'amour », explique Lætitia Mikles. « Que l'amour » dresse le portrait d'un jeune homme qui se révèle à lui-même grâce à un coup de foudre, alors que rien ne l'y destinait. Originaire d'Alger, arrivé à l'âge de 3 ans à Paris et élevé par une mère employée de ménage, Abdel Khellil a connu quelques galères, plein de petits boulots et franchit parfois la ligne rouge.

Dans « Que l'amour », son bagout, son audace et son talent pour se mettre dans la peau de son héros explosent à l'écran. Et que dire de son capital sympathie ! La caméra de Lætitia Mikles filme autant le parcours d'un homme qui se découvre que la force de l'art qui surgit là où on ne l'attend pas. Surprise du chef aujourd'hui : après la projection du film à 17 h 30, salle bleue, Abdel Khellil sera là en chair et en os, pour donner un mini-concert.

« Sud Ouest » Comment avez-vous rencontré Abdel Khellil qui est le personnage principal de votre documentaire ?

Lætitia Mikles. Je l'ai rencontré il y a plus de trois ans lors de la soirée de clôture du festival d'Hendaye où j'étais en compétition avec un court-métrage. Il était à l'affiche d'un concert : « Abdel chante Brel ». J'aime beaucoup Brel et, en général, je déteste quand on reprend ses chansons. Sur le moment j'ai pensé « ce n'est qu'un moment difficile à passer ».

Et ce ne fut finalement pas un moment difficile à passer ?

En fait, il est arrivé sur scène, sans musicien, il avait une présence incroyable, une sincérité. Il y avait cette idée d'être le plus proche des versions de Brel tout en laissant transparaître sa personnalité. Il n'essayait pas de se comparer à Brel. Je me suis tout de suite dit « Tiens c'est intéressant ». Avec un copain, on est allé discuter avec lui en mode groupe, on a rigolé, il avait beaucoup de bagout. Très vite, en creux, je me suis demandée pourquoi un jeune reprenait des chansons d'un type mort il y a quarante ans, pourquoi n'écouterait-il pas du rap comme les jeunes de son âge ? J'avais plein de clichés en tête et j'ai voulu en savoir plus.

Vous décidez d'en faire un sujet de cinéma. Qu'est-ce qui vous touche à ce point pour décider de le filmer ?

En effet, on peut interpréter un chanteur célèbre mais ne pas être un sujet de film. On se retrouve toujours un petit peu dans la personne qu'on filme. Quand on s'est rencontré, Abdel a eu cette réflexion qui a déclenché cette envie. Il m'a dit qu'il ne prenait pas forcément de plaisir à chanter, qu'il ne se trouvait jamais assez bien, que sur scène ça passait



Loueur de voitures la semaine, Abdel Khellil chante Brel le week-end. Un documentaire déroutant sur le pouvoir de la chanson par la réalisatrice Lætitia Mikles, à voir cette après-midi. PHOTO DR

comme un éclair, et qu'après, il n'était jamais content de lui, pourtant il recommençait toujours. Pourquoi ? Je me reconnais là-dedans, j'ai souvent envie d'arrêter mais je recommence. L'autre explication, c'est évidemment son parcours qui n'est pas facile et qui détonne : il est d'un milieu modeste, il a le bac mais file du mauvais coton, il se cherche... C'est comme s'il essayait plusieurs costumes (bon élève, borderline, vendeur de vêtements puis de voitures...) et, tout à coup, il enfle le bon costume. Il raconte, qu'un jour, on lui conseille de regarder une vidéo de Brel dont il ignore tout, que son cœur se met à bat-

tre, qu'il sourit sans s'en rendre compte, qu'il n'en dort pas la nuit. Il y a un déclencheur soudain, inexplicable. C'est intéressant les gens qui tombent amoureux, d'un amour pur et désintéressé. Brel a changé sa vie. C'est la démonstration que l'art peut donner la vie à quelqu'un.

Quand on incarne une personnalité aussi forte que Brel, qu'on cherche à l'imiter, qu'on habite son personnage, on prend toujours le risque d'être pathétique aux yeux de beaucoup. Et pourtant, Abdel n'est jamais ridicule. C'est la grande force de votre documentaire.

Il n'est pas ridicule parce qu'il est

très intelligent ! Abdel fait tout, tout seul, il se débrouille pour s'acheter son matériel professionnel, il trouve ses dates et fédère ses musiciens, il a une facilité de liens avec les autres, il embarque un tas de personnes qui lui donnent un coup de main... Au départ, reprendre des chansons de Jacques Brel ne devait être qu'une parodie. Là où cela aurait pu être une douce moquerie, lui, l'a pris très à cœur. Il n'est pas ridicule parce qu'il a un grand sens de la combativité, il tombe mais il se relève, il lève les obstacles, les contourne... Il n'est pas naïf ni ignorant, c'est tout le contraire. Ça ne peut que forcer l'admiration.

DANS LES ALLÉES DU FESTIVAL

On redécouvre le « french lover » Charles Boyer

CHIC Du côté des rétrospectives, le festival a eu envie de revenir sur la carrière exceptionnelle mais peut-être méconnue de Charles Boyer. Devenu le



Charles Boyer dans « Cluny Brown ». PHOTO DR

« french and great lover » attiré du public américain, il reste sur le devant de la scène des années 30 à 50, tenant entre ses bras les grandes actrices hollywoodiennes de Katharine Hepburn à Greta Garbo. Né à Figeac dans le Lot, Charles Boyer qui écrit et monte des pièces de théâtre, est vite convaincu de son destin d'acteur. Il finit par quitter son Quercy et se fait rapidement un nom sur les scènes parisiennes. Acteur chez Fritz Lang, Ernst Lubitsch ou Max Ophüls, il tourne dans plus de 70 films. Le festival présente cinq de ses longs-métrages dont « Le Bonheur » de Marcel L'Herbier et « Hantise » de George Cukor avec Ingrid Bergman. Patrick Cazals présente son documentaire « L'énigme Charles Boyer », cette après-midi à 16 heures, à la Médiathèque (entrée libre).

Une nuit ou presque avec « Rubber face »

MIMIKES Comme si Louis de Funès ne suffisait pas, l'équipe du festival a choisi Jim Carrey pour sa traditionnelle



L'actrice Mylène Demongeot à La Rochelle hier pour évoquer Louis de Funès et son travail sur les Fantômas. PHOTO ROMANUE AUGÉ

nuit – ou presque – ce samedi, dans la grande salle. Surnommé « Rubber Face » (tête de gomme), l'acteur comique américain sera à l'affiche de six films présentés de 10 heures (samedi) à 2 h 30 du matin (dimanche). Au programme : « Dumb and Dumber » de Peter Farrelly, « The Mask » de Chuck Russell, « The Truman Show » de Peter Weir, « Man on the Moon » de Miles

Forman, « Eternal Sunshine of the Spotless Mind » de Michel Gondry et « I Love you Philip Morris » de Glenn Ficarra et John Requa.

SUD OUEST.fr

Retrouvez sur notre site internet nos meilleures photos du festival La Rochelle Cinéma.

AUJOURD'HUI

9 H 30 : « Pat et Mat en hiver », de Mark Benes (2019), film d'animation, au Dragon.

10 H 15 : « Portrait de la jeune fille en feu » de Céline Sciamma (2019), en présence de la réalisatrice, au Dragon.

10 H 30 : « Little Big Man » d'Arthur Penn (1970), dans la grande salle, à La Coursive.

13 H 30 : « Le Château des singes » de Jean-François Laguionie (1999) film d'animation, au Dragon.

14 HEURES : « Fantômas se déchaine », d'André Hunebelle (1965), au Dragon.

14 HEURES : Le festival toute l'année en présence des 18 réalisateurs, à la salle bleue, (entrée libre).

16 H 15 : Rencontre autour de la cinéaste ukrainienne Kira Moutarova (1934-2018), animée par Eugénie Zvonkine, à Verdrière, à La Coursive.

20 HEURES : « Atlantique » de Mati Diop, en avant-première, (2019), dans la grande salle.

22 HEURES : « Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures », de Claude Lanzmann (2001), au Dragon.

5 JUILLET 2019

LA ROCHELLE CINÉMA: IT'S A MAD WORLD



Les Misérables, Ladj Ly

CINÉMA – Une guerre mondiale, une apocalypse nucléaire, une cité qui va craquer ... les films s'enchaînent à La Rochelle Cinéma et proposent une vision du monde ultra-anxiogène. Heureusement il y a Mylène Demongeot pour souffler quelques paillettes dorées sur la programmation.

Insoutenable chemin de croix

« On veut tous aider les autres, l'être humain est comme ça : on veut se faire du bien, pas se faire du mal, dans ce monde y a de la place pour tout le monde ». C'est sur cette déclaration humaniste (idéaliste ?) tirée du *Dictateur* de Chaplin que s'ouvre *Le Déserteur*, quatrième long-métrage du québécois Maxime Giroux (sortie nationale 21 août 2019) et ce sera bien la seule note optimiste du film.

Parcours initiatique, *Le Déserteur* nous conte le chemin de croix d'un Canadien en train de fuir une guerre (aux Etats-Unis) qui fait rage alors qu'il vient de remporter un concours d'imitation de Charlie Chaplin. Dans son échappée, le héros Philippe (magnétique Martin Dubreuil) rencontre tout ce que l'humanité compte de plus vil (les « méchants » sont interprétés entre autres par Redah Kateb, Sarah Gadon ou un Romain Duris à contre-emploi) et de plus opprimé (Soko dans un rôle de captive réduite à faire littéralement le chien !)

Sans repères spatiaux-temporels le film, *Le Déserteur*, possible dystopie d'inspiration biblique évidente, n'en pose pas moins un constat implacable sur notre monde actuel qui court à sa perte et pose en filigrane cette question : comment survivre au coeur d'un pays (les USA de Trump), d'un monde dont la folie gagne du terrain ?

Avec sa succession d'insoutenables visions de la guerre, pareilles à des images d'archives en noir et blanc, et de scènes narratives aux éclatants sépias, *Le Déserteur*, constat implacable sur les ravages du capitalisme, propose un cauchemar cinématographique très éprouvant. Et ce ne sont pas les grands espaces du Nevada magnifiés par la sublime photographie de Sarah Mishara qui laisseront du répit au spectateur : ceux de La Rochelle Cinéma sont sortis de la séance rincés, dubitatifs face ce film glaçant. Âmes sensibles s'abstenir.

Jusqu'ici tout allait bien

Récompensé du Prix du Jury au Festival de Cannes 2019, *Les Misérables*, premier long métrage – choc de Ladj Ly, a fait salle comble à La Coursive dimanche soir. Adapté d'un court-métrage éponyme nommé aux César en 2018, le film dépeint avec réalisme et authenticité une bavure policière en banlieue. Le pitch : alors qu'il est interpellé pour avoir volé un lionceau aux "gitans" du cirque voisin, un jeune garçon est la cible d'un tir de flash-ball par un membre de la BAC. La scène, filmée par hasard par le drone d'un jeune de la cité, va avoir des conséquences désastreuses pour tous.

De l'aveu de son réalisateur, ce film est un *vrai cri d'alarme* à l'adresse du président Macron pour qu'une bonne fois pour toute son « Plan Banlieue » propose de vraies solutions. Sans angélisme, ni préjugé, Ladj Ly filme le quotidien pourri de la banlieue de Montfermeil (Victor Hugo s'inspirait déjà de la commune de 9-3 pour y écrire son chef d'œuvre *Les Misérables*) où gamins des HLM et flics-cowboy dépassés par la réalité des cités « *jouent* » dramatiquement au western. Loin de son grand frère *La Haine*, film anti-flic de Mathieu Kassovitz sorti en 1995, *Les Misérables* trouve ses origines dans *Détroit* de Katryn Bigelow ou encore l'excellente série américaine *The Wire*.

Avec son incroyable maîtrise de la mise en scène, *Les Misérables* vous prend aux tripes dès ses premières images filmées dans un Paris en liesse lors de la victoire de la Coupe du Monde de foot 2018 jusqu'à ce fondu au noir final sur un adolescent, cocktail molotov à la main. Âmes sensibles s'abstenir ... encore une fois. Dans les salles le 20 novembre 2019.

Docteur Folamour, l'impeccable satire de Kubrick

Sorti en 1964, *Docteur Folamour* traite d'un sujet brûlant : la possibilité d'un holocauste nucléaire ... et 55 ans plus tard le sujet semble plus que jamais d'actualité dans ce monde où incompétence des politiciens de tout bord et absurdité criminelle des projets et des réalisations des complexes militaro-industriels n'ont pas pris une ride. #Trump, #CoréeduNord, #Iran ...

Adapté d'un roman de Peter George intitulé *Red Alert*, le 7ème film de Kubrick (sur une filmographie qui en compte 13), est un diamant tranchant et sombre, à l'humour désespéré. Il est vrai que Kubrick n'a jamais eu un regard très optimiste sur son contemporain. Hilarant que ce Folamour (d'ailleurs jusqu'à son titre original *Dr. Strangelove or: How I Learned to Stop Worrying and Love the Bomb*, réussissant ce tour de force d'éviter tous les écueils du film à thèse grâce à une mise en scène millimétrée et un script d'une rare intelligence. Sorti en pleine guerre froide, le film raconte comment le gouvernement américain tente d'éviter une crise mondiale alors qu'un général paranoïaque, Jack D. Ripper (en français Jack l'Éventreur), déclenche une guerre nucléaire contre l'URSS. Le Docteur Folamour est appelé à la rescousse pour éviter la destruction de la planète.

Le personnage du savant fou est interprété par l'IMMENSE Peter Sellers, qui joue également le rôle du président des États-Unis et d'un flegmatique général britannique. Le film lui doit bon nombre de ses éclats de rires. Utilisant la folie comique pour dénoncer les absurdités de la guerre, ce virtuose *Docteur Folamour* n'aura fait que très peu d'émules dans l'histoire du cinéma US : *M.A.S.H.*, *Good Morning*

Vietnam ou bien plus modestement *Tonnerres sous les tropiques* auront réussi eux aussi à combiner film de guerre et rires quant toute une ribambelle de films de guerre plombant à la Oliver Stone ont pullulé sur les écrans. N'est pas Stanley qui veut !



Mylène Demongeot ©Joel Saget

Ex-fan des sixties

De son idole de jeunesse, Dominique Besnehard a tiré un documentaire *Mylène Demongeot, la Milady du cinéma français* que la star présente, non sans émotion, ce mardi. : « *Je suis très touchée d'être ici à La Rochelle pour commenter ce documentaire qu'a réalisé ce grand amoureux des actrices. Il a souhaité réaliser ce documentaire sur moi car il a toujours été intrigué par mon parcours. Celui d'une*

star du cinéma qui met en parenthèse sa carrière pour se consacrer à son époux. » Ce moyen-métrage, elle ne souhaitera cependant pas le visionner à nouveau : « *Je la connais ma vie. Nous en parlerons ensemble, lors de la rencontre publique autour de Louis de Funès. »* adresse t-elle aux nombreux spectateurs dans la salle.

C'est par une Mylène débutante que le film s'ouvre. Une archive où l'intervieweur lui fait remarquer : « *Depuis 2 ans, vous êtes une vraie vedette et il semblerait que vous soyez toujours accessible, toujours aussi naturelle ...* ». Mylène éclate alors de rire : « *Pourquoi aurais-je du changer ? Je suis moi, je reste moi !* »

Entremêlant vidéos d'époque et entretiens d'aujourd'hui avec la comédienne, le producteur Besnehard tisse le portrait d'une Mylène bonne vivante, toujours en décalage avec ce qu'elle représente, avec ce que le star-system aurait aimé lui imposer. Elle, que l'on disait rivale n°1 de Brigitte Bardot, « *poupée blonde* » au regard franc et intelligent, comédienne au jeu vif et pluriel, aura connu une carrière originale parsemée d'éclipses et de moments de gloire. *Fantômas*, *Camping* ... L'image de Mylène Demongeot est associée à des comédies chères au cœur du public français. Le parcours de l'actrice française ne peut pourtant se résumer à ces deux films. La restauration récente de l'adaptation de Jean-Paul Sartre de la pièce d'Arthur Miller, *Les Sorcières de Salem* par la maison Pathé nous le rappelle. Et le documentaire surtout. *De Sois belle et tais-toi* d'Yves Allégret, aux côtés de Jean-Paul Belmondo et d'Alain Delon encore débutants, au 36, *quai des Orfèvres* en passant par *Les trois mousquetaires* de Borderie ...

Sans fard, l'actrice jette un regard sur sa vie personnelle et professionnelle, l'une n'allant jamais sans l'autre, et verse quelques larmes sur cette vie qui ne l'a pas épargnée. Indéfectible optimiste elle enjoint surtout le spectateur à savourer le présent. « *Le passé vous n'y pouvez plus rien, le futur vous n'en savez rien, alors profitez du temps présent !* »

Cédric Chaory

30 JUILLET 2019

L'ACCOUCHEMENT DE SOI : UNE COMÉDIE DOUCE-AMÈRE

Javier Belmonte est un peintre qui vit seul, séparé de sa fille et de la mère de celle-ci. L'arrivée prochaine d'un petit frère pour sa fille bouscule encore la donne, aussi bien pour elle que pour son père.

Par Cédric Lépine



“Belmonte” de Federico Veiroj © DR

47e Festival La Rochelle Cinéma 2019 : Belmonte de Federico Veiroj

Belmonte est le quatrième long métrage de Federico Veiroj alors que son cinquième *Así habló el cambista* est déjà en postproduction. Le film a fait le tour des festivals internationaux après avoir débuté à San Sebastián et Toronto. Le festival cinéphile de La Rochelle ne pouvait pas laisser cette perle ouvertement nourrie de cinéma international, aussi ce film faisait partie de sa programmation lors de sa 47e édition de 2019. Même si son cinéma aux allures douce-amère évoque à la fois Aki Kaurasmäki et Woody Allen, ses récits déroulent au cœur de la réalité uruguayenne comme avait réussi à en témoigner avec une subtilité dans la mise en scène Whisky des réalisateurs Juan Pablo Rebella et Pablo Stoll.

Comme les personnages de Woody Allen dans ses propres films, le personnage éponyme Belmonte est un anti-héros à part entière, complètement perdu dans ses choix et non-choix, loin d'avoir accepté de faire le deuil de son amour avec la mère de sa fille. Sa position même d'artiste peintre est dans un état d'expectative profond, ne sachant nullement quel nouvel élan offrir à la réalisation de sa vie.

Comme souvent dans ses films, c'était le cas dans *La Vida útil* (2010) et *Dieu, ma mère et moi* (*El Apóstata*, 2015), Federico Veiroj invite des proches connaissances à jouer leur propre rôle. Ainsi, le personnage éponyme est interprété par Gonzalo Delgado, habituellement directeur artistique pour le cinéma et artiste peintre. Le talent de

Federico Veiroj est de réussir à broder toute une fiction autour de ce personnage réel qui se prête si facilement aux choix de mise en scène. L'enjeu devient alors la réalisation d'une peinture psychologique dudit personnage éponyme avec toute sa complexité sans l'enfermer dans une case particulière. Cette chronique initiatique prend sa force dans la relation père-fille ou comment les quelques liens qui restent entre eux dans une nouvelle configuration familiale en évolution, se révèlent être de grandes opportunités pour qu'ils puissent oser affirmer une nouvelle force d'eux-mêmes moins dépendante de la mère et de l'ancienne compagne de vie qui nourrit d'autres affections. L'évolution est plutôt douloureuse, comme un accouchement pour faire sortir leur nouvel être au monde mais s'inscrit pleinement dans l'affirmation de leur propre cheminement individuel. Tel est le cheminement existentialiste que Federico Veiroj aime à faire vivre à ses personnages.



Belmonte

de Federico Veiroj

Fiction

74 minutes. Uruguay, Mexique, Espagne, 2018.

Couleur

Langue originale : espagnol

Avec : Gonzalo Delgado (Javier Belmonte), Olivia Molinaro Eijo (Celeste Belmonte), Jeannette Sauksteliskis (Jeanne), Tomás Wahrmann (le père de Belmonte), María Noel Gutiérrez (la mère de Belmonte), Marcelo Fernández Borsari (Marcelo Belmonte), Alejandro Castiglioni (Antonio), Enrique Aguerre (Aguerre), Giselle Motta (Mónica), Cecilia Caballero Jeske (Mrs. Conde), Rodolfo Vidal (Rodolfo), Carolina Penadés (la professeur d'école)

Scénario : Federico Veiroj

Images : Arauco Hernández Holz, Analía Pollio

Montage : Fernando Franco, Manuel Rilla
Production : Cinekdoque, Nadador Cine, Corazón Film, Ferdydurke Films Source Meikincine Entertainment

Producteurs : Charles Barthe, Fernando Franco, Juan José López Federico Veiroj
Producteurs exécutifs : Pedro Barcia, Carla Farell, Sandro Halphen, Elisa Salinas, Eckehardt Von Damm

28 AOÛT 2019**ENTRETIEN AVEC STÉPHANE BATUT, RÉALISATEUR DE «VIF-ARGENT»**

Après une première projection au sein de la programmation de l'ACID au sein du festival de Cannes, « Vif-argent », premier long métrage de Stéphane Batut était présenté au festival de La Rochelle où cet entretien a été réalisé. Le film sort à présent en salles ce mercredi 28 août 2019.

Par Cédric Lépine

Cédric Lépine : Dans Vif-argent, autour de la relation fantastique entre vos personnages, cherchez-vous à saisir ce qu'est l'amour ?

Stéphane Batut : Le film essaie de mettre en lien l'idée de l'amour et de la disparition, en s'interrogeant sur ce que signifie le fait d'être ensemble lorsque l'on projette des choses fantasmées. À quel moment la fusion existe ou pas ? Le point de vue est partagé entre celui de Juste et celui d'Agathe avec une grande altérité dans la mesure où dans la première scène d'amour il découvre le plaisir de cette femme qui lui échappe. C'est là quelque chose de mystérieux pour lui et c'est peut-être là qu'il est le plus conscient de son existence puisqu'il sait qu'elle existe en dehors de lui. L'altérité est très présente et dans la scène où elle pense rêver apparaît l'idée du rêve amoureux et sensuel. Pour moi le film joue beaucoup sur la présence et l'absence des personnages l'un à l'autre. Et cette question qui pourrait n'être que ludique, vient se colorer d'une certaine fatalité dans la mesure où il sait qu'il peut ne plus revenir. Il s'agissait ainsi de toujours mettre en perspective l'amour avec la fin de l'amour.

C. L. : Chez Agathe, c'est notamment le besoin d'aimer qui la rattache à la vie.

S. L. : On voit là en effet la réinvention d'un paradis perdu : quelque chose qui a été et que l'on réinvestit au présent de beaucoup de désirs. C'est peut-être aussi à partir du moment où l'amour devient une histoire qu'elle peut se formuler et se concevoir. Ainsi, il est possible que cette histoire ait déjà eu lieu et qu'elle ne s'invente pas totalement.

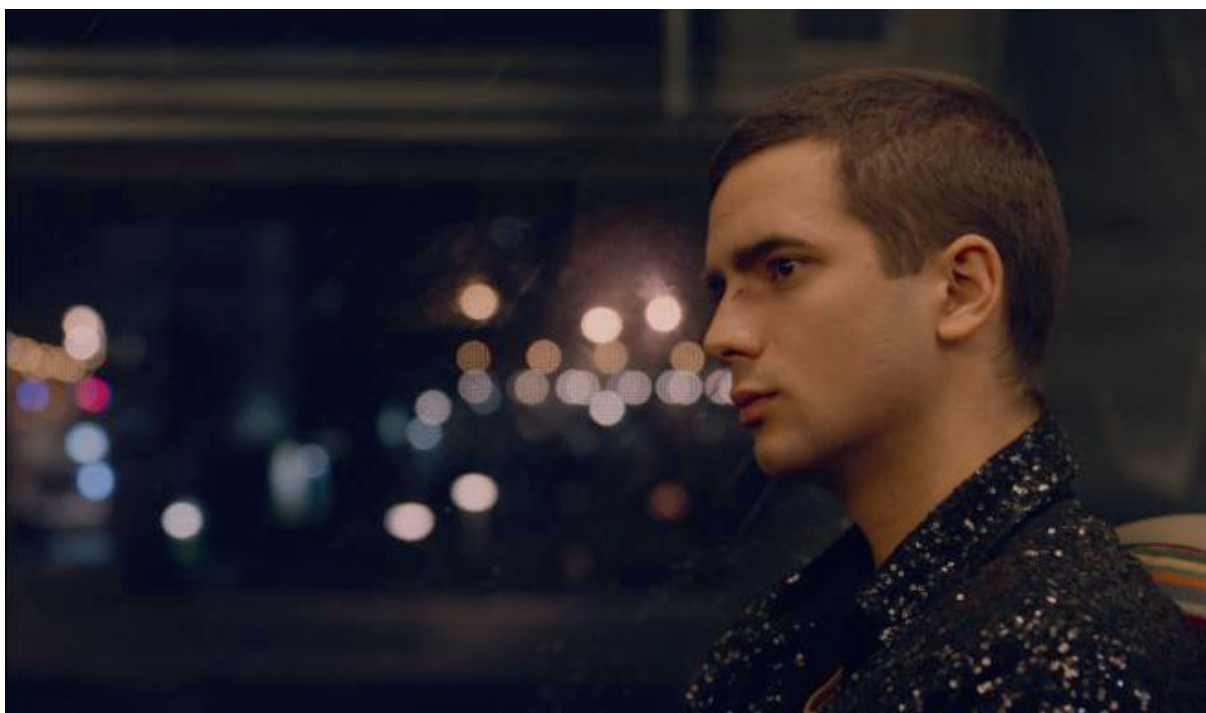
C. L. : L'amour est aussi un moment où des solitudes se rencontrent et où le sentiment de solitude disparaît, comme on peut le voir dans le film.

S. L. : Si l'on a conscience de cette solitude un peu intrinsèque à chacun, le cinéma peut permettre cette utopie. Ainsi, la solitude peut être adoucie par le partage d'un rêve commun. Ce qui maintient Juste en vie dans cette mort, c'est l'idée qu'avec Agathe ils pourront se retrouver en rêve comme le cinéma propose au spectateur de partager ensemble dans une salle, un moment d'émotions communes et de partages. L'art en général propose de réunir autour d'une invention ou d'une création, de l'espoir et une reconnaissance. L'art permet ainsi de vivre l'utopie du partage difficile à vivre dans sa vie personnelle. Cela permet d'amoindrir la conscience de la solitude. Ce partage est aussi illusoire car nous ne voyons pas toujours les mêmes films et la subjectivité reste toujours personnelle et forte

C. L. : Vous évoquez dans le film un monde de l'au-delà où vous vous référez davantage à l'histoire du cinéma qu'à une religion quelconque. Vous rappelez ainsi que le cinéma est aussi une histoire de foi.

S. L. : Le cinéma comme toutes les religions a sa propre liturgie. Il est cependant plus aisé de suivre les dogmes du cinéma que ceux des religions. Chrétiens, Juifs et

Musulmans se projettent à partir d'une histoire qui est celle du livre. On trouve aussi au cinéma cette envie de croire à ce que l'on nous présente comme une possibilité. Le film joue pas mal avec l'idée de mettre à l'épreuve la croyance pour en jouir encore plus. Chacun connaît l'artifice d'une situation mais sait qu'il est nécessaire d'y croire.



"Vif-argent" de Stéphane Batut © Les Films du Losange

C. L. : Le film requestionne le politique à travers la représentation des services publics comme les pompiers ou les policiers qui sont sensés incarner l'ordre de l'État.

S. L. : Il y a les personnages qui incarnent l'ordre naturel selon lequel il y a une nécessité à se conformer à ce que chacun doit suivre. Juste est le représentant de cet ordre-là puisqu'il doit aider les personnes à passer dans l'autre monde. Il se retrouve pris à son propre piège puisqu'il ne veut plus mourir et cherche à s'émanciper de cet ordre. L'utopie du film propose de se libérer par l'invention, par l'art, par l'imagination. En revanche, il y a une fatalité qu'incarne la médecine, la police et les pompiers et qui fait peur en effet. Lorsque l'on parle de désir de liberté et de voir le monde autrement que tel qu'on nous l'impose, nous pensons que la folie n'est pas loin. Or, j'avais envie que l'on adhère à cette folie. La société actuelle nous impose de penser le monde de manière pragmatique et rationnelle. Or, le romantisme à une époque, et le film se réclame de cette pensée, a considéré qu'il existe une réalité qui est celle de l'affect et de la passion. Cette réalité peut bouleverser le cours du monde. Alors que nous sommes contraints dans un monde, l'utopie peut malgré tout apparaître pour se réaliser.

C'est vrai que la présence de l'autorité dans le film est un peu effrayante, faussement douce et aidante. C'est d'ailleurs ce que je ressens personnellement dans la vie de tous les jours.

C. L. : Ces personnages qui sont morts mais qui vivent dans le monde des vivants et deviennent des passeurs ressemblent à des zombies. Avez-vous conscience de réinventer ainsi la figure du zombie ?

S. L. : J'ai pensé en effet au zombie comme un élément que l'on ne devrait pas repousser mais comme quelque chose qui est en nous. Le zombie c'est aussi le spectateur qui guette, qui est à l'écoute des autres et qui, à un moment, va s'insinuer en l'autre. C'est ainsi ce que fait Juste qui vampirise les personnes en écoutant leurs rêves : c'est ce qui le maintient dans son état et le permet de le faire avancer. En rentrant le rêve des autres, il leur révèle une possibilité. Je pense notamment à *L'Intrus* de Jean-Luc Nancy (2000) qui raconte qu'on lui a greffé le cœur d'une femme noire. C'est cette idée que l'on peut être traversé par les récits des autres. Dans ma longue expérience en tant que directeur de casting, j'ai suscité la confession des personnes qui se livrent, ce qui m'a permis d'entrer dans leurs expériences de vie. J'en ai été hanté et c'est ce qui m'a permis d'écrire mon scénario. Lorsque l'on parle de l'altérité de ces personnages qui sont considérés en marge et qui font peur, je pense au personnage d'Alpha qui au début du film est sur les rails de la Petite Ceinture parisienne comme beaucoup de migrants et qui quelques années plus tard se retrouve dans son petit atelier : c'est une manière de raconter comment on peut accéder à la société d'une manière clandestine et parallèle. Or la société est composée de diverses histoires parallèles, de constructions hétéroclites et précaires. La société n'est ainsi faite que d'éléments extérieurs. C'est cette mosaïque multiple de notre époque qu'il m'importait de dépeindre au départ. Cette idée de zombie me fait penser à ce qui est exogène mais intrinsèque à la société.

C. L. : Sans votre expérience de casting, vous ne seriez pas le cinéaste que vous êtes à présent ?

S. L. : Sans doute. Je pense aussi qu'il y a des cinéastes qui pourraient être de bons directeurs de casting. Cette question de la rencontre se pose éminemment dans le documentaire mais aussi chez différents cinéastes qui fonctionnent avec l'idée du personnage qui apparaît au premier plan par rapport au reste du récit, avec toute l'histoire qu'il porte en lui. De nombreux cinéastes sont d'ailleurs dans cette posture-là car c'est d'ailleurs très cinématographique. Pour moi l'apprentissage de la mise en scène se fait à travers le casting et les essais que l'on fait faire aux comédiens.

C. L. : Non seulement les comédiens mais aussi la directrice de la photographie Céline Bozon, lse compositeurs de la musique originale Gaspar Claus et Benoît de Villeneuve trouvent une vraie place de propositions originales dans la réalisation de Vif-argent.

S. L. : Les propositions et interventions de chacun m'intéressent beaucoup : je les accueille comme je le fais avec les acteurs. J'essaie de conserver une sensibilité aiguisée pour que toutes les propositions ne soient pas écartées et qu'elles puissent circuler. Ainsi, je pense vraiment que le film a été réalisé collectivement : chacun y a amené beaucoup de désirs et de rêves.

8 JUILLET 2019

RETOUR AUX ORIGINES POUR FRITZ LANG EN INDE

Un architecte venu en Inde construire de nouveaux bâtiments pour le maharadja, tombe amoureux de Seetha, la danseuse sacrée. Or, le maharadja invite Seetha à devenir son épouse sans lui offrir la liberté de dire non.

Par Cédric Lépine



«Le Tigre du Bengale» de Fritz Lang © Wild Slide

Festival La Rochelle Cinéma 2019 : *Le Tigre du Bengale* et *Le Tombeau hindou* de Fritz Lang

Présenté dans de nouvelles versions restaurées au sein de la programmation de la 47e édition du Festival La Rochelle Cinéma, le diptyque de Fritz Lang comprenant *Le Tigre du Bengale* et *Le Tombeau hindou* fera sa sortie nationale dans les salles de cinéma le 17 juillet 2019 en versions française et originale sous-titrée française. Avec ces deux films, Fritz Lang à la fin des années 1950 signe son retour en Allemagne après l'avoir quitté en 1933 avec l'arrivée au pouvoir du parti nazi. Il réalise pour cela l'adaptation d'un roman écrit par sa collaboratrice et épouse Thea von Harbou et publié sous la forme d'un feuilleton en 1917. La réalisation du film lui ayant été enlevé en 1921 par le producteur, cette nouvelle opportunité de se réapproprier un projet passé constitue une expérience très forte pour Fritz Lang où il retrouve un nouvel élan de cinéma loin des studios. C'est une époque particulière où d'autres cinéastes d'un Hollywood classique en crise se mettent à dialoguer avec leur propre passé en réalisant le remake de leurs propres réalisations comme ce fut le cas d'Alfred Hitchcock. Le diptyque indien de Fritz Lang participe de cette même idée de replonger dans le cinéma des origines pour mieux en faire la synthèse comme s'il s'agissait d'un testament cinématographique. Car on retrouve ici le goût par les sociétés secrètes, les rapports de classes où toute une partie de la société est

écrasée par un pouvoir répressif à l'instar de *Metropolis*. Le sens de l'aventure prend les traits d'un exotisme assumé au pays des maharadjas, des danses sensuelles et érotiques devant une divinité, le foisonnement d'une nature aussi exubérante que l'architecture du palais. L'aventure s'incarne ainsi pleinement dans le mouvement, la mise en scène des décors, des combats, des danses, des animaux dangereux laissant au second plan la piètre interprétation de l'acteur jouant le prétendu héros. Fritz Lang s'amuse d'ailleurs à le tourner en dérision, qu'il s'agisse de sa première prestation pour venir en aide à la servante dévouée de sa future promise où il fait montre d'une force excessive pour assommer deux gardes, ou encore ses différentes scènes d'action où il s'en sort, plus par chance que compétences personnelles. En outre, ce héros ne cache pas son mépris de colon à l'égard de l'Inde. C'est là une liberté que le cinéaste prend pour porter une critique profonde du film d'aventure colonial et raciste comme l'ont été les versions précédentes du *Tigre du Bengale*.

De nos jours encore, l'intérêt de l'aventure n'est pas détourné par l'attractivité de l'acteur principal mais repose sur la seule mise en scène du cinéaste, pour vivre et partager une histoire en famille, où le monde adulte colonialiste est tourné en dérision, qu'il s'agisse des excès autoritaires du maharadja comme de son alter ego colonialiste. Le regard pur de l'enfance retrouvée peut dès lors s'exprimer pleinement dans cette aventure !



Le Tigre du Bengale

Der Tiger von Eschnapur
de Fritz Lang

Avec : Debra Paget (Seetha), Paul Hubschmid (Henri Mercier), Walter Reyer (Chandra), Claus Holm (le docteur Walter Rhode), Sabine Bethmann (Irène Rhode), Valéry Inkijinoff (Yama, le grand prêtre), René Deltgen (le prince Ramigani), Luciana Paluzzi (Baharani, la servante), Jochen Brockmann (Padhu), Jochen Blume (Asagara), Richard Lauffen (Bhowana), Helmut Hildebrand (le serviteur de Ramigani)
Allemagne de l'Ouest, Italie, France, 1958.

Durée : 97 min

Première sortie en salles : 22 janvier 1959 (Allemagne), 22 janvier 1959 (France)

Format : 1,37 - Couleur

Le Tombeau hindou

Das indische Grabmal
de Fritz Lang

Avec : Debra Paget (Seetha), Paul Hubschmid (Henri Mercier), Walter Reyer (Chandra), Claus Holm (le docteur Walter Rhode), Sabine Bethmann (Irène Rhode), Valéry Inkijinoff (Yama, le grand prêtre), René Deltgen (le prince Ramigami), Jochen Brockmann (Padhu), Jochen Blume (Asagara), Guido Celano (le général Dagb)
Allemagne de l'Ouest, Italie, France, 1959.

Durée : 101 min

Première sortie en salles : 5 mars 1959 (Allemagne), 7 août 1959 (France)

Découvrir l'œuvre d'Ozu, revoir un vieux Resnais : en salles ou en VOD, les reprises ont du succès. Un engouement rendu possible grâce au financement du Centre national du cinéma. Jusqu'à quand ?

LE RESSORT DES CLASSIQUES

Cycles, reprises, rétrospectives... : les films de patrimoine ont réalisé près de quatre millions d'entrées en 2017. (Ici, Orson Welles sur le tournage du *Procès*, 1962.)



T'as vu le *Miroitouva ce matin* ? En juillet dernier, dans les files d'attente du festival La Rochelle Cinéma, on ne parlait que d'elle, en mélangeant allègrement les voyelles. La rétrospective Kira Mouratova (1934-2018), présentée par certains comme « la Chantal Akerman ukrainienne », faisait salle comble à chaque séance, en dépit de sa radicalité. Quelques jours plus tôt, on constatait la même ferveur cinéphilique dans les rues de Bologne pour le cycle *Musidora* (1889-1957), l'actrice des *Vampires de Feuillade*, pendant Il Cinema Ritrovato, l'incontournable festival italien consacré aux films restaurés depuis plus de trente ans. Le succès grandissant de cette joyeuse fête du cinéma de répertoire a soufflé à Thierry Frémaux, délégué général du festival de Cannes, l'idée d'une manifestation équivalente : le Festival Lumière, dont la onzième édition se déroule du 13 au 21 octobre à Lyon, la ville qui a vu naître le cinématographe.

Depuis une quinzaine d'années, les « vieux films », comme on n'ose plus les qualifier aujourd'hui, refont surface un peu partout, dépoussiérés à grands frais : en DVD et Blu-ray, où ils maintiennent en vie un secteur de l'édition vidéo en crise ; dans les plus grands festivals internationaux, qui se sont tous dotés d'une section « classics » ; en vidéo à la demande (VOD) ; et bien sûr dans les salles, où deux à cinq « reprises » viennent concurrencer chaque semaine la quinzaine de films nouveaux. Selon la définition du Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC), « un film de patrimoine est une œuvre dont la première date de sortie en salles est antérieure à dix ans ». En 2017, ces films de patrimoine ont enregistré près de quatre millions d'entrées, sur un total de deux cent neuf millions. Une croissance lente mais constante : + 30 % en vingt ans. Pour Lorenzo Chammah, qui programme deux salles

historiques du Quartier latin, « le patrimoine est devenu une valeur refuge pour un certain public, déçu par la qualité de la plupart des films récents ».

Par Jérémie Couston



CINÉMA

Longtemps cantonnée aux musées, aux cinémathèques et aux salles d'art et d'essai, la diffusion du cinéma classique, une spécificité très française, a entamé sa révolution avec l'arrivée du numérique, au début du XXI^e siècle, qui a réduit le coût des copies d'exploitation : une pellicule argentique valait plusieurs milliers d'euros, un fichier numérique (DCP) en vaut une centaine seulement. Sophie Mirouze, 39 ans dont seize au service du festival La Rochelle Cinéma, dont elle vient de prendre la direction avec Arnaud Dumartin, confirme le point de bascule : « *Le numérique a été une aubaine pour toute la filière. Avec l'argent du CNC, Pathé et Gaumont ont pu numériser leur catalogue. En quelques années, l'accès aux films français et européens s'est simplifié.* »

Tous nos interlocuteurs sont formels : en matière de préservation du cinéma, aucun pays au monde n'égale le modèle français appliqué par le CNC, dont les missions sont écrites dans le marbre de la loi : « collecter, conserver, restaurer et valoriser le patrimoine cinématographique ». Depuis 2012, un plan de restauration et de numérisation du

cinéma classique a ainsi permis de redonner vie à près de mille deux cents films. Plus de 66 millions d'euros y ont été consacrés. Une manne d'argent public redistribué à toute la profession (distributeurs, laboratoires, éditeurs...) pour mener à bien cet indispensable travail patrimonial. Et offrir au public la chance d'être à nouveau ébloui, mais en copie neuve, par Lubitsch ou Mizoguchi.

Le tableau, quasi idyllique, s'est assombri en septembre 2018, avec l'annonce par le CNC de la division par trois des aides à la numérisation (2,8 millions d'euros par an au lieu de 9). Il n'en fallait pas plus pour susciter l'inquiétude et le courroux des grands propriétaires de catalogues de films (TF1 Studio, Gaumont, Pathé, SNC/SND, StudioCanal), qui ont mis de côté leurs rivalités historiques pour fonder ensemble le Syndicat des catalogues de films de patrimoine (SCFP). « *Les films en tant que tels, et leur restauration, constituent le carburant d'une machine fragile, métaphorise Yann Le Prado, président du syndicat et directeur du catalogue de StudioCanal. S'il est rationné, la machine va irrémédiablement freiner; puis* »

À VOIR

Festival Lumière
du 12 au 20 octobre,
à Lyon et dans
son agglomération.
www.festival-lumiere.org

» caler. C'est très préoccupant, en particulier sur la vision qu'a le CNC de nos métiers et de notre mission de service public. »

Au CNC, on encaisse les critiques sans changer de cap : « Le budget 2019 du CNC est de 711 millions d'euros, dont environ 30 millions, soit plus de 4 %, consacrés aux missions patrimoniales. Par ailleurs, il faut souligner que la politique patrimoniale du CNC ne se résume pas au dispositif d'aide à la numérisation et à la restauration. » Et l'établissement public de rappeler son soutien plus que substantiel à la Cinémathèque française ou à la Cinémathèque de Toulouse, ou encore à La Cineték, plateforme de VOD spécialisée dans la diffusion des films classiques. Pour trouver les millions qui font désormais défaut à la filière, le CNC l'invite à se tourner vers le mécénat. Encore faut-il que le patrimoine fasse partie de la stratégie de communication des donateurs... Après avoir œuvré pendant trente ans à la sauvegarde des classiques de Pierre Etaix, Jacques Tati, François Truffaut ou Jacques Demy, la Fondation Gan pour le cinéma a réorienté ses subsides (1 million d'euros par an) à l'intention exclusive des premiers films, sélectionnés sur scénario. « Permettre à des cinéastes débutants de démarrer correspondait davantage à l'image des assureurs, dont le métier consiste à prendre des risques », explique Dominique Hoff, déléguée générale de la fondation.

Avant d'ouvrir les cordons de la bourse, les mécènes, généreux mais pas totalement désintéressés (leur don est défiscalisé à 60 %), ont besoin de sentir une connexion avec le film à restaurer. L'industrie du luxe vient de faire son entrée dans le secteur, pour des raisons tant esthétiques que commerciales. Chanel a participé à la renaissance de *L'Année dernière à Marienbad* (1961), pour la simple raison que Gabrielle Chanel avait créé les robes portées par Delphine Seyrig dans le film d'Alain Resnais. Le motif peut être plus truculent : le parfumeur Francis Kurkdjian a redonné son panache au *Cyrano de Bergerac* de Jean-Paul Rappeneau, pour une concordance de nez... Parfois, les sentiments personnels s'en mêlent. Les films de Youssef Chahine ont été restaurés avec l'aide du chausseur Christian Louboutin, qui a des origines égyptiennes.

Pour mettre en relation tous les acteurs de la filière, le Festival Lumière a lancé en 2013 le premier Marché international du film classique, qui accueillera cette année plus de quatre cents professionnels, contre cent vingt à ses débuts. Sa jeune directrice, Juliette Rajon, insiste sur l'importance de dynamiser le secteur : « Toute la profession est la bienvenue au Marché, du minuscule éditeur de DVD coréen aux gestionnaires des catalogues des studios hollywoodiens, des cinémathèques aux sites de streaming : on ne s'oppose à aucun canal de diffusion. Dans l'économie du cinéma de patrimoine, d'une faible rentabilité, les enjeux financiers n'ont rien à voir avec ceux du cinéma "frais", les gens sont tous des passionnés. À travers nos conférences et nos débats, nous voulons trouver, tous ensemble, des solutions. »

L'un des défis d'un secteur où la nostalgie joue un rôle clé consiste à rajeunir le public, souvent composé de cinéphiles qui ont l'âge d'avoir découvert *Ben-Hur* au Gaumont Palace. Redonner aux jeunes le goût des « vieux films », tout en s'adaptant aux nouveaux usages, voilà à quoi s'emploie La Cineték, qui propose à ses treize mille abonnés dix classiques par mois pour 2,99 euros. « Une somme modeste, mais pour rappeler aussi que le cinéma, même vieux, a un prix », explique Jean-Baptiste Viaud, son délégué général, qui occupe un créneau laissé vacant par les chaînes du service public, où les rares films en noir et blanc sont diffusés au milieu de la nuit.

« Le problème n'est pas l'accès, c'est la proposition, renchérit Frédéric Bonnaud, directeur de la Cinémathèque française. Le type qui se réveille le matin avec l'envie de télécharger tout *Borjage* n'existe pas. S'il n'y a pas de geste de programmation, il n'y a pas de vision. » D'où la nécessité d'« événementialiser » pour attirer et renouveler le public. L'exposition De Funès, qui se tiendra au printemps prochain et a déjà fait hurler les puristes, n'a d'autre ambition que de « faire connaître la Cinémathèque à des gens qui n'auraient jamais eu l'idée d'y entrer », se défend Frédéric Bonnaud, admiratif du talent de Thierry Frémaux pour rendre le patrimoine aussi vivant. Les quatre cent vingt-quatre séances du Festival Lumière bénéficient en effet toutes d'une présentation par un invité (acteur, critique, historien...).

Alors que les films numérisés n'ont jamais été si abondants, la demande de curation se fait ressentir de façon encore plus prégnante. Vincent Paul-Boncour, fondateur de Carlotta Films, distributeur et éditeur de DVD spécialisé dans le patrimoine, entend lui aussi « rompre avec l'accélération du marché » pour « recréer du désir ». Pendant l'été 2018, son cycle Ozu avait attiré quarante mille spectateurs, succès devenu rarissime dans un milieu fortement concurrentiel. Il a choisi de renouveler l'opération l'été suivant. Et devant le nouveau plébiscite (vingt-cinq mille entrées), a pris la décision de passer des films d'Ozu tous les étés ! Dans un monde dominé par l'amnésie, répéter une fois par an cette « promiscuité avec les films », selon l'expression chère à Raoul Ruiz, ne peut décidément pas faire de mal ●

L'an dernier, le CNC a annoncé diviser par trois les aides à la numérisation.



6 MAI 2019

Europe Créative aide 33 festivals de cinéma européens

D'ici au 31 octobre, le programme Europe Créative va soutenir 33 festivals cinématographiques implantés dans 19 pays qui vont se partager une aide de 1,58 M€ ; parmi ces festivals qui doivent présenter au moins 70% d'œuvres européennes figure notamment la 47e édition du Festival international du Film de La Rochelle (28 juin - 7 juillet) qui empochera une subvention de 63.000€. La sélection retient aussi, notamment, les festivals de Sarajevo, Helsinki et Thessalonique, les festivals du documentaire de Jihlava, Leipzig et Lisbonne, ceux du court métrage de Vila do Conde, Vienne et Oberhausen, ou encore le festival Il Cinema Ritrovato de Bologne consacré au patrimoine cinématographique. Pas moins de 106 festivals avaient posé leur candidature dont 18 rien que pour l'Italie et 4 pour la France. Un nouvel appel couvrant les festivals programmés entre le 1er novembre 2019 et le 30 avril 2020 se clôture ce 7 mai.

21 JUIN 2019

ACTUALITÉS



[Festival La Rochelle Cinéma]

Les journées professionnelles se renforcent

Le Festival La Rochelle Cinéma, qui se tiendra du 28 juin au 7 juillet, accueillera de nouveaux organismes au cours de ses journées professionnelles. Pour sa première participation, l'Association française des directeurs de la photographie cinématographique (AFC) inaugurera la Leçon de lumière, qui sera donnée par la directrice photo Caroline Champetier. Nouveau venu également, l'Association nationale des cinémas itinérants (Anci) organisera son assemblée générale annuelle à La Rochelle. À cette occasion, une centaine d'exploitants itinérants feront le déplacement. Images en bibliothèque, association de coopération nationale pour la diffusion et la valorisation des images animées dans les bibliothèques, viendra également pour

la première fois au festival et y organisera une formation. Autre temps fort de ses journées professionnelles, l'Afcae, habituée de longue date de l'événement, proposera une reprise de son 1^{er} prix des cinémas art et essai, qui a été remis en mai lors du Festival de Cannes à *Parasite* de Bong Joon-ho, mais aussi de sa mention spéciale, attribuée aux *Misérables* de Ladj Ly.

DES PARTENARIATS AVEC D'AUTRES FESTIVALS

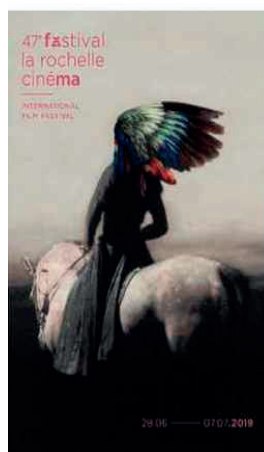
Par ailleurs, la manifestation poursuit son expansion à l'international avec de nouveaux partenariats noués pour cette 47^e édition. Un échange de programmation est ainsi prévu avec le Festival de Bologne, alors que la marraine 2019 de La Rochelle, Alexandra Stewart, se rendra également

dans la ville italienne, où elle présentera *L'eau à la bouche* de Jacques Doniol-Valcroze. Des échanges sont également attendus avec le New Horizons International Film Festival de Wrocław, mais aussi avec le festival en ligne ArteKino. Le Festival de Lübeck, le Transilvania International Film Festival et Bergamo Film Meeting rejoignent également les partenaires de La Rochelle pour des événements en commun.

Lieu d'échange entre professionnels, ces journées accueilleront, de nouveau pour leur assemblée générale leurs journées de prévisionnements ou encore leurs rencontres, l'Acid, l'Acor, l'ADRC, l'Alca, le DDLP, le Faire, le GNCR, NEF Animation, le Scare, et Territoires et cinéma - Les collectivités territoriales et le cinéma. ❖

Océane Le Moal

JUILLET 2019



47^e Festival La Rochelle Cinéma

Du 28 juin au 7 juillet

Programme

- **Rétrospectives de Charles Boyer, Arthur Penn et Kira Mouratova.**
- **Hommages à Dario Argento, Caroline Champetier, Jessica Hausner, Jean-François Laguionie et Elia Suleiman, en leur présence.**
- **Découverte de cinéastes méconnus en France ou de cinématographies trop peu diffusées : cette année : l'Islande et Victor Sjöström.**
- **Une quarantaine de films, inédits ou en avant-première, venus du monde entier.**
- **Voyage dans l'histoire du cinéma** à travers des films rares, restaurés ou réédités.
- **Programmation spécifique en direction du Jeune Public.**
- **Une nuit blanche** à La Cursive.
- **De nombreux ciné-concerts**

L'AFCAE au Festival La Rochelle Cinéma

Comme chaque année, l'Association Française des Cinémas Art et Essai et le Festival La Rochelle Cinéma organisent ensemble plusieurs projections et actions.

Tout comme le Festival La Rochelle Cinéma, l'AFCAE défend depuis plusieurs décennies la diffusion d'œuvres cinématographiques singulières, originales, venues du monde entier, qui participent à la découverte d'auteurs, à une meilleure connaissance du monde et à l'épanouissement des spectateurs. Cette vocation et cette passion communes justifient pleinement le choix du Festival La Rochelle Cinéma comme lieu pour une présentation du Prix des Cinémas Art et Essai.

Pour rappel, un document de 4 pages sur le lauréat du Prix des Cinémas Art et Essai est disponible pour les salles adhérentes qui programment Parasite.

Lundi 1^{er} juillet à 20 h à La Cursive: Présentation et projection de **Les Misérables** de Ladj Ly, **Mention Spéciale du Prix des Cinémas Art et Essai à Cannes**, en présence de l'équipe du film.

Mardi 2 juillet à 14 h au Dragon 2: Présentation et projection de **Parasite** de Bong Joon Ho, **Prix des Cinémas Art et Essai à Cannes**.

Mardi 2 juillet de 18 h à 20 h au Préau du Festival, 24 rue Saint-Jean du Pérot : **Cocktail AFCAE pour les professionnels présents.**

Mardi 2 et mercredi 3 juillet : Session de visionnement de juillet du groupe Actions Promotion. ●

6-7 SEPTEMBRE 2019

PMIE®IONS

Des événements plutôt rentables pour les territoires

Une poignée de manifestations ont su s'imposer à l'international parmi tous les événements dédiés au septième art en régions. Mais l'impact sur l'économie locale et la notoriété de la ville est important.

Du 12 au 20 octobre, le Festival Lumière sera pour la onzième fois le rendez-vous mondial du cinéma de patrimoine à Lyon. Acteur économique incontournable dans la ville natale du cinématographe, GL Events est depuis l'origine partenaire de cet événement qui irrigue 60 lieux de la métropole lyonnaise avec ses 185.000 festivaliers. Chaque année, le prix Lumière, qui honore une personnalité pour l'ensemble de son œuvre (Jane Fonda l'an dernier, Francis Ford Coppola cette année), est remis à l'Amphithéâtre, le centre des congrès exploité par GL Events, mécène de la cérémonie.

L'homme de réseaux Thierry Frémaux, instigateur de l'événement lyonnais, par ailleurs à la tête du Festival de Cannes et de l'Institut Lumière, réussit à financer 70 % de son budget de 4 millions d'euros sur ses ressources propres, grâce notamment à 75 entreprises sponsors ou mécènes. Si ceux-ci répondent présents, c'est que le Festival Lumière apporte beaucoup à l'économie locale : une centaine d'emplois créés par la manifestation elle-même, des formations et des contrats d'alternance proposés aux jeunes, un surcroît de travail pour 350 fournisseurs régionaux, des partenariats avec une trentaine d'associations pour des missions d'insertion... Pour le seul secteur de l'hôtellerie-restauration, les besoins sont de 1.800 chambres et de 10.000 repas.

A Deauville, le maire, Philippe Augier, a demandé à l'Unimev (l'Union des métiers de l'événement), qui a mis au point un calculateur de performances, d'étudier les retombées économiques du Festival du cinéma américain : il apparaît que la manifestation génère localement 16,7 millions de chiffre d'affaires, crée ou contribue à maintenir 340 emplois ; et ces chiffres peuvent être multipliés par deux si l'on se place au plan national (dépenses totales des organisateurs et exposants, sponsors, etc.). Par ailleurs, les retombées médiatiques touchent 1,2 million de lecteurs et d'auditeurs.

22 euros de retombées pour 1 euro public investi
D'autres gros festivals de cinéma en régions ont mené l'enquête. Ainsi celui de Clermont-Ferrand dédié au court-métrage, qui fête sa 40^e édition cette année, a un impact économique de 11 millions d'euros, avec ses 165.000 entrées enregistrées et ses 3.500 professionnels du monde entier réunis, selon des économistes

16,7

MILLIONS D'EUROS

Le chiffre d'affaires généré par le Festival du cinéma américain.

du Groupe ESC Clermont. Pour un euro d'argent public injecté, 22 euros de retombées sont générés.

La France accueille plus ou moins chaque semaine un festival de cinéma, mais ceux à l'aura internationale, comme Cannes, Lyon, Deauville, Clermont-Ferrand, ou encore Annecy (films d'animation), La Rochelle (films des cinq continents), Angers (Premiers Plans), Vesoul (Asie), se comptent sur les doigts des deux mains. Seuls 15 à 20 % des festivals consacrés au septième art dans l'Hexagone feraient plus de 5.000 entrées payantes.

— M. R.

SEPTEMBRE 2019



LA ROCHELLE, LA BELLE ÉVEILLÉE

Toujours aussi chic et tournée vers l'océan, entre autres vers l'élégante île de Ré à portée de pont, La Rochelle est une ville en perpétuelle effervescence festive et culturelle. De ses événements majeurs à son prestigieux patrimoine architectural, en passant par ses agréables rues commerçantes et son vieux port, elle s'apprécie toute l'année. Avec, à la clé, un riche programme pour les groupes !

ÉRIC GRANDSAGNE

S'il est une ville qui n'a vraiment pas attendu la prise de conscience générale pour s'intéresser aux déplacements urbains à bicyclette, et les inciter plus qu'ailleurs, c'est bien La Rochelle. Dès 1976, la ville inaugurerait, pour la première fois en France, un service gratuit de mise à disposition de vélos en libre-service. On ne s'étonne donc pas de voir, dans la brochure Groupes de l'Office de Tourisme une offre « La Rochelle à vélo » (11 € base de 20 personnes). De quoi partir à la découverte de la belle cité océane de Charente-Maritime, en traversant le port



Le port.

de plaisance, et en longeant la côte par les parcs et jardins, le tout sur une distance de 10 km. « La visite vélo nous est fréquemment demandée car nous avons une ville qui est bien aménagée pour ça. La plus-value de cette offre, c'est évidemment qu'elle est accompagnée par un guide, mais cette proposition est aussi limitée à 20 personnes », nous explique Stéphanie Bodu du service dédié aux Groupes.

Se renseigner

Infos sur www.larochelle-tourisme.com



Une vingtaine de bicyclettes en convoi, c'est en effet une limite qui semble acceptable pour préserver la sécurité et le bon déroulé d'une telle visite groupée dans la ville. Pour vos (petits) groupes actifs, c'est néanmoins une option plutôt intéressante. Sachez donc qu'aujourd'hui, la communauté d'agglomération de La Rochelle compte déjà plus de 230 km de pistes et bandes cyclables (dont près de 110 km en intra-muros) et que d'ici 2030, elle ambitionne d'atteindre les 375 km de voies

cyclables, pour les liaisons domicile/travail et domicile/école, certes, mais aussi pour les liaisons touristiques. Le vieux port, d'ailleurs, est déjà réservé aux piétons et cyclistes depuis quelques années.

UNE VILLE RICHE EN ÉVÉNEMENTS

La Rochelle, c'est aussi et surtout une ville qui vit et qui s'ouvre aux visites toute l'année, au rythme des événements majeurs qu'elle

accueille : le Festival international du film en juin, lancé dès 1973, le deuxième de France après celui de Cannes ; les Francofolies en juillet, célèbre festival de musique qui a vu le jour au milieu des années 1980 ; le Festival de la fiction TV en septembre ; l'incontournable Grand Pavois également en septembre (créé lui aussi dès 1973), devenu l'un des plus importants salons nautiques internationaux à flot ; le Festival international du film et du livre d'aventure en novembre... Il ne s'agit là que des princi-



OÙ DÉPOSER VOS CLIENTS EN AUTOCAR ?

■ Pour la dépose de vos clients au cœur de la ville, un arrêt minute est tout spécialement réservé aux autocars juste devant l'Office de Tourisme, aux portes du quartier du Gabut (quai Georges-Simenon). Pour l'Aquarium, un arrêt minute est également possible juste devant l'établissement, pour une durée de 15 mn (suivre les « Accès service ») et un stationnement dans la durée est possible à seulement 400 m de l'entrée de l'Aquarium (place Moitessier).

paux rendez-vous annuels, auxquels s'ajoutera le premier week-end de décembre 2019, un autre, très exceptionnellement et symboliquement pour La Rochelle, puisqu'il s'agit de la réouverture de l'Hôtel de Ville, magnifique édifice historique enfin restauré et rénové. Rappelons que celui-ci avait pris feu en juin 2013 et que l'incendie avait détruit sa charpente. Cette réouverture au public devrait être marquée par une grande fête populaire. À partir de décembre, Rochelais et touristes de passage vont donc pouvoir à nouveau franchir le seuil de ce bâtiment emblématique.

Reste que si les événements d'envergure ne manquent pas, et qu'une réflexion est à l'étude autour de ceux-ci pour développer l'accueil des groupes, notamment durant le Grand Pavois, La Rochelle a bien sûr ses produits touristiques phares, avec de vrais grands classiques à l'instar de « La Rochelle incontournable » ou de « La Rochelle – Île de Ré ». Ces deux produits tout compris sur une journée, sont inscrits et demandés en large majorité dans une brochure Groupes des plus com-



plètes, « même si le sur-mesure s'impose désormais à 80 % dans les pax vendus », précise-t-on encore au service dédié.

TOURS DE GARDE

Comme dans d'autres cités côtières, le vieux port rochelais séduit et attire les visiteurs. En fond, les « gardiennes de la cité », fameuses tours qui dessinent la silhouette

océane et identifiable de la ville. La plus imposante est la tour Saint-Nicolas, édifice militaire de 42 m qui symbolisait la puissance et la richesse de La Rochelle. En face, la tour de la Chaîne avait pour mission de surveiller le passage des bateaux et d'en percevoir les taxes. Plus loin, la tour de la Lanterne, haute de 70 m et surmontée d'une flèche gothique octogonale, servait de phare et de prison. Ces trois tours font partie du riche patrimoine his-

LES INCONTOURNABLES

Le vieux port

Le vieux port reste un lieu où on aime faire une pause dans la journée comme en soirée. On y admire ses magnifiques tours, fortifications maritimes édifiées au Moyen Âge, qui forment la porte de sortie vers l'Atlantique. À gauche, la plus haute, la tour Saint-Nicolas. À droite, la tour de la Chaîne. Plus loin la tour de la Lanterne. Elles sont la silhouette reconnaissable au premier coup d'œil de la ville. Au croisement du cours des Dames et du quai Duperré, on découvre aussi ici la Grosse Horloge. Celle qui séparait autrefois le port de la cité est, cette fois, la porte d'entrée vers la vieille ville.

Le Bunker

Rien de mieux pour découvrir l'histoire de La Rochelle de 1939 à 1945 que cet original musée consacré à la Seconde Guerre mondiale. Ce bunker, en plein centre-ville, fut construit par l'armée allemande en 1941, ceci afin de servir d'abri à l'amiral commandant la base sous-marine et à ses officiers, en cas de bombardement. Il a d'abord fallu raser deux immeubles pour former l'excavation nécessaire au site s'étalant sur environ 280 m², avec des murs de protection de 2 m en béton armé. À l'intérieur, deux grandes chambres pouvaient accueillir jusqu'à 62 officiers et six chambres

individuelles étaient dédiées aux plus gradés. Puisque près de 350 alertes aériennes ont été données jusqu'en août 1944, l'abri fut souvent utilisé.

Le port des Minimes

Impressionnant et beau ce port de plaisance. L'un des plus grands au monde, avec des kilomètres de pontons qui permettent de proposer près de 5 000 places à flot. Le spectacle y est permanent pour ceux qui aiment la voile, les beaux bateaux, petits et grands évidemment. Un événement de référence y a même lieu tous les ans en septembre : le Grand Pavois, salon nautique de renommée internationale. Au sud de la ville, le port des Minimes n'est qu'à 20 mn à pied environ du centre historique de La Rochelle.

L'Aquarium

Ouvert toute l'année, l'Aquarium de La Rochelle est né d'une passion familiale pour le monde marin depuis trois générations. Il est un site touristique majeur dans toute la région, mais aussi un lieu de recherche scientifique et de formation qui joue un rôle moteur dans la connaissance et la protection des océans. La visite est conçue comme un voyage à travers des tableaux océaniques. Elle dure 2 heures en moyenne pour observer les 12 000 animaux marins répartis dans 3 millions de litres d'eau de mer ! Parmi

les dernières évolutions spectaculaires, citons la Galerie des Lumières. Son objectif est de faire comprendre les phénomènes liés à la lumière dans l'océan avec cinq aquariums entièrement dédiés à cela. Ultime nouveauté 2019 de l'établissement : « Espèces protégées, espèces menacées... Comment et pourquoi? ». 31 % des requins et raies, 33 % des coraux constructeurs de récifs sont menacés d'extinction au niveau mondial. De l'impact de la disparition de ces animaux sur les écosystèmes aux actions menées par l'homme pour leur préservation, jusqu'aux programmes mis en place par l'aquarium, profitez donc de votre immersion pour lever le voile sur ces espèces menacées.

Le Musée maritime

À terre comme à flot avec ses différents navires à visiter, ce musée multiplie les centres d'intérêt. D'abord avec son exposition permanente sur « La Rochelle, née de la mer », ensuite avec ses autres expositions thématiques, l'histoire de la petite plaisance, ou encore les animations dédiées aux plus jeunes. À partir de fin 2019 et jusqu'en 2021, le Musée maritime accueille une expo consacrée aux enjeux du climat et de sa relation avec l'océan. Climat Océan est la première pierre d'un projet plus vaste initié par La Rochelle et ses partenaires.

torique et architectural de la ville. La Grosse Horloge, les rues à arcades, les maisons à colombages, la maison Henri-II, l'hôtel de la Bourse, les édifices religieux (église Saint-Sauveur, clocher Saint-Barthélémy, cathédrale Saint-Louis) le complètent.

Pour les groupes, le pack le plus couru est donc « La Rochelle incontournable » (prestation à 61 €/adulte, sur la base 30 personnes). Ce produit comprend, dès le début de matinée, une promenade en mer depuis le port de plaisance des Minimes. À bord d'un bus de mer électro-solaire, l'entrée dans La Rochelle s'effectue entre les célèbres gardiennes de la cité, tours Saint-Nicolas et de la Chaîne, évoquées ci-avant. À la descente du bateau, le guide accompagne ensuite le groupe à une découverte de la ville en calèche, entre autres à travers parcs et jardins du bord de mer. La fin de la visite guidée du matin s'effectue à pied, au cœur des vieux quartiers et des monuments les plus emblématiques. Le midi, le déjeuner est organisé dans un restaurant situé face au vieux port.

L'après-midi se poursuit par un voyage océanique de premier choix avec l'Aquarium de La Rochelle au programme. Notez qu'il s'agit là du site touristique le plus fréquenté de la ville (800 000 visiteurs/an), de toute la Charente-Maritime aussi, et le second site de la région Nouvelle-Aquitaine (après le Futuroscope de Poitiers). En exclusivité, une découverte originale des coulisses de l'établissement est proposée, à travers une projection interactive « 24 heures dans la vie de l'Aquarium », animée par un biologiste, pour un plongeon dans la vie des soigneurs et techniciens qui œuvrent



quotidiennement au bien-être des 12 000 pensionnaires du site. Enfin, la journée se termine avec une visite libre et complète de l'Aquarium.

RÉ LA BLANCHE EN BONUS

La ville étant à portée de pont de Ré, le second produit phare est finalement, sans surprise, « La Rochelle – Île de Ré » (comptez 42 €/adulte, sur la base 30 personnes). Le matin, en compagnie du guide, la prestation débute par une présentation historique de La Rochelle, à travers ses grandes heures. Au détour des ruelles pavées et des quais du vieux

port, toute l'histoire de cette cité marchande est dévoilée aux visiteurs. Pour le repas du midi, c'est directement dans l'île que le groupe a rendez-vous, cette fois dans le cadre exceptionnel du port de Saint-Martin-de-Ré. Une commune rétaise, capitale fortifiée de l'île de Ré, que le guide vous propose d'arpenter dans l'après-midi, afin d'en révéler tous ses secrets. La découverte de l'île se poursuit par une visite commentée en autocar, en passant par Ars-en-Ré, reconnaissable grâce à la flèche blanche et noire de son clocher dominant les marais salants, mais aussi par Saint-Clément pour le phare des Baleines. ▀

> Chiffres clés

- > Près de 4 millions de visiteurs/an ;
- > 78 % des visiteurs sont Français : 23 % de Nouvelle-Aquitaine, 16 % d'Ile-de-France, 9 % des Pays de la Loire... ;
- > 22 % des visiteurs sont étrangers : 35 % du Royaume-Uni, 18 % d'Espagne, 12 % d'Allemagne, 10 % de Belgique, 5 % des Pays-Bas... ;
- > 800 000 visiteurs/an pour l'Aquarium de La Rochelle (site le plus fréquenté de la ville) ;
- > 1^{er} port de Plaisance de la façade Atlantique avec ses 5 000 anneaux ;
- > Environ 15 grands festivals/an ;
- > 70 km de côtes, plus de 230 km pistes et bandes cyclables, 270 km de chemins de randonnées pédestres (en cumul pour l'ensemble de la communauté d'agglomération) ;
- > 40 hôtels classés, 2 résidences de tourisme, 1 village vacances, 1 auberge de jeunesse ;
- > 3 parcs-relais de stationnement.

Source : Office de Tourisme de l'Agglomération de La Rochelle.



© Francis Giraudon

TV ET RADIO

TV

- [18.06 — Ciné+ Classic, Viva Cinema : «Alexandra Stewart, souvenir de Mickey One»](#)
- [24.06 — Ciné+ Classic, Viva Cinéma : «François de Roubaix» avec Stéphane Lerouge et Fred Pallem](#)
- [24.06 — Ciné+ Classic, Viva Cinéma : «Dario Argento se voit en peinture»](#)
- 02.07 — France 3 Nouvelle-Aquitaine, 19/20 : Louis de Funès à l'honneur
- 03.07 — France 3 Nouvelle-Aquitaine, 19/20 : Laguionie, le maître français de l'animation

WEB TV

- [17.06 — Somewhere\Else : Rencontre avec Arnaud Dumatin et Sophie Mirouze](#)
- [25.06 — Arte, Blow Up : 5 raisons de revoir Suspira](#)
- [29.06 — Aunis TV : La Rochelle. Coup d'envoi du 47ème Festival La Rochelle Cinéma](#)

RADIO

- [24.06 — France Culture, Par les temps qui courent : Caroline Champetier : «Le cinéma filme l'intérieur des gens»](#)
- [26.06 — France Inter, Boomerang : Qui a peur de Dario Argento](#)
- [27.06 — France Culture, La Grande table : Dario Argento, la maestria du frisson](#)
- [28.06 — RCF Charente Maritime - «Top départ de la 47ème édition du Festival du Cinéma» avec Arnaud Dumatin](#)
- [29.06 — France Culture, Plan Large : Alexandra Stewart : «Travailler avec Louis Malle est un de mes meilleurs souvenirs de cinéma»](#)
- [04.07 — France Culture, Les matins d'été : Avec Jean-François Laguionie et Caroline Champetier](#)
- [05.07 — RCF Charente Maritime - «Emission spéciale sur le 47e festival La Rochelle cinéma»](#)

LES RÉSEAUX SOCIAUX

FACEBOOK

Festival La Rochelle Cinéma
16 mai · 🌐

[LISTE DES FILMS]

Découvrez la liste des films programmés lors de cette 47e édition !
<https://festival-larochelle.org/fr/festival-2019/films>

En attendant les dernières avant-premières sélectionnées dans les prochains jours au Festival de Cannes.

Notre billetterie est également en ligne, vous pourrez y commander votre carte illimitée, ainsi que les cartes multi-entrées tarif réduit :
<https://festival-larochelle.org/fr/festival-pratique/tarifs>

À très bientôt !



👍❤️ 322 17 commentaires 112 partages

👍 J'aime 💬 Commenter ➦ Partager

Festival La Rochelle Cinéma
28 juin · 🌐

[OUVERTURE]

La 47e édition du Festival La Rochelle Cinéma est ouverte !

Projections, rencontres, concerts... Jusqu'au 7 juillet, 9 jours de fête de la cinéphilie. Bon festival à tous !



6 354 Personnes touchées 868 Interactions [Booster à nouveau](#)

👍❤️👏 289 4 commentaires 36 partages

👍 J'aime 💬 Commenter ➦ Partager

Festival La Rochelle Cinéma
30 juin · 🌐

Dario ARGENTO

Festival La Rochelle Cinéma — samedi 30.06.2019
Photo Philippe Lebruman



5 486 Personnes touchées 332 Interactions [Booster à nouveau](#)

👍❤️👏 187 15 partages

👍 J'aime 💬 Commenter ➦ Partager

Festival La Rochelle Cinéma
10 juillet · 🌐


[À L'ANNÉE PROCHAINE !]

La 47e édition du Festival La Rochelle Cinéma s'est terminée dimanche soir avec la projection en avant-première de CHAMBRE 212 en présence de Christophe Honoré et Chiara Mastroianni.

Avec 86 492 entrées, cette édition est, en termes de fréquentation, la deuxième meilleure année de l'histoire du festival.

Un immense merci à tous, partenaires, équipe, festivaliers et invités, qui avez contribué à la réussite de ces 10 jours de projections, de rencontres et de découvertes.

Nous vous donnons d'ores et déjà rendez-vous pour la 48e édition, qui se tiendra du 26 juin au 5 juillet 2020.



👍❤️👏 260 6 commentaires 27 partages

👍 J'aime 💬 Commenter ➦ Partager


Festival La Rochelle Cinéma
25 mars · 🌐

L'affiche de la 47e édition du Festival La Rochelle Cinéma, peinte par Stanislas Bouvier et inspirée de « Little Big Man » d'Arthur Penn.



47° festival
la rochelle
cinéma

INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL

Performances de votre publication

56 538 Personnes touchées

4 462 Réactions, commentaires et partages 📊

2 905 👍 J'aime	1 095 Sur la publication	1 810 Sur les partages
597 ❤️ J'adore	253 Sur la publication	344 Sur les partages
3 😂 Haha	2 Sur la publication	1 Sur les partages
66 😲 Wouah	29 Sur la publication	37 Sur les partages
1 😞 Triste	0 Sur la publication	1 Sur les partages
347 Commentaires	83 Sur la publication	264 Sur les partages
547 Partages	526 Sur la publication	21 Sur les partages

3 530 Clics sur la publication

658 Affichages de photos	3 Clics sur un lien	2 869 Autres clics 📊
------------------------------------	-------------------------------	--------------------------------


Cahiers Du Cinéma (officiel)
16 mai · 🌐

Hommages à Dario Argento, Jean-François Laguionie, Elia Suleiman...découvrez l'ensemble la riche programmation de la prochaine édition du Festival La Rochelle Cinéma par ici : <http://bit.ly/30nXAzJ>



47° festival
la rochelle
cinéma

INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL

👍❤️😂 98

23 partages


LaCinetek
21 juin · 🌐

[CINE-CLUB] LaCinetek lance son Ciné-Club en ligne ! Notre premier invité est Dario Argento et il présentera son chef-d'œuvre "Suspiria" avec Christophe Gans. Rendez-vous le samedi 29 juin à 17H pour voir le film puis assister au débat -> <https://www.lacinetek.com/cine-club>
En partenariat avec [Le Monde](#) et le Festival La Rochelle Cinéma



SUSPIRIA
DE DARIO ARGENTO

👍❤️😂 281

10 commentaires 61 partages

Ligne 7
27 mars · 🌐

👤 **LE DÉSERTEUR À LA ROCHELLE**

J-4 avant le 47e Festival La Rochelle Cinéma !
Projection en avant-première lundi 1er juillet à 17h au CGR La Rochelle - Dragon du DÉSERTEUR, le 4e long métrage de Maxime Giroux ("Félix et Meira") en sa présence.... [Afficher la suite](#)



👍❤️👤 150 4 commentaires 23 partages

La Septième Obsession
1 juillet · 🌐

Les films de **Dario Argento**, dont un fabuleux documentaire de **Jb Thoret**, sont à découvrir actuellement au Festival La Rochelle Cinéma et dans notre hors-série collector à se procurer en kiosque et librairie, mais aussi en salles dès le 3 juillet, grâce à **Camélia Films**.

L'affiche de la rétrospective :



👍❤️👤 72 7 partages

Ambassade de France en Haïti
26 juillet · 🌐

[Coopération culturelle 🇫🇷🇭🇹]

Grâce à l'appui de l'Institut Français En Haïti le jeune photographe haïtien Estailove Saint-Val a pris part au dispositif CultureLab 2019 qui propose chaque année à 15 étudiants et jeunes professionnels du secteur culturel et cinématographique du monde entier de venir découvrir le Festival La Rochelle Cinéma !

<https://festival-larochelle.org/fr/festival-2019/culturelab>



FESTIVAL-LAROCHELLE.ORG
Dispositif CultureLab 2019
Une expérience unique au sein du plus cinéophile festival de cinéma en France...

👍❤️👤 77 11 partages

Répliques
3 octobre · 🌐

-- Répliques n°13 > 1/5 : Céline Sciamma --

Céline Sciamma ouvre le nouveau numéro de Répliques, prochainement disponible. Rencontre à Nantes puis lors du Festival La Rochelle Cinéma 2019, la scénariste et cinéaste française, réalisatrice de "Portrait de la jeune fille en feu", actuellement en salles, revient sur la totalité de son parcours, ainsi que sur son rapport à l'écriture, à la mise en scène et à la direction d'acteurs, lors d'un entretien au long cours mené par Elis... [Afficher la suite](#)



4-33
CÉLINE SCIAMMA
LES CORPS IMPATIENTS
par Elis Lemaître et Maud Thévenaz

De l'entraînement des premiers danseurs dans *Naissance des peuples* jusqu'à la concentration des textures amoureuses dans *Portrait de la jeune fille en feu*, Céline Sciamma a su de course de proposer une nouvelle image de la femme dans sa quête identitaire et d'être bouleversée la représentation traditionnellement admise socialement et cinématographiquement, imposant par cette constante un regard personnel. Elle signe d'une cinéaste en admiration devant les corps qui vivent à l'écran, ses personnages sont alimentés par des groupes qui s'expriment le temps d'observer et tentent d'indiquer, tandis que les sentiments troublés qui les animent gagnent en confusion. Ses films offrent ainsi des moments de contemplation précieuse dans lesquels amour et art sont perçus et laissent l'indifférence. La mise en scène du désir passe alors par un mouvement collectif - la natation, synchronisée dans *Naissance des peuples*, la danse dans *Naissance d'une fille*, la chorégraphie dans *Portrait de la jeune fille en feu*. En chorégraphique et en cinématographie ses images créées dans l'espace, la réalisation vivante des lieux du récit et du cadre pour immerger le spectateur dans les tourments intimes qui habitent les personnages.

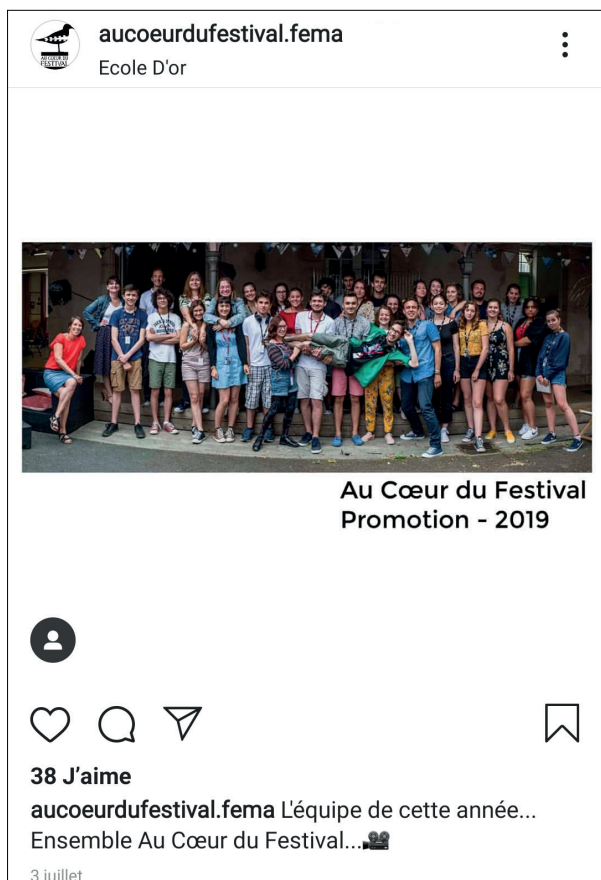
👍❤️👤 86 3 commentaires 18 partages

J'adore Commenter Partager

INSTAGRAM







TWITTER

Festival La Rochelle Cinéma
@FEMAlarochelle

Ce soir en Grande Salle, nous vous présenterons à 20:00 l'avant-première du film de Nicolas Pariser ALICE ET LE MAIRE, présenté à la Quinzaine des Réalisateurs du @Festival_Cannes.
@BAC_FILMS @NPariser @LuchiniOfficiel @NoraHamzawi



3:38 PM · 4 juil. 2019 · Twitter for iPad

|| Voir l'activité sur Twitter

5 Retweets 28 J'aime

Festival La Rochelle Cinéma
@FEMAlarochelle

L'agenda complet des séances de notre 47e édition est en ligne ! festival-larochelle.org/fr/festival-20...



Just Louis de Funès et 6 autres

5:05 PM · 14 juin 2019 · Twitter Web App

|| Voir l'activité sur Twitter

12 Retweets 30 J'aime

Festival La Rochelle Cinéma
@FEMAlarochelle

Et voilà la liste des films programmés lors de cette 47e édition ! festival-larochelle.org/fr/festival-20...
En attendant les dernières AVP sélectionnées dans les prochains jours à Cannes



Le CNC et 8 autres

1:21 PM · 16 mai 2019 · Twitter Web Client

|| Voir l'activité sur Twitter

33 Retweets 41 J'aime

Festival La Rochelle Cinéma
@FEMAlarochelle

Merci à tous !
Avec 86 492 entrées, le FEMA 2019 est, en termes de fréquentation, le 2e meilleur de l'histoire.
Rendez-vous pour la 48e du 26 juin au 5 juillet 2020 !



Le CNC et 8 autres

10:49 AM · 10 juil. 2019 · Twitter Web Client

|| Voir l'activité sur Twitter

18 Retweets 59 J'aime

🗨️ ↺️ ❤️ ↗️



LES JOURNALISTES ACCRÉDITÉS

Nom	Prénom	Organisme
AUSSUDRE	Eric	ABORDAGES
BACZYNSKI-GIORGINI	Genica	L'HUMANITE
BEHBOUDI	Mortaza	GUITI NEWS
BELLOUR	Raymond	TRAFIC / POL EDITEUR
BEN KHELIFA	Lofti	LE TEMPS
BERGER	Solenne	RADIO CAMPUS TOURS
BINH	N.T.	POSITIF
BLANGONNET-AUER	Catherine	IMAGES DOCUMENTAIRES
BLOCH	Dominique	LA LETTRE DU CST
CADORET	Etienne	CANAL B - LE CINÉMA EST MORT
CHAORY	Cédric	TOUTELACULTURE.COM
CLARAC	Toma	VANITY FAIR
COLAS ENGLER	Françoise	KINOGLAZ
COUCOUREUX	Clément	CINEPHILE DE NOTRE TEMPS
COUSTON	Jérémie	TELERAMA
DE WERBIER	Guillaume	VIENNE RURALE
DELAGARDE TRUCHOT	Nathalie	GLOBAL GEO NEWS
DELAHAIE	Carine	CLARA MAGAZINE
DÉNOUETTE	Adrien	CRITIKAT, JOURNÉE JIM CARREY
DOUADY	Claudine	SPOON OF MOON
DROUILLET	Guillaume	LE MONDE
DROUOT	Martin	ECRAN NOIR
DUBOIS	Francis	US MAGAZINE DU SNES
DURIEZ	Aymeric	NOSTALGIE
FOUCAULT	Vincent	KEIKUCHI
FRODON	Jean Michel	SLATE.FR
GARSON	Charlotte	Critique
GUILLOT	Antoine	FRANCE CULTURE
GUYON	Jeanne	REVUE 813
HAYASHI	Mizue	OVNI
HERODY	Elias	REPLIQUES
HYAUMET	Alexis	REVUS & CORRIGES
JAMMET	Maxime	GONZAI
KAGANSKI	Serge	TRANSFUGE
KERMABON	Jacques	CRITIQUE
KHALILI ROMEO	Marianne	L'HUMANITE
LE GAC	Christophe	L'ARCHITECTURE AUJOURD'HUI
LEBARD	Joséphine	VIVA CINÉMA / CINÉ + CLASSIC

LEMENAGER	Marion	NOVA BORDEAUX
LEPINE	Cédric	MEDIAPART
LOUBERE	Nicolas	RADIO CAMPUS BORDEAUX
LOUCHEZ	Yves	EN BREF
MACHERET	Mathieu	LE MONDE
MANCHEC	Jocelyn	ABORDAGES
MANDELBAUM	Jacques	LE MONDE
MARCADE	Nicolas	LES FICHES DU CINEMA
MAROTTE	Lola	STYX
MARRONCLE	Agnès	CHARENTE LIBRE
MERANGER	Thierry	LES CAHIERS DU CINEMA
MILLIEROUX	Axel	PULSAR RADIO
MILON	Erwan	AUNIS TV
MORAIN	Jean-Baptiste	LES INROCKUPTIBLES
MOYON	Quentin	SOMEWHERE ELSE
NAMUR	Guillaume	CRITIKAT
NEYRIAL	Philippe	LE MAG CINEMA
NOEL	Lorenzo	VIVARADIO
NOUCHI	Franck	LE MONDE
O NEILL	Eithne	POSITIF
ORSINI	Odile	LA LANTERNE MAGIQUE
ORTUNO	Léo	CONTRE BANDES / RADIO LIBERTAIRE
OULD KHELIFA	Said	L'EXPRESSION
PAPAPIETRO	Quentin	LES CAHIERS DU CINEMA
PIRONTI	Laurent	FRANCE BLEU
PITON	Jean-Pierre	LES FICHES MONSIEUR CINEMA
PRADEAU	Nicolas	NOVA BORDEAUX
REGNIER	Isabelle	LE MONDE
ROGER	Pierre-Yves	ECRAN NOIR
ROQUECAVE	Jean	ACTUALITE NOUVELLE AQUITAINE
ROUYER	Philippe	POSITIF, LE CERCLE
SOUCHE	Alain	JEUNE CINEMA
TATUM	Charles	SAVM / SUS AU VIEUX MONDE
THEBAULT	Mahaut	LA REVUE APACHE
THÉOBALD	Frédéric	LA VIE
THEVENIN	Nicolas	REPLIQUES
THIPHONET	Sylvie-noëlle	LEBLOGDUCINEMA.COM
VALLET	Eric	FRANCE 3
VERGNES	Dominique	RUBRIQUES NANTAISES
VIDAL	Marie-lilas	SUD OUEST
VIGNAL	Justine	RETRO-HD
WELTER	Julien	CRITIQUE, HOMMAGE À JESSICA HAUSNER
YEO HENRIQUE	Aram	VIVA CINÉMA / CINÉ + CLASSIC
ZUCKER	Jean-Michel	PAROLES PROTESTANTES

LES PARTENAIRES

LE 47^e FESTIVAL LA ROCHELLE CINÉMA REMERCIE SES PARTENAIRES

LES PARTENAIRES INSTITUTIONNELS



LES PARTENAIRES HISTORIQUES



LES PARTENAIRES MÉDIAS



AVEC LE SOUTIEN DE



LES PARTENAIRES DE LA PROGRAMMATION

La marraine Alexandra Stewart — Gaumont — **Hommage à Dario Argento** — Institut culturel italien — Les Films du Camélia — La 7^e Obsession — La Cinetex — Abordages — **Hommage à Caroline Champetier** — AFC — Rubylight — Sony — Institut Lumière — Zeiss — Cinematek — Le Fresnoy — **Hommage à Jessica Hausner** — Forum culturel autrichien — Bac Films — Tamasa — **Hommage à Jean-François Laguionie** — Agence du Court Métrage — ADRC — La Traverse — Gebeka Films — NEF Animation — Bergamo Film Meeting — **Hommage à Elia Suleiman** — Le Pacte — Pyramide — **Du côté de l'Islande** — Ambassade d'Islande — Icelandic Film Center — Urban Distribution — Reykjavic International Film Festival — Transilvania International Film Festival — Festival Résistances de Foix — **Cinéma muet — Victor Sjöström** — Archives françaises du film — Svenska Filminstitutet — Institut suédois — Warner — Institut Lumière — **Rétrospective Arthur Penn** — Cinémathèque de Toulouse — Cinémathèque de Bruxelles — Warner — Park Circus — Mary-x Distribution — **Rétrospective Kira Mouratova** — Ukrainian Institute — Centre Dovjlenko — La Cinémathèque française — Baba Yaga Film — **Mimiques en folie — Louis de Funès** — Gaumont — StudioCanal — Tamasa — Warner — Carlotta — Ciné Scala — **Mimiques en folie — Jim Carrey** — Warner — Cinémathèque de Toulouse — **D'hier à aujourd'hui** — Lobster Films — Il Cinema ritrovato Bologne — TF1 Studio — Le Cinéma parle et tous les distributeurs de films de patrimoine — **Artistes d'Allemagne, portraits filmés** — Goethe-Institut — **Ici et ailleurs** — Artekin — Acid — Délégation générale du Québec — New Horizons Film Festival — Week-end à l'Est — Écran vert et tous les distributeurs de films en avant-première — **Musique et cinéma** — Sacem — Gaumont — bul'Ciné — La Maison de la Pub

LE FESTIVAL ET LES PROFESSIONNELS

ACID - ACOR - ADRC - AFC - AFCAE - ALCA - ANCI - DIRECT - Les Doigts dans la prise - FAIRE - GNCR — Images en bibliothèques - NEF - SCARE Territoires et Cinéma. Le Festival La Rochelle Cinéma est membre de



LES LIEUX PARTENAIRES



ET LES ÉQUIPES accueil, projectionnistes et technique de La Coursive, Scène nationale de La Rochelle / Muséum d'Histoire naturelle / Médiathèque Michel-Crépeau / Médiathèques de la Ville de La Rochelle / La Belle du Gabut / La Sirène — Espace Musiques actuelles de l'agglomération de La Rochelle, dont le professionnalisme et l'extrême compétence concourent à la bonne marche et à la réussite du festival **ET AUSSI** Centre Intermondes, Cinéma Le Gallia (Saintes), Cinéma Le Moulin du Roc (Niort), Médiathèque Laleu-La Pallice, Médiathèque de Mireuil, Médiathèque de Villeneuve-les-Salines

LES PARTENAIRES DU FESTIVAL TOUTE L'ANNÉE

Direction Régionale des Affaires Culturelles Nouvelle-Aquitaine — Commissariat général à l'Égalité des territoires — Communauté d'agglomération de La Rochelle — Office Franco-Allemand pour la Jeunesse (OFAJ) — Office Franco-Québécois pour la Jeunesse (OFQJ) — Crédit Mutuel — Fondation Fier de nos quartiers — Fondation MMA — Groupe hospitalier de La Rochelle-Ré-Aunis — Nordic Film Days Lübeck — Norsk Nationalbibliothek — EMCA — Cristal Publishing — Université de La Rochelle — Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3 **ET AUSSI** ADEI 17, Agence régionale de Santé Nouvelle-Aquitaine, Association Parler français, Association Coolisses, Association Valentin-Haüy, Auberge de jeunesse de La Rochelle, Centre socio-culturel Le Pertuis, Centre social de Villeneuve-les-Salines, Collectif d'associations de Villeneuve-les-Salines, Collectif Ultimatum, Comité de quartier de la Préfecture, Le Comptoir, Conservatoire de Musique et de Danse de La Rochelle, Conseil citoyen de Villeneuve-les-Salines, Creadoc, École des Métiers du Cinéma d'Animation (Angoulême), Ehpad Fief de la Mare, La Fémis, Fonds Audiovisuel de Recherche (FAR), Horizon Habitat jeunes, Le Cinéma parle, Ludothèque de Mireuil, Lycée Guy-Chauvet (Loudun), Lycée Dautet, Lycée Guez-de-Balzac (Angoulême), Lycée de l'Image et du Son (Angoulême), Lycée maritime et aquacole de La Rochelle, Lycée Merleau-Ponty (Rochefort), Lycée Saint-Exupéry, Lycée Josué-Valin, Lycée Léonce-Vieljeux, Mission locale (Garantie Jeunes), Office public de l'Habitat, Mairie de Saint-Martin-de-Ré, Passeurs d'images, Port Atlantique La Rochelle, Restos du cœur, Seamen's Club, Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation de la Charente-Maritime, Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis